

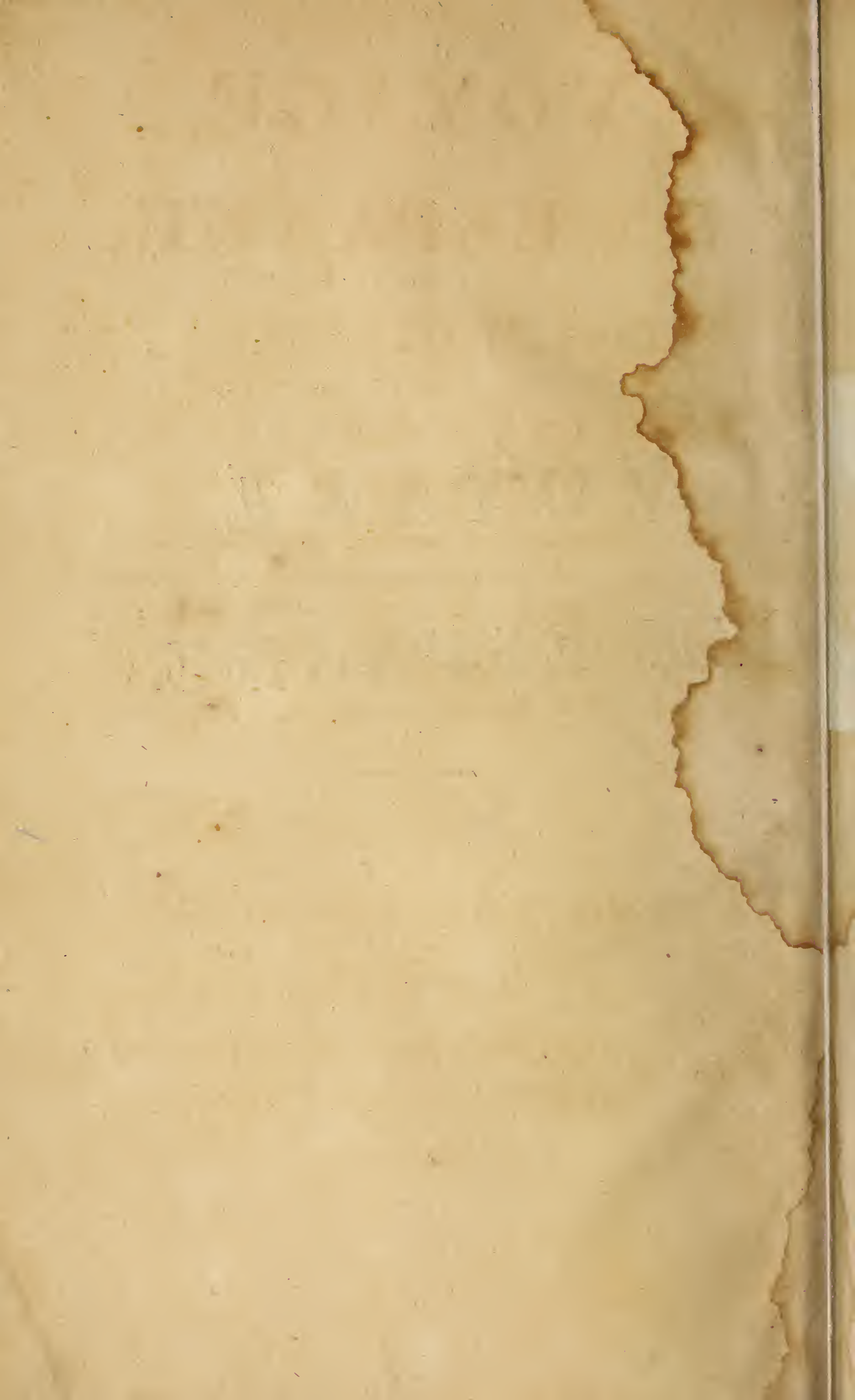

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800





VOYAGE

EN ESPAGNE.



VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR L. M. DE LANGLE.

SIXIÈME ÉDITION, seule avouée par l'Auteur.

Si mes opinions vous étonnent, que mes intentions m'excusent.

LE DANTE.

DE L'IMPRIMERIE DE MUNIER.

A PARIS,

Chez { PERLÈT, Libraire, rue de Tournon;
LEBOUR, au Palais du Tribunat.

1803.

La contrefaçon d'un livre est un vol. Livrons les contrefacteurs à la rigueur des lois; que des soldats les conduisent garrottés sur une place publique, que là, ils fassent amende honorable, et demandent pardon aux *Etienne*, aux *Elzevirs*, aux *Didot*, d'avoir déshonoré, par leur brigandage, le bel art de l'imprimerie.

Voy. en Espag., p. 90.

AVERTISSEMENT

Servant de Préface à la cinquième édition.

Nous connoissons à peine l'auteur du Voyage que nous publions ; nous savons seulement, que les quatre éditions précédentes ont été rapidement enlevées, et que nos correspondans attendent celle-ci avec impatience. Nous savons encore que cet ouvrage, très-original et très-hardi, fit sensation au moment où il parut, pour la première fois, en 1788. Nous allons transcrire, mot pour mot, ce qu'en disoient alors *les Mémoires secrets* et autres journaux.

« Aujourd'hui, 26 février 1788, toutes
« les chambres assemblées, le parlement de
« Paris a condamné le *Voyage en Espagne*,
« sans noms d'auteur ni d'imprimeur, à
« être lacéré et brûlé au pied du grand es-
« calier du Palais, par l'exécuteur de la haute
« justice. Le nom de l'auteur, au reste, n'est
« pas un mystère ; on le nomme hautement,

« c'est le *marquis de Langle ;* tout le monde
« veut le voir et le connoître. Beaucoup plus
« jeune que le comte de Mirabeau, moins
« instruit, mais plus gai, il a de commun avec
« lui d'avoir été persécuté par sa famille, et
« d'être resté exilé pendant deux ans dans
« une petite ville de province. »

Mémoires secrets, année 1788.

AVIS

SUR CETTE SIXIÈME ÉDITION.

La plupart des voyageurs surchargent leurs relations d'une multitude de remarques oiseuses et de minuties qui leur sont personnelles. Il y a tel ouvrage de ce genre qui comprend plusieurs volumes, et qu'on réduiroit sans peine à deux ou trois pages, si l'on ne vouloit en avoir que ce qu'ils renferment d'utile et de saillant.

M. de Langle a suivi une méthode diamétralement opposée. Il n'entretient ses lecteurs que des objets qui peuvent les intéresser, et jamais il ne s'appesantit sur les détails. Ses observations, jetées comme au hasard, forment une suite de notes courtes, mais substan-

tielles, écrites d'un style vif, rapide, plein de chaleur, d'expressions neuves, et de mots créés.

L'ouvrage de M. de Langle est une espèce de *Voyage sentimental*, autrement conçu que celui de Sterne. Il embrasse une variété infinie de sujets qui ne fixoient point l'attention de l'apôtre du *sandhéisme*, constamment occupé de détailler les moindres sensations que lui faisoient éprouver des rencontres souvent très-ordinaires. M. de Langle ne néglige point ces petits incidens, lorsqu'ils valent la peine d'être recueillis; mais il ne s'y arrête qu'autant qu'il faut pour indiquer le trait et en saisir le résultat. Du reste, maniant, avec autant de bonheur que Sterne, les armes du ridicule et de l'indignation, il défend, comme lui, la cause du malheur, les droits de

l'humanité, et l'emporte sur lui en ce que jamais les préjugés nationaux ne l'aveuglent sur le mérite des bonnes lois et des institutions louables qui sont particulières à l'Espagne.

Il est inoui avec quel charme l'auteur dessine les images gracieuses. L'extrême variété de ses remarques amène souvent des morceaux d'un genre plus élevé. C'est dans ces morceaux, sur-tout, que se déploient la richesse et l'énergie de son style. Avec quel enthousiasme, avec quelle poésie d'expression, il peint *le tombeau de madame Langhans*, *le climat de Madrid*, *les combats de taureaux*, et les différens lieux qu'il parcourt, tels qu'*Aranjuez*, l'*Escurial*, la *Casa del Campo*, le *Pardo*, etc. etc. !

Les mœurs des Espagnols fournissent

à M. de Langle une mine abondante d'observations, et l'on n'y trouve pas le moindre vestige de partialité, il applaudit vivement à ce qui est bon et louable; il rit sans amertume de l'extravagance de certains usages, il tonne contre les abus.

Le *Voyage en Espagne* a été traduit en anglais, en allemand, en italien, et il en est à sa sixième édition. Néanmoins, des critiques un peu précipités dans leur jugement, ont dit que cet ouvrage se faisoit lire avec le plus grand intérêt, mais qu'il n'en restoit rien dans la mémoire après qu'on l'avoit lu. Pour nous, sans parler de plusieurs passages qui se sont gravés sans effort dans notre souvenir, nous avons conservé de l'ensemble de l'ouvrage une impression dont

peut-être il ne sera pas inutile de présenter ici le résultat.

En dépit de toutes les déclamations satiriques, où l'on a représenté l'Espagne sous le point de vue le plus défavorable, on voit, en lisant M. de Langle, que le bien et le mal s'y compensent naturellement, comme par-tout ailleurs. La torture y trouve encore des apologistes, la dépopulation est effrayante, les couvents sont innombrables, on accommode tout à l'huile, et l'huile est détestable, les *auto-da-fe* ne sont pas abolis, les grands chemins sont négligés, les vols fréquens ; le nombre des enfans trouvés passe toute croyance; les grands oublient la dignité de l'homme dans les hommages serviles qu'ils rendent au souverain; les maisons opulentes sont mal meublées; les Espagnols

ne connoissent pas le charme de la vie champêtre. Le pays est inondé d'ermites ; les champs sont mal cultivés ; les impôts sont onéreux et mal perçus ; les villes sont remplies de pauvres honteux ; une grande partie de la nation fuit le mariage, etc. Mais, d'un autre côté, la honte du supplice ne rejaillit point sur la famille des coupables; on jouit d'une liberté de conscience presque illimitée ; les femmes sont d'une beauté ravissante ; on enterre les morts à visage découvert; les vivres sont à bas prix ; l'odieuse âpreté et le commerce des contrefacteurs n'envahissent pas la propriété des auteurs et des libraires ; l'imprimerie rivalise avec celle de Parme ; la langue est la plus belle de l'Europe ; le climat est délicieux; les historiens dignes d'être plus connus qu'ils ne l'ont

été jusqu'ici; des soies, des laines superbes alimentent le commerce; les pères et les mères idolâtrent leurs enfans; nulle part, si ce n'est en Angleterre, on n'a autant perfectionné l'éducation des moutons, etc. etc.

Ce court résumé prouve avec quelle impartialité M. de Langle a décrit l'Espagne, et dans combien de détails il est entré, sans s'appesantir sur aucun. Les tableaux, les réflexions se succèdent sous sa plume, dans le même ordre que les objets se sont offerts à ses regards, c'est-à-dire, affranchis de classifications pédantesques, sous lesquelles disparoissent la nature et la vérité. Le lecteur est entraîné, presque malgré lui, par la variété des sujets, par la vivacité du style, par le desir de s'approprier tout d'un coup cette foule de notions et

d'aperçus qui ajoute à ce qu'on sait, et ne fait éprouver ni dégoût, ni lassitude. Si quelques paradoxes lui causent un peu de surprise, des traits d'une originalité non moins piquante, mais où brille un jugement sain, les lui font aussitôt oublier : en un mot, la lecture des Voyages, déja si attrayante par elle-même, acquerroit tout ensemble, et de nouveaux charmes, et une utilité moins équivoque, s'ils pouvoient être tous rédigés dans le même esprit, et sur-tout avec autant d'esprit, autant de génie que le Voyage de M. de Langle.

VOYAGE EN ESPAGNE.

Entrée en Espagne par SALIENTES.

UN tas de pierres sert de limites.

A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

Des cavernes, des torrens, des rochers vous environnent de tous côtés; c'est l'endroit le plus horrible que j'aye vu de ma vie. Durant quinze mortelles heures, stérilité, dépopulation, silence par-tout. Trente maisons à-peu-près, une église et le presbytère, composent le bourg de Salientes. On traverse, le lendemain, la plaine de Biescas, on descend une côte rapide, les Pyrénées disparoissent, on dîne par cœur à Loupouiou, on dort fort mal à Cusabos; on passe sur le pont de Tanlo, construit par le Diable; et le troisième jour, si le ciel est serein et si l'on a de bons yeux, on

découvre, dès le matin, les tours et les clochers de Saragosse.

SARAGOSSE.

Au grand nombre d'équipages, à la multitude de valets, à la quantité de mendians qu'on voit ici, on diroit que la moitié des habitans de la ville possède tout, et que l'autre moitié ne possède rien.

Après Valence, Cadix et Barcelone, Saragosse passe pour la ville la plus commerçante du royaume; les magasins sont remplis, la douane est toujours pleine. La route qui conduit à Barcelone, à Madrid, en France, est couverte de voitures, de fourgons, qui partent, qui arrivent, et le bruit des chariots, les cris et les chants des rouliers vous éveillent avant le jour; il est même très-commun d'entendre les valets d'écurie et les filles de l'auberge crier en espagnol, dans les corridors, dans les cours: *Monsieur le voiturier, il est temps, levez-vous, minuit sonne.*

Saragosse contient environ quarante mille habitans; c'est le calcul de Thomas Lopez, espagnol instruit, qui a écrit sur la population de l'Espagne.

L'Ebre qui fut témoin de grands événemens ; ce fleuve, qui tient un rang mérité dans l'histoire, et qui servit de barrière aux conquêtes de Charlemagne, partage la ville en deux portions assez égales.

Construit moitié en bois, moitié en pierre, le pont menace ruines ; ce n'est pas de vétusté. Commencé à la fin du seizième siècle, ce pont a deux cents ans tout au plus ; pour un pont, c'est le bel âge.

En arrivant à Saragosse, votre voiture est entourée de commis : la visite de vos malles ne finit pas, après qu'ils ont fouillé par-tout, ils fouillent encore.

La cathédrale est un édifice très-vaste, très-somptueux, et d'une forme assez bizarre. Entr'autres tableaux ridicules, on voit dans la sacristie *saint Nicolas* qui monte au ciel en carrosse. Nous nous moquons de l'*Alborac* ou du *Borac*, qui, suivant les rêveries de l'*Alcoran*, portoit Mahomet au ciel ; que diroit un Musulman en voyant *saint Nicolas* monter là-haut en berline ?

Le palais de l'Inquisition est au centre de la ville, ses murs jaunes-bruns, épais et flanqués de tours, paroissent hauts de cent cinquante pieds. C'est là qu'on enferme les juifs, les hé-

rétiques, les magiciens et les sorciers. L'archevêque de Saragosse est le chef suprême de cet antre; quarante à cinquante jacobins en sont les géoliers. Des portes énormes, des grilles, des verroux, des frères lais et des dogues empêchent d'en approcher.

La ville de Saragosse est fière de conserver quelques masures romaines, quelques fragmens de mosaïque et deux colonnes d'ordre corinthien, rongées, très-mutilées, par terre et presque cachées sous l'herbe. Le temps ne fait grace à rien de ce qu'a fait l'homme. Les temples des dieux, leurs statues, leurs images, tout s'écroule et tout tombe. Thèbes et Carthage ne sont plus, le Capitole tombera, le Panthéon aussi, leurs ruines aussi, on passera devant, on marchera dessus sans les voir.

A juger du premier aperçu les gentilshommes aragonais, ils sont serviables, complimenteurs, questionneurs, jaloux de leurs priviléges, glorieux d'avoir des armoiries, et fort aises d'en parler et de les montrer.

Excepté la rue de Cosso, qui est très-large, très-longue, ornée de fontaines, et qui pourroit servir de promenade, toutes les rues sont étroites, obscures, mal pavées, pleines de boue,... et quelle boue! de la boue noire, corro-

sive, de la boue qui non-seulement salit, tache, mais fait des trous.

Des comédiens ambulans, désignés sous le nom de *comicos de la luega*, avoient autrefois à Saragosse une salle fort belle. Mais depuis que le feu du ciel a consumé cette salle de spectacle, les habitans de Saragosse sont forcés de se passer de comédie. Plusieurs fois on a tenté de construire un nouveau théâtre; mais l'atmosphère s'est rembrunie tout-à-coup, on a vu des éclairs, le tonnerre s'est fait entendre, les corps saints sont sortis de leur tombe, Notre-Dame du Pilar a poussé des cris; alors le peuple consterné, les prêtres, les moines et les dévots, furieux, les uns armés de bâtons, les autres à coups de pierres, ont dispersé les maçons.

On lit à la porte des églises, l'*index* ou la liste des livres nationaux, ou des ouvrages étrangers dont le Saint-Office juge à propos d'interdire la lecture. Le catalogue des livres permis est si mince, les peines sont si graves, ces messieurs du Saint-Office sont tellement alertes, tellement instruits par leurs *soplones* (espions), qu'on ne trouve chez les libraires que les vieilles chroniques du royaume d'Aragon, des Almanachs, des Bréviaires, des Heures,

les Mémoires d'un certain cardinal Albornos, l'Histoire originale de *Notre-Dame du Pilar*, et la vie, plus originale encore, de quelques saints du canton.

Quoique très-fameuse et fort ancienne, quoique devenue la gloire et l'honneur du calendrier, il n'y a pas très-long-temps qu'on connoît en Espagne Notre-Dame du Pilar. On la croit, assez généralement, originaire de l'Arabie. Quelques historiens la font naître en Afrique, d'autres placent son berceau dans le pays des Sarmates (aujourd'hui la Pologne). Quoi qu'il en soit, saint Epiphane la cite, et le cardinal de Retz en parle dans ses Mémoires, comme une Vierge à Miracles, et qui jouit auprès du ciel d'un crédit sans bornes. Sa chapelle, lambrissée de bras, de jambes en cire, en argent, d'*ex-voto*, de béquilles, ne désemplit jamais de sourds, de muets, de blessés, d'estropiés qui prient, qui sanglotent, qui espèrent et qui attendent.

Nuit et jour cinquante lampes brûlent devant elle. Ces lampes sont d'argent massif. Par un prodige, la fumée de ces lampes ne noircit pas : les vêtemens riches qui couvrent la Vierge, sont toujours frais, toujours neufs.

Tous les ans, au mois d'octobre, une foule

d'Espagnols de toutes les classes viennent faire leur course à cette Madone. Pendant six semaines, et souvent durant deux mois, suivant le nombre, le rang des pélerins et sur-tout à proportion de l'argent qu'ils apportent, les messes, les bénédictions, les processions (*rosarios*) ne finissent pas. Ces processions ou rosarios sont bizarres : imaginez des moines à cheval, des dévots, des dévotes en domino, Des enfans entièrement nus, des jeunes garçons, des jeunes filles, découverts jusqu'à la ceinture, des flagellans qui se fouettent, et Dieu fermant la marche.

On voit quelques belles maisons, mais des barreaux par-tout, des jalousies par-tout, des fenêtres étroites, de très-petits carreaux de vitres.

On meurt d'amour à Saragosse. Il y a quelque temps qu'un alcade de *Barrio*, espèce de commissaire de police, demanda une jeune personne en mariage; sur le refus des parens, ce malheureux revint chez lui, se mit au lit, et le lendemain on le trouva mort.

La langue qu'on parle à Saragosse tient beaucoup du basque. Cette langue est très-douce à l'oreille, et ceux qui l'entendent assurent qu'elle est pleine d'expression.

J'ai vu la maison des fous : graces à la recommandation de don Joseph Lucatello, gentilhomme aragonais, je suis entré par-tout. Cet établissement, fondé par Philippe IV et par sa femme, enrichi depuis par la munificence du duc d'Almodavar, et dirigé par don Ramond Pignatelli, mérite à tous égards d'exciter l'intérêt et la curiosité.

Le fanatisme, l'amour, les coups de soleil très-fréquens dans la Catalogne, dans la Galice, dans le royaume d'Aragon et dans la partie méridionale de l'Andalousie, toutes ces causes, jointes à un certain vent d'est, connu sous le nom de *vent de Médine*, rendent la folie plus commune en Espagne qu'ailleurs, à proportion du nombre de ses habitans.

La démence espagnole est une démence silencieuse et tranquille, qui tient peut-être au caractère national. Sur deux cents fous environ, enfermés dans l'hôpital de Saragosse, quatre seulement sont furieux, les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un genre bien singulier et peut-être unique d'aliénation. Ce malheureux a pris, depuis cinq ans, la voix humaine en horreur. Cinq ou six fois, plus ou moins, dans l'espace d'un mois, à l'instant même qu'il en-

tend parler, il rougit, il pâlit, il jaunit, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel teignent son teint tour-à-tour; bientôt il grince des dents, il écume, roule les yeux, cherche à se mordre et pousse des cris. Peu à peu son accès diminue; il pleure, il paroît confus, il se couche, il sue beaucoup, et le lendemain à son réveil, il a recouvert pour huit jours la pensée, le jugement, la mémoire et tous les symptômes de la raison humaine.

J'ai vu, dans la même maison, un fou qui, depuis dix ans qu'on le tient enfermé, chante et rit du matin au soir. Quand vous lui parlez, pour toute réponse il fait des gambades, vous rit au nez et recommence ses chansons. Témoins de cette gaîté si inaltérable et si complète, beaucoup de gens moroses et taciturnes ne pourroient-ils pas dire, avec une sorte de dépit mêlé d'envie : *n'est pas fou qui veut.*

On a fait passer pour folle, et depuis vingt-ans on tient renfermée comme telle, une femme qui a empoisonné son père, sa mère et ses deux enfans. Médée n'en a pas autant fait.

Jamais, que je sache, il n'est venu dans la pensée de Newton, de Locke, ou autres, de parcourir les loges des Petites-Maisons, de causer avec les aliénés, de les questionner, de

prendre note de ce qu'ils disent, de chercher à lire dans leurs yeux, de transcrire ce que plusieurs d'entr'eux ont pu, dans leurs momens lucides, crayonner sur les murs de leurs casemates. Dans ces momens d'aliénation durant lesquels ces malheureux sont jetés dans un nouvel ordre de pensées qui peut-être tient à la fois de l'inspiration, de l'extase, du paroxisme et de la folie, ne seroit-il pas possible que de ces cerveaux autrement organisés que les autres cerveaux, il ne jaillît des idées sublimes, des idées heureuses, dignes d'être également recueillies et méditées.

A trente pas des portes de la ville, et sur la route de Madrid, soixante bernardins vendent en détail du vin muscat. Jardins, cellules, tout le couvent est rempli de tables, toutes sont garnies de buveurs, dont les cris, dont les chansons et l'ivresse commencée, et l'ivresse complète change ce saint lieu en corps-de-garde.

Ce couvent est immense, la maison, les cloîtres, les jardins ont une grande lieue de circonférence. Quel emplacement pour une manufacture ! Les bâtimens sont faits, les hommes y sont.

Les environs de Saragosse sont ravissans. Tous les jours je me levois avant quatre heures.

Un jour entr'autres, l'orchestre de l'air venoit de commencer; il avoit plu pendant la nuit. Que le matin est beau quand il a plu la veille! Les feuilles sont crues de moitié; il y a des bouquets, des fleurs par-tout; les arbres, les plaines embaument; l'air sent la rose, le ciel est sur la terre.

C'est le matin, c'est au mois de mai, c'est en Espagne que la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amans; c'est là, c'est alors qu'elle abandonne tous ses charmes; c'est là que, hors de lui, l'homme le plus insensible devient, malgré lui, éperdument amoureux d'elle.

Route de SARAGOSSE *à* MADRID.

DE Saragosse à Madrid on compte soixante lieues. La lieue espagnole est plus longue que la nôtre d'un grand tiers. J'avois loué à Saragosse une sorte de petit cabriolet, appelé dans ce pays *Caleszines*. Ces voitures sont douces et très-bien suspendues; quand on arrive le soir, on n'est pas plus fatigué que si l'on étoit resté, pendant tout le jour, ou assis, ou couché.

Des papillons et des oiseaux tiennent compagnie durant la route.

Pendant deux jours on ne voit ni arbres, ni vignobles, ni blés; en revanche on foule aux pieds le thim, la mélisse, le serpolet et autres herbes odorantes qui semblent humiliées d'embaumer ces déserts.

En quittant l'Aragon, en s'avançant dans la Nouvelle-Castille et aux approches de Madrid, les bourgs et les villages commencent à devenir moins rares. On voit, sur la route, des carrosses, des voitures, des gens qui vont, qui viennent; de trois lieues en trois lieues on rencontre des habitations, mais par-tout des mains oisives, des visages maigres, couleur de paille, des yeux plombés; par-tout des mauvaises cabanes, où hommes, femmes, enfans, filles, garçons, moutons et mulets sont logés dans la même chambre, couchent sur la même paille et dorment pêle-mêle.

Les voyageurs sont assaillis d'une foule d'enfans qui suivent, précèdent les voitures, joignent les mains, se prosternent, demandent l'aumône et vous parlent du nombre de leurs frères, de leurs sœurs, de la faim qui les tourmente, de leurs pères estropiés, de leurs

mères malades au lit. Ce spectacle est déchirant.

Publius Cornelius et le chaste Scipion passèrent à Calataqud en revenant de massacrer les courageux habitans de Numance. Toujours et par-tout, le sang appelle le sang, et le sang répandu porte malheur. C'est ce massacre qui devint l'époque des guerres civiles ; c'est lui qui donna le signal de la proscription de Sertorius, de la défaite de Sylla, du triomphe de Pompée ; c'est lui qui coûta la vie à plus d'un million d'hommes.

A Calataqud, ville fort ancienne et peuplée de dix mille ames, il se fait un commerce très-considérable de laines, d'eau-de-vie et de chapeaux. Si les habitans sont pauvres, c'est leur faute. A quatre ans déja un enfant peut gagner deux réaux ; le réal de Plata vaut cinq sous.

Une ceinture de rochers fortifie Almodavar. L'intérieur d'Almodavar annonce une ville ruinée, sans population, sans industrie. En voyant les habitans d'Almodavar marcher à pas lents dans les rues, on croit voir des convalescens se promener dans la cour d'une infirmerie.

Au mois de mai prochain il y aura six cents

ans que les Espagnols furent battus par les Maures dans les plaines d'Almodavar. Alphonse VII, roi d'Aragon, resta sur le champ de bataille.

En entrant à Daroca, par la porte du Sud, dans la seconde maison à droite, demeure un antiquaire qui montre avec plaisir et obligeance, aux amateurs qui vont chez lui, le buste de Scipion en marbre, assez bien conservé; le nez seul est tombé.

Point de commerce à Daroca; douze cents habitans, douze cents pauvres.

Dans vingt endroits de ses *Commentaires*, César parle avec complaisance de Fraga, d'abord colonie romaine, puis ville importante des Espagnes, qu'il aimait beaucoup et qu'il habitait par goût. César aujourd'hui ne reconnaîtrait plus, n'aimerait plus sa ville favorite. Les Romains, les Goths et les Maures se sont amusés tour-à-tour à brûler Fraga. Cette ville, jadis fameuse, est un village qui, dans ses environs, n'offre rien de curieux. Ni arcs de triomphe, ni aqueducs, ni murailles. Où l'amateur des ruines et le savant antiquaire vont chercher des fragmens de mosaïque, quelques restes de temples, quelques colonnes, ou entières, ou brisées, ils ne trouvent que

de la mousse, des lézards et une espèce de cousins qui voltigent autour de vous, qui s'attachent à vos jambes et qui vous mettent les jambes en sang.

Parce que César habita tour-à-tour la Gaule et les Espagnes, et qu'il séjourna long-temps dans cette partie de la Bétique, appelée de nos jours le *royaume d'Aragon*, on assure dans le pays, les voyageurs répètent : *vous trouverez des ruines ici, des ruines là :* on le croit, on prend un guide, on part, on se fatigue et l'on ne voit rien.

Graces à une fabrique de draps, les habitans de Guadalaxara ont de bons habits, l'air content et la certitude de dîner, de souper tous les jours.

C'est le duc de Ripperda qui établit cette fabrique. Ces draps ont peu de corps, mais le teint en est bon.

On se lève fort tard à Loeches. Huit heures du matin sonnoient quand j'y arrivai ; c'étoit au mois d'avril. Les rues désertes, toutes les boutiques fermées, rien qui annonçât qu'on alloit se mettre à l'ouvrage ; pas plus de bruit qu'à minuit.

Les campagnes de Loeches sont charmantes. Le verd des arbres et celui des champs est

plus riant, mieux verd qu'ailleurs. L'herbe des prés est malheureusement très-courte, peu fournie, et les moutons qui la paissent font à coup sûr mauvaise chère.

Louis de la Cerda est né à Loeches; il étoit jésuite, historien et poëte. Ses vers latins sont au-dessous du médiocre; ses vers espagnols ne valent guères mieux. Il y a quelques idées mères dans ses *Réflexions sur la poésie*. Louis de la Cerda a écrit un traité sur l'*Origine du mal*. Dans ce livre, justement proscrit en Espagne, à côté d'opinions bizarres, peut-être même extravagantes, on trouve des traits de génie.

A mille pas de la ville de Loeches, dans un couvent de franciscains, et sur le maître-autel, les voyageurs admirent un tableau du Titien; c'est *sainte Thérèse* évanouie dans les transports de la jouissance céleste. La ceinture, le voile, les cheveux de cette belle sainte flottent en désordre, et ses yeux à fleur de tête, ses yeux étincelans de feu, humides d'amour, brûlans d'amour, semblent chercher dans le ciel son Dieu et son amant.

L'évêque de Siguenza a deux cent mille livres de rentes. Un régiment de dragons pourroit loger dans son palais. Il nourrit tous les

pauvres

pauvres des environs ; à midi ses cours sont pleines.

La plus belle des femmes, la belle Léonore de Gusman, qu'Alphonse aima jusqu'à l'idolâtrie, est enterrée dans la cathédrale de Siguenza. Cette belle femme est à genoux sur son tombeau ; on ne se lasse point de la regarder ; elle tient son enfant dans ses bras ; elle mourut en couches. Elle avoit vingt ans : c'est mourir toute vive.

A Méjorada on épluche mal le safran. César a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuses du safran de Mejorada, en épluchant votre safran, suivez la méthode des habitans du Gâtinois et des habitans du Levant. Comme eux, séparez avec attention les feuilles des flèches ; ne mettez pas le pistil avec la fleur ; évitez de l'éplucher dans une chambre humide ; vous aurez plus de peine, mais votre safran se conservera mieux, vaudra mieux, vous le vendrez plus cher, et j'en serai bien aise.

Pendant mon séjour à Alcala de Henarès, les étudians lancèrent un ballon. C'est le professeur don Bernard qui le lança ; c'est lui qui l'avait construit ; c'est le seul aéronaute de toute l'Espagne. Si quelque jour on peut aller voir

en ballon, où, comment et avec quoi se forment la grêle, les vents et la foudre. Don Bernard, sans doute, sera un des premiers qui arrivera sur les lieux et qui rapportera de là-haut, aux habitans d'Alcala, un échantillon du tonnerre.

Pour le grotesque et pour la bizarrerie, le costume des paysannes du royaume d'Aragon est une chose à voir. Un corset de laine sur un corset de laine, et puis encore un corset de drap; trois ou quatre jupons très-épais, très-lourds; cet accoutrement, qui pèse environ trente livres, est moins un vêtement qu'un fardeau. L'œil cherche en vain à s'accoutumer à cette mode bizarre, il ne le peut pas. La caricature est trop forte; tous les voyageurs la remarquent, en rient, et je crois qu'ils ont raison.

Le costume des paysans rivalise de singularité. Un grand chapeau, un petit gilet, un pantalon énorme, un habit sans pattes, sans collet, sans manches, c'est un habit qui n'est pas un habit.

Environs, *Entrée de* MADRID.

MADRID est bâtie sur du sable; à moins qu'il ne pleuve, on est étouffé par la poussière. Une rue très-spacieuse, très-longue, la calle Real

(la rue Royale), terminée par la place Major, une infinité de clochers, une porte superbe (la porte d'Alcala), de très-beaux balcons, des maisons à six, sept étages, et très-bien bâties, rendent l'entrée de Madrid vraiment imposante.

Le Buen-Retiro.

Philippe iv, Philippe v et Ferdinand vi se plaisoient au Buen-Retiro; c'étoit, sous leur règne, le Sitio favori; mais quand Charles iii est monté sur le trône, quand Aranjuez est devenu la résidence habituelle de la cour, le Buen-Retiro a été abandonné. Depuis quarante ans, nuls embellissemens, aucunes réparations. Les bâtimens tombent en ruines; les fontaines sont taries; rien ne croît dans les jardins; les grottes et les bosquets sont détruits; les statues sont ou tombées ou mutilées; une seule est restée debout et toute entière, c'est Philippe ii. Par la ressemblance, par le fini, cette statue est admirable: c'est le front, c'est le sourcil, c'est le regard d'un tyran. C'est Philippe ii, c'est bien lui; il fait peur.

A la place des impostures gravées sur le piédestal, que n'a-t-on écrit: « Philippe ii s'est « nourri de sang; ce méchant homme a rempli

« les Pays-Bas, la France, l'Espagne, d'es-
« pions, de gibets, de bourreaux ; il a fait
« mourir sa femme, son fils, Perès, Horn,
« d'Egmont : hors ses complices, tout le monde
« l'abhorroit : il est mort d'une maladie hon-
« teuse : il a régné quarante-quatre ans. »

Le concierge du Buen-Retiro a un enfant d'une forme extraordinaire ; il est plus gros que moi ; il paroît plus vieux, il a huit ans. S'il vit et s'il grossit à proportion, avant quinze ans cet enfant sera un monstre.

On voit, dans la chapelle du Saint-Suaire, une Vierge si fraîche, si jolie, qu'elle paroît être la fille de son fils.

Le Pardo.

Le roi chasse souvent, mais couche rarement au Pardo. On a changé en chapelle, le boudoir dans lequel Ferdinand, Philippe et Charles oublioient, entre les bras de leurs mignons et de leurs maîtresses, que Turenne gagnoit la fameuse bataille des Dunes ; que le maréchal de la Meilleraye s'emparoit d'Arras, rasoit sur son passage toutes les fortifications, menaçoit toute la Flandre espagnole ; que les Hollandais s'emparoient du Brésil ; que leurs flottes me-

naçoient le Pérou ; que la maison de Bragance montoit sur le trône de Portugal ; que les Catalans ravageoient la Castille, demandoient à grands cris les Cortes ; et que les Français, maîtres de l'Aragon, de la Navarre, alloient surprendre au lit, les dames, les demoiselles, les religieuses de Pampelune, de Saragosse et des environs.

LA SARSUELA.

Les environs de ce sitio sont enchanteurs ; c'est ce séjour que Ferdinand VI aimoit avec tant de passion. C'est à la Sarsuela que ce prince magnifique donnoit ces fêtes brillantes qui rendirent son règne si fameux dans les annales du faste et du goût. Depuis cinquante ans environ, ce palais n'est plus habité ; les bâtimens s'écroulent ; et tous les jours, aussitôt que minuit sonne, tous les revenans, tous les esprits du pays s'y rassemblent pour causer, rire et danser.

Les Espagnols, en général, croient beaucoup aux esprits. Il n'est point d'habitant de Madrid, qui n'ait vu, dans sa vie, plus ou moins de revenans, et qui, tous les soirs en

se couchant, ne donne la chasse aux spectres à grands coups de signes de croix.

GUADARAMA.

Pour arriver à Guadarama, de quelque côté qu'on vienne, il faut monter, et monter pendant six heures, et puis des cahots, des cailloux, du sable ; cette route est fatigante et très-ennuyeuse. Des corbeaux, des hibous, des hirondelles habitent la Guadarama. Les environs du palais sont incultes. Point de verdure. L'herbe est jaune et flétrie : ni arbres, ni fleurs, ni fruits. En descendant à l'auberge, j'ai vu un groupe d'enfans qui alloient à l'école. Point de cerises, point de groseilles ; aucun fruit de la saison : dans leur petit panier il n'y avoit que du pain sec.

ARANJUEZ.

Ne parlons plus de fatigues, de cahots, de corbeaux : j'ai vu Aranjuez, j'ai parcouru son parc, ses bosquets, tout est oublié. S'il est dans l'univers un site ravissant, c'est bien le site d'Aranjuez. Des fenêtres du palais l'œil voit, embrasse et détaille, sans confusion, le

nord de la Nouvelle-Castille, la partie occidentale de l'Aragon, le cours du Tage, le cours de l'Ebre, des vallons, des plaines, des montagnes derrière des montagnes, un horizon immense qui s'étend... jusqu'où? je n'en sais rien. Cette situation est peut-être unique dans le monde. On regarde, on regarde, et on ne se lasse point de regarder; l'admiration de mon compagnon de voyage étoit à son comble, et la mienne aussi.

Poëtes, peintres, amateurs, artistes, allez à Aranjuez; choisissez le matin, choisissez un beau jour, regardez à droite, à gauche, devant vous, rêvez, vers, poésie, musique, attendez l'inspiration, vous ne l'attendrez pas long-temps.

Le Tage, tant vanté par les anciens, ce fleuve si riche en paillettes d'or, bat les murs du château d'Aranjuez. Quand la cour n'y est point, et quand il fait chaud, les jeunes filles des environs viennent se baigner dans le Tage; on les voit, on leur parle, on peut les embrasser des fenêtres du palais, et mouchoirs, et corsets, et jupons, tout est ôté, tout est laissé sur le bord de l'eau.

La Floride.

Ce château est remarquable par ses jets d'eau, ses cascades, qui, formés par les sources, par les neiges qui se précipitent des montagnes de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille, sont plus beaux, jaillissent deux fois aussi haut que le plus grand nombre des jets d'eau, devant lesquels les étrangers s'arrêtent à Saint-Cloud, à Chantilly et même à Versailles.

L'air qu'on respire à la Floride est froid et subtil; les fruits ne mûrissent point; la rose a peu de parfums; les arbustes restent petits; l'œillet et la renoncule s'épanouissent et se colorent à peine vers la fin du mois d'août.

La Casa de Campo.

Pendant trente ans, et presque toutes les nuits, les bosquets de la Casa de Campo ont été témoins des amours ou plutôt des fantaisies amoureuses, des scènes galantes de Philippe IV, de Ferdinand VI et de quelques courtisans. C'est dans un de ces bosquets, situé au midi et à l'entrée du jardin, que Philippe V trouva la belle duchesse d'Albuquerque, sa

maîtresse, dans les bras du jeune duc della Torres, qui passoit pour le plus bel homme de toute l'Espagne. C'est dans ce bosquet qu'on fait remarquer aux étrangers, que ce prince, furieux et jaloux, eût poignardé au même instant son rival et sa maîtresse, sans l'agilité et la présence d'esprit d'un de ses pages. La duchesse des Ursins, qui, par ses intrigues, eut tant de part à l'avénement de Philippe v au trône d'Espagne, le duc de Noailles, alors ambassadeur de France à Madrid, le marquis de Louville, un de ses gentilshommes, et la princesse de Fontarabie, s'il faut s'en rapporter aux annales de ce temps-là, connoissoient parfaitement tous les tours, tous les détours des bosquets de la Casa de Campo.

On conserve ici un arbre superbe. Quoique très-jeune encore, déja j'ai parcouru les cours du Midi, les cours du Nord, et je n'ai vu nulle part d'arbre aussi haut, aussi touffu. Cet arbre est au centre de la seconde cour de la Casa de Campo. On monte sur cet arbre par un escalier artistement construit à l'entour des branches. On a pratiqué, de distance en distance, des bancs, des siéges, des tables, et tous les dimanches et les jours de fête, et durant la foire della Casa de Campo, les jeunes

garçons et les jeunes filles des bourgs et villages circonvoisins accourent sous ce bel arbre, pour danser, batifoler et parler d'amour.

Que les beaux arbres deviennent rares ! Parce qu'ils doivent nous survivre, nous sommes jaloux, nous les coupons : en vain nos enfans chercheront de l'ombre, ils n'en trouveront pas.

La Grange.

Tant mieux si le terrein qu'occupe la Grange, plus généralement connue sous le nom monacal de *Saint-Idelphonse*, appartenoit encore à des laboureurs et à des bergers. Philippe IV, surnommé *le Dévot*, n'eût pas laissé soixante-quatorze millions de dettes, (somme exorbitante) employée en grande partie à faire bâtir la Grange ; à orner les jardins, de thermes, de statues, d'allées, de tapis verds, de salons verds et autres colifichets auxquels ce prince vain, injuste, sans ame et sans conduite, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

Pour agrandir son parc, pour quatrupler le circuit des jardins, Philippe IV ordonna qu'on démolît plus de quinze cents maisons, fit en-

tourer de murs quatre mille arpens de terre qu'il vola à son peuple, assez bon, ou plutôt assez lâche pour se laisser voler et se laisser dépouiller, sans plaintes et sans murmures, de son patrimoine et de son blé.

Les jardins de Saint-Idelphonse sont remplis de statues. Une entr'autres est frappante, et par la beauté du marbre, et par la perfection du fini, et plus encore peut-être par l'expression des traits et l'élégance des formes; c'est Vénus qui sort du bain. De près, de loin, cette statue trompe, l'illusion est complète; c'est la chair, c'est l'attitude, c'est l'air de vie d'une femme qui vous regarde, qui vous sourit, qui ouvre la bouche pour vous parler, et c'est du marbre.

On vend à Saint-Idelphonse d'excellens couteaux et de très-bons rasoirs. On fabrique, à un quart de lieue, de superbes glaces. Graces à M. le comte de Montmorin, notre ambassadeur près du roi d'Espagne, j'ai pu prendre des renseignemens et voir cette fabrique dans le plus grand détail: j'ai vu des glaces vraiment étonnantes; une sur-tout m'a frappé par sa blancheur; épaisse de plus de quinze lignes, haute de cent quatre-vingts pouces, large de cent cinquante, cette belle et magnifique glace

est supérieure en dimensions à tous les chefs-d'œuvres en ce genre connus jusqu'à ce jour.

Le roi d'Espagne consacre les plus belles de ses glaces à l'ornement de ses *sitios* (maisons de plaisance), à la parure de ses appartemens : il en envoie un très-grand nombre aux princes, aux princesses de sa famille ; il en donne aux souverains qui ont avec lui des rapports directs, tels que le roi de Naples, la reine de Portugal, le roi de France, le grand duc de Toscane et le pape; très-souvent aussi ces superbes cadeaux servent à sceller tel ou tel traîté, soit d'alliance, de paix ou de commerce. Il y a dix ans que la cour ottomane en reçut en présent cent cinquante des plus belles; Charles III voulut lui-même présider au choix, et les fit emballer sous ses yeux.

J'éprouve du plaisir à penser qu'en dépit de l'éloignement, de la politique et de la religion, les arts font disparoître les distances, rapprochent tout, réunissent tout, établissent par-tout des échanges de luxe, de besoin, et que des glaces coulées à Saint-Idelphonse, et données par le roi d'Espagne, le plus orthodoxe de tous les rois, embellissent les kiosques du grand-seigneur, et servent d'ornement au boudoir, au

cabinet de toilette de la sultane favorite et des beautés du sérail.

L'Escurial.

Pour épargner le transport des pierres, Philippe II fit bâtir l'Escurial au milieu de quatre montagnes, tellement élevées qu'elles cachent ce palais, amoncèlent à l'entour et arrêtent au-dessus des rochers environnans, des nuages, des brouillards et de la neige que le soleil s'efforce en vain de dissiper et de fondre.

Ce lieu si fameux, si nébuleux et si triste, a coûté soixante millions de piastres : la piastre forte vaut cent sous.

Le parc et les jardins sont immenses. Nos villes en France, que nous appelons villes du second ordre, occupent moins de place.

Le panthéon est une chapelle souterreine. C'est dans cette chapelle que l'on enterre les rois, les reines, les infants et les infantes d'Espagne. Malgré le triple rang de murs, de grilles et de gardes qui semblent interdire à tous les voyageurs l'entrée de ce caveau, appelé très-énergiquement, en espagnol, potrido (*pourrissoir*), je suis descendu par-tout et j'ai tout vu. A la lueur d'une lampe qui brûle sans cesse

et qui jette dans ce lieu sépulcral une lumière assez éclatante, j'ai pu voir les bas-reliefs qui décorent les tombeaux; j'ai pu lire toutes les inscriptions, toutes les épitaphes, à l'exception du nom des rois et des infants, de la date de leur naissance et celle de leur mort. Que ma main se dessèche, que mes doigts restent immobiles, si ces épitaphes pompeuses contiennent un seul mot de vrai!

Nul mort n'est déposé dans ce caveau consacré exclusivement à la sépulture des rois. Pizarre et Cortez sont tous les deux enterrés on ne sait où, et Vendôme lui-même, qui vainquit les Catalans, qui remit Philippe V sur le trône, Vendôme qui remporta la victoire à Villaviciosa, Vendôme, le restaurateur de la monarchie espagnole et le vengeur de ses rois, n'a pas été jugé digne de pourrir auprès d'eux.

Le monastère de l'Escurial est habité par deux cents hiérolymites, qui jouissent en Espagne d'un crédit sans bornes. Ils vivent à peu près comme vivent les chartreux; à peu de chose près, ils sont vêtus de même, et comme eux, ils ne mangent guères, ils prient beaucoup et parlent fort peu. Un calcul puisé en bonne source, porte le revenu annuel de ces moines à deux millions de piastres.

L'église dédiée à saint Laurent, est vaste et belle ; elle est ornée d'un grand nombre de tableaux des plus grands maîtres des différentes écoles.

La coupole qui représente les cieux ouverts, est peinte à fresque par Luc Cambiasi. Ce morceau est un chef-d'œuvre. Luc Cambiasi s'est placé dans le ciel, à la droite du Père-Éternel.

Philippe II, ce monstre dont je parlois tout-à-l'heure, fait aussi partie du tableau.

Ce tyran, quelques heures avant sa mort, se fit porter à l'église, il mourut sur les marches du maître-autel. On montre la place même où il expira, une balustrade, à hauteur d'appui, l'entoure. Les moines et le peuple sont persuadés, et disent hautement, que l'ombre de ce méchant homme vient rôder et gémir toutes les nuits dans les cloîtres de l'Escurial.

Au-dessus du dais qu'on voit à droite, en entrant dans le chœur, et sous lequel le roi se place ordinairement, *saint Jérôme* est représenté à genoux, les mains jointes et les yeux fixés sur une pendule.

Ce tableau original du Titien, est un chef-d'œuvre, à la pendule près. Saint Jérôme, sans doute, n'avoit dans son cabinet ou dans son oratoire, ni pendule, ni montre. Alors

qu'il vivoit, le jour, la nuit, l'appétit et le sommeil, de l'eau ou du sable, indiquoient les heures.

Dans un *Traité sur l'Architecture*, ouvrage moins connu qu'il mériteroit de l'être, en parlant de l'Escurial, M. Sobry assure que l'architecture de ce palais offre des parties admirables. Il y a de l'exagération dans cet éloge.

En parcourant les réfectoires et les salles, j'ai vu dans l'unes d'elle un Christ qui m'a frappé. Etendu sur la croix, Jésus-Christ va mourir, son visage est couvert de sang; Marie pleure, son désespoir est extrême. Et pourquoi gémir, et pourquoi pleurer, puisqu'elle sait que son fils, mort seulement pour la forme, ressuscitera quand il voudra ?

SPECTACLES.

MADRID a deux salles de spectacles, désertes l'été, pleines l'hiver, comme par-tout. Les dégagemens sont en très-petit nombre, beaucoup de peine pour entrer, beaucoup plus encore pour sortir, c'est comme chez nous. Les filous sont là qui vous guettent, gare les montres !

Excepté quelques pièces de Calderon de Solis de Moreto, et quinze à vingt tragédies de Racine, de

de Voltaire et de Crébillon, traduites en Espagnol, on ne représente que des farces.

Le spectacle dure communément trois heures, pendant lesquelles les auteurs dramatiques espagnols font faire aux comédiens le tour du monde; très-souvent même le globe n'est pas assez vaste. Les acteurs et les actrices, alors, partent pour le Ciel ou pour l'Enfer, en ramènent des saintes, des diables, des apôtres, et reviennent avec eux sur la scène, chanter, rire, pleurer, se battre pour terminer la pièce.

Dans *Saint-Amaro*, tragédie de Solis, la scène se passe successivement en Espagne, au Japon, en Chine, en Enfer, dans le Paradis; enfin, un des anges emporte le roi.

Aucun costume quelconque. Les comédiens paroissent sur la scène, vêtus comme chez eux. Souvent Tancrède est en veste, Orosmane en redingotte, Zaïre en bonnet rond, Bajazet est sans turban, et Titus porte perruque.

Les entr'actes sont égayés par des Tonadillas et des Saynettes. Les Tonadillas sont des pasquinades assez plaisantes et fort lubriques; gestes, postures, baisers . . . . ., tout, à peu de chose près.

Les Saynettes sont des petites pièces en un acte. Les mœurs, les modes, le ton des diffé-

rentes classes de la société, les intérêts qui les divisent, ceux au contraire qui les rassemblent, sont peints avec une vérité frappante ; ce n'est pas une imitation, c'est la chose même. *L'extremes des Melons*, ou *la Femme têtue*, (la *Respondona*), est une pièce charmante qui offre un modèle en ce genre.

On est assis au parterre ; on y joue à la main chaude.

Le souffleur lit fort mal ; il ne souffle pas le rôle, il le crie : souvent on n'entend que lui.

Les actrices, en général, sont très-jolies. Les acteurs sont petits, hideux.

En Espagne, à Madrid sur-tout, les prêtres, les moines et les religieuses vont au spectacle, et souvent, dans les loges, on voit des voiles, des gorges nues, des guimpes, des capuchons, des chapeaux plats et des chapeaux de fleurs.

Il y a très-peu d'actrices. Dans un grand nombre de pièces, ce sont des hommes qui jouent le rôle de femmes : et quelquefois une heure, deux heures se passent, et la toile reste baissée, parce que la reine ou la soubrette n'a pas encore la barbe faite.

Quand une actrice jouit de la faveur du public, au moment qu'elle paroît, les voûtes de la salle retentissent d'applaudissemens. Si elle

déplaît, au contraire, les loges et le parterre sont inexorables. On siffle à tout rompre. La garde crie, menace en vain; quelquefois même, lasse de crier, elle siffle comme les autres.

Les comédiens peuvent témoigner en justice, entendre la messe, faire leurs pâques. Rien ne les distingue pendant leur vie; aucune loi flétrissante ne pèse sur leur cercueil. Les Espagnols n'ont pas, comme nous, la stupidité cruelle de refuser, à des cendres qui ne sentent rien, une messe, un trou et quelques gouttes d'eau.

Généreux Anglais! vous faites mieux. Quand l'anathème poursuivoit au-delà du tombeau les restes inanimés de la belle Lecouvreur; quand le fanatisme les traînoit, pendant la nuit, et dans un tombereau, sur les bords de la Seine, vous portiez avec pompe, et vous enterriez mademoiselle Ofield, entre Charles II et Marlborough.

COMBATS DE TAUREAUX.

Des cris, des plaies, du sang! que trouve-t-on d'attachant à cet affreux spectale? Les tauroyeurs font horreur, les taureaux font pitié.

Un homme est de bronze, si ses yeux restent secs en regardant douze à quinze assassins égorger de sang-froid une malheureuse bête, à qui un bâillon passé dans la gueule, une muselière attachée aux naseaux, ôtent les moyens de se défendre, et même de voir celui qui l'attaque et ceux qui la tuent.

Ce qui complète l'atrocité de cette lutte inégale, ce sont les acclamations d'un peuple immense; ce sont les trépignemens de vingt mille pieds, dans le moment où le taureau blessé à mort, les flancs entr'ouverts, suffoqué de rage, chancelle, tombe, se débat, se soulève, retombe, mugit les derniers soupirs, expire sur la poussière, où des apprentifs-tauroyeurs, se disputant la gloire de l'achever, lui portent les derniers coups et lui arrachent des lambeaux de chair.

Et des femmes, qui tremblent à la chute d'une feuille, des femmes, qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, assistent à ces combats, fixent les yeux sur une bête qui souffre, sur une bête expirante, sur une bête couverte de plaies! Il y a plus : regardez ces femmes, quand, attelés à une sorte de brancard, quatre mulets, magnifiquement enharnachés, traînent hors de

l'arène le taureau qui n'est plus : alors leur visage s'alonge, leurs traits se décomposent, et toutes ces femmes paraissent souffrir, parce que le taureau ne souffre plus.

Tous les taureaux qui servent à ces spectacles, sont amenés des montagnes et des bois d'Andalousie. Toujours on choisit les plus jeunes, les plus vigoureux, ceux dont la stature promet d'opposer plus de résistance aux *picadores*, aux *matadors* et aux chiens. Le jour que ces taureaux arrivent à Madrid, c'est pour les habitans un jour de fête; on se rend en foule à leur rencontre ; toute la ville est hors de la ville.

Pour faire sortir cet animal hors des forêts, on y conduit les plus belles génisses ; et dans le moment où ces taureaux, pressés d'amour et de desir, s'élancent sur elles, des paysans aux aguets les saisissent par les cornes, les attachent, et les conduisent, à Madrid, au fameux Pephillo, ce coryphée des tauroyeurs, leur plus implacable ennemi.

Quoiqu'à peine guéri d'une large blessure, Pephillo a paru dans l'arène quand j'étois à Madrid. On feroit en vain le tour du monde sans trouver un second *Pephillo*. Les poëtes, les peintres, vantent à l'envi la poitrine d'Her-

cule; qu'on mesure celle de Pephillo, d'une épaule à l'autre, je parie pour trois pieds.

Voilà ces combats dont on parle tant; voilà ces combats que différens papes, que plusieurs souverains ont voulu abolir cent fois : toujours la puissance civile et la puissance ecclésiastique ont tonné en vain; un cri universel s'est fait entendre dans toutes les villes de l'Espagne; le peuple s'est attroupé, a menacé, et souvent pour l'appaiser, il a fallu mettre à mort cinquante ou soixante taureaux.

Garnison de MADRID. — *Troupes Espagnoles.*

DOUBLÉE depuis la dernière révolte, la garnison de Madrid est composée de quatre à cinq mille hommes.

Des habits sales, déchirés, remplis de taches, des cheveux sans poudre, des queues inégales, des catogans inégaux, aucune tenue quelconque, offrent aux régimens que j'ai vus à Saragosse, à Alcala de Henarès et à Madrid, tout le charme du coup-d'œil.

Impassible comme son fusil, le soldat espagnol jouit de la réputation bien méritée de supporter, sans se plaindre et très-long-temps, la fatigue, la soif et la faim. Dans les guerres d'Ita-

lie et de Portugal, la patience des Espagnols fit l'étonnement des Français : souvent ils passoient, sans pain, des semaines toutes entières, et jamais on n'entendoit dans leur camp le plus léger murmure. Durant trois ans environ que dura la conquête du Mexique, les Espagnols n'avoient d'autre nourriture que du loria, plante détestable qui croît sans culture dans les champs de la Nouvelle-Espagne. Le soldat passe pour soutenir parfaitement le premier choc, mais aussitôt qu'il voit son sang couler et son camarade tomber mort à côté de lui, on l'accuse de perdre la tête, de semer dans les rangs des terreurs paniques, de quitter ses drapeaux, et de recommander son ame à Dieu : c'est ce qu'il fit en effet à la bataille de Ramillies; voilà ce qu'il fit encore dans le Milanais, en Hollande et dans le Parmesan.

Les guerres d'Italie ont imprimé une tache indélébile au caractère des soldats espagnols; ils avoient contracté la féroce habitude de maltraiter les prisonniers, et même de les blesser lorsqu'ils ne l'étoient pas; ils appeloient cela : *Assigurar del prisonero*, s'assurer du prisonnier.

Chaque régiment a sa musique; ces musiciens, pris parmi les soldats qui annoncent

quelques dispositions, sont véritablement détestables. Il seroit difficile de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure, un trompette qui sonne juste, un seul musicien qui observe la mesure. Les Espagnols n'ont point encore songé à l'influence d'une bonne ou d'une mauvaise musique sur le succès des combats; ils n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens à qui des tambours et des fiffres sans oreille ont coûté la vie; ils ne savent point que si le roi de Prusse dut une partie de ses succès à ses marches rapides, à ses généraux, au choix de ses positions, à celui de ses campemens, à une infinité de ruses de guerre combinées par lui, par le général de *Ziethen*, et sur-tout par son frère Henri, il dut les victoire de Lignitz, de Torgau, de Rosback, à ses trompettes, à ses clairons, à sa musique allemande, dont le caractère vraiment guerrier va chercher l'ame, l'enivre et l'embrase. Il m'est égal, m'a dit souvent un dragon du régiment de Penthièvre, de mourir sur le champ de bataille, pourvu que je tombe et que j'expire au son du hautbois, au bruit du tambour.

A la propreté près, la discipline prussienne a franchi les Pyrénées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de plat de sabre et

de coups de bâton. Si tu bouges, je te fends en deux, disoit il y a quelques jours un sergent à un soldat qui bougeoit. J'étois sur la place d'armes, je regardois faire l'exercice, je l'ai entendu.

Le sang bout quand on voit un coquin de caporal ou de sergent commander le bâton à la main, et vouloir redresser, d'un coup de canne, le malheureux bancale que la nature a fait de travers.

Sans calomnier la discipline militaire, sans attenter à la gloire des Bouillé, des Conflans, des Chabot, des Pirch et autres profonds tacticiens, on auroit du plaisir à croire que le maniement des armes, les petites et grandes manoeuvres, les pirouettes sur les talons, ne sont pas aussi essentiels qu'on le pense généralement au gain d'une bataille, à l'enlèvement d'un convoi, à la prise d'une ville : on aimeroit à croire que le mépris de la mort ne s'apprend point, et que tel soldat timide, lâche peut-être en temps de paix et dans sa garnison, devient courageux en face de l'ennemi, au bruit des tymbales et à l'odeur stimulante de la poussière, de la poudre, et du brandevin. Pressé d'attaquer par le prince Eugêne : *J'attends les brandeviniers, ils ne*

tarderont pas, répond Marlborough. L'eau-de-vie est l'ame du soldat, dit Monte-au-Ciel. Le parterre rit. Pourquoi rire? Monte-au-Ciel a raison.

Le soldat espagnol déserte rarement. Outre qu'il est passionné pour sa patrie, qu'il est habitué à son climat, qu'il aime sa famille, il sait qu'aucune puissance étrangère ne lui donneroit une solde égale à celle qu'il reçoit.

Les peines militaires sont les mêmes qu'en France.

Un soldat qui manque à l'appel est appointé de garde; il vaudroit mieux peut-être le priver de l'honneur de la monter. Tout étourdi, tout jeune encore qu'étoit le maréchal de Richelieu, au siége de Mahon et au bombardement de Gênes, il prit ce parti-là.

Les passe-droits sont excessivement rares; les grades s'accordent à l'ancienneté.

En Espagne, point de colonel-enfant.

On pend un soldat qui s'endort en faction. L'homme éveillé qui avoit fait cette loi ne savoit pas, sans doute, que le sommeil est aussi indépendant de la volonté de l'homme, que le battement de son cœur et la circulation de son sang; il ne savoit pas, sans doute, que punir un homme qui s'endort, c'est le punir de respirer.

Nulle part on ne dort impunément. Pendant l'hiver rigoureux de l'année dernière un soldat de la garnison de Metz s'endormit dans sa guérite, le commandant de la ronde tua ce malheureux pour le réveiller. On tint, le lendemain, un conseil de guerre, qui décida que le commandant avoit bien fait. Un trait pareil, oublié peut-être à dessein par Cornelius-Nepos, a souillé la vie de Thémistocle, qui, trouvant un jour une sentinelle endormie, la tua à son poste.

Il est défendu à tout soldat de se marier sans la permission de ses chefs, et, comme en France, cette permission ne s'accorde que rarement et avec beaucoup de difficultés.

Nous crions contre le célibat des prêtres, nous tonnons contre cette cause prétendue de dépopulation, et nous ne voulons pas qu'un soldat se marie; nous ne voulons pas qu'il ait d'enfans. On a dit, on a écrit que l'amour faisoit des héros, laissons-le faire.

AUTO-DA-FE.

Ce spectacle, qui, sous Philippe II, Philippe III, étoit presque journalier, est devenu très-rare depuis un siècle. Quelquefois néan-

moins, pour égayer le peuple, pour appeler sur le souverain les bénédictions du ciel, pour obtenir du Très-Haut de la pluie ou du beau temps, on brûle quelques sorciers.

Il y a deux ans qu'on brûla, à Séville, une femme jeune et belle, *convaincue* d'aimer le diable, de coucher avec lui, et de savoir l'avenir par cœur. Il y a six mois qu'un tailleur de Cordoue, aussi sorcier, mais plus heureux, en fut quitte pour la détention et pour les étrivières.

C'est dans une salle attenante au couvent du Saint-Office, que s'instruit le procès et que la sentence est prononcée. Une place est exclusivement consacrée aux exécutions ordonnées par ce tribunal. C'est à l'issue d'un sermon qu'on traîne le criminel sur cette place, pour entendre la messe, demander pardon à Dieu, au Roi, au Saint-Office et pour être brûlé. On dresse, à cet effet, un autel, un bucher; *ite missa est*, sert de signal pour jeter ce malheureux dans le feu; on asperge e bûcher, le patient; on chante le *miserere*; à chaque verset on arrange les tisons, on retourne le cadavre. Vingt mille ames, plus ou moins, sont là qui frémissent, qui regardent, et le Saint-Office s'en retourne en chantant.

Climat de MADRID.

En comparaison des royaumes de Valence et de Grenade, quoique Madrid soit situé sur la frontière la plus septentrionale de l'Espagne, dans tous les mois de l'année on jouit ici du plus beau ciel du monde. La température est douce, égale; jamais il ne fait ni très-chaud, ni très-froid. Pendant l'été, pendant l'hiver, toujours des fruits, toujours des fleurs, toujours du soleil, toujours de l'ombre. Il s'élève quelquefois une bise piquante qui refroidit l'air, dépouille les arbres, casse les branches, disperse les fleurs; mais cette bise, en revanche, déchire, efface les nuages, recule l'horizon, et double et triple l'éclat du soleil.

Au commencement du printemps, et vers la fin de l'automne, rien ne surpasse la beauté des nuits de Madrid. On sent la bergamotte, l'acacia, le cedra; jamais de vent, jamais de nuages. Sur toutes les places, à tous les balcons, on chante, on danse, on pince de la guitare. Les rues, les promenades sont remplies; l'atmosphère est embaumée. Musique, parfums, fraîcheur, jouissances sur jouissances; à tout ce qu'on éprouve, cinq sens ne suffisent pas; mais

il faut être jeune, il faut avoir vingt ans; à trente on auroit trop chaud, trop froid, ou envie de dormir; à trente ans, déja la fibre se racornit; le feu, la vie de la vie s'évapore; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette sensibilité complète, cette sensibilité brûlante; à trente ans, déja les reflets de la lune, des étoiles, les parfums, l'harmonie n'ont plus le même charme; le monde se décolore, l'imagination nous délaisse; plus de zone fortunée, plus de zone magique; adieu, beaux jours; adieu, belles nuits; l'hiver de la vie commence, il faut aller se coucher.

HISTORIENS.

La nature a donné aux Espagnols le talent d'exceller dans les contes; ils portent ce talent dans l'histoire. Cette nation, qui paroît avoir mis une sorte d'orgueil à négliger la culture des sciences, et à qui les langues étrangères, soit mortes, soit vivantes, sont restées de tout temps inconnues, compte un très-grand nombre d'excellens historiens.

Moralès est très-estimé. Son Histoire de la Catalogne est parfaitement écrite. Ses guerres, ses malheurs, ses troubles, ses démêlés avec

Philippe IV, sont peints avec énergie. On lui reproche quelques traits hasardés. Les Espagnols l'accusent d'une prédilection un peu trop marquée pour les Français. N'importe, il passe pour le Vertot de l'Espagne.

A quelques capucinades près, qui tiennent au temps où il écrivoit, aux hommes en place à qui il vouloit plaire, au terroir et au froc, Marianna approche de Tacite. C'est l'historien favori des Espagnols ; ils en parlent avec enthousiasme, le citent sans cesse, demandent sans cesse si l'on connoît Mariana, comme La Fontaine demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils avoient lu Habacuc.

Un anonyme vient de publier l'*Histoire philosophique de l'Amérique ;* c'est un chef-d'œuvre. Si l'auteur est jeune, il ira loin ; s'il est vieux, il n'a pas perdu son temps.

Don Antonio de Ulloa, qui a parcouru une grande partie du Pérou et du Chili, le royaume de la Nouvelle-Grenade et plusieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, a publié comme historien, comme philosophe et comme géographe, une relation très-précieuse et très-étendue sur ces diverses contrées. En parlant de la Louisiane, de sa cession à l'Espagne, de l'arrivée d'Oreilli à la Nouvelle-Or-

léans, et du massacre d'un grand nombre de Français, l'auteur est trop Espagnol, il dénature les faits, il rend la vérité méconnoissable. Comme historien, il a tort; comme sujet du roi d'Espagne, il a raison. En se taisant sur cette partie de l'histoire de la Louisiane, Ulloa auroit mieux fait.

Le mérite historique de Gomerra est généralement reconnu. Sa manière de narrer est vive et précise, facile et claire, toujours agréable et souvent même élégante. On l'accuse d'être quelquefois inexact et par trop crédule. Inexact, il vouloit menager les Espagnols, et flatter Cortez; crédule, il étoit moine.

Le marquis de San-Philippe a laissé des mémoires très-bien faits sur la guerre de la Succession. Malheureusement cet ouvrage, qui n'a point passé les Pyrénées, est proscrit en Espagne, parce qu'il signale plusieurs hommes qu'il peint trop ressemblans.

Garivez, Yepes et Roa ont de la réputation; Roa, sur-tout.

L'Histoire des Indes, par don Gonzales Hernandès, est généralement estimée. C'est une tradition parmi les Espagnols, que cet ouvrage a coûté à Hernandez trente ans de recherches et de travail.

Solis

Solis a écrit dans le genre de Thucydide, dont il a assez bien imité la manière. Son *Histoire du Mexique* est curieuse et attachante; mais elle est si pleine d'omissions, si remplie d'erreurs, qu'on n'est guères plus instruit après l'avoir lue, qu'avant de l'avoir commencée.

Torquemada a publié *l'Histoire de la Nouvelle-Castille*. Il ne faut pas confondre cet écrivain avec Torquemada, ce fauteur de l'Inquisition, ce monstre dont je parlerai. Ils étoient contemporains et portoient le même nom.

L'Histoire véritable de la conquête de la Nouvelle-Espagne, par Bernardiez del Castillo, est écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressans, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat qui (comme il s'en vante lui-même) s'est trouvé à cent dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

L'académie d'Histoire, établie depuis cinq ans à Madrid, s'occupe de recherches sur les peuples de l'ancienne Ibérie; cette partie de *l'Histoire de l'Espagne* n'a été traitée jusqu'ici que par fragmens, et par fragmens imparfaits. M. de Campomanas, grand fiscal du conseil de Castille, et président de l'académie de l'His-

toire, a rassemblé sur cet objet un grand nombre de matériaux ; il s'occupe à les rédiger. Tant mieux pour les lettres, tant mieux pour la postérité, si la mort lui laisse le temps d'achever un ouvrage aussi intéressant. Quoique assez jeune encore, M. de Campomanas est valétudinaire ; sa poitrine est affoiblie, il crache le sang ; on craint qu'il ne meure victime de son amour immodéré pour le travail ; on redoute pour lui la chute des feuilles.

Qu'il doit être fier, et combien est heureux l'homme de lettres qui, mourant pour ainsi dire la plume à la main, a le droit de dire en expirant : « C'est l'étude, ce sont des travaux utiles qui ont avancé la fin de mes jours, et cette lampe, qui éclaira mes veilles, ne s'éteignit qu'à ma mort. »

L'académie d'Histoire a une bibliothèque ouverte aux Espagnols trois fois par semaine, et aux étrangers tous les jours. Cette bibliothèque n'est pas très-considérable ; elle est en revanche très-bien choisie. Parcourez des yeux les tablettes, prenez un livre au hasard ; pariez que c'est un bon ouvrage ; vous ferez bien, vous gagnerez.

Cette bibliothèque est riche en manuscrits précieux, trouvés parmi les ruines d'Hercula-

num, et apportés en Espagne par le roi régnant. Ces manuscrits sont des rouleaux de parchemin, noircis, criblés, usés et écrits d'un seul côté. Il a fallu beaucoup de temps pour en déchiffrer quelques-uns. Sans doute les savans espagnols nous feront part un jour de ce qu'ils y ont lu.

Le bibliothécaire passe pour être très-instruit; c'est l'opinion générale : il ne sait pas ma langue, je ne sais pas la sienne, je crois à son mérite sur parole seulement, mais j'y crois sans peine; ce que tout le monde dit, doit être vrai.

ERMITES.

L'Espagne est inondée d'ermites. Ce sont des gens qui, errans de ville en ville, et qui, n'étant assujettis à aucune espèce de règle, font le voeu solemnel et parfaitement gardé, de vivre aux dépens de vous, de moi, du tiers et du quart.

On connoît ces vagabonds à leur barbe très-longue, très-sale, à une robe de bure, à leur tête rasée, à un chapelet énorme, et à une Madone de bois ou de plâtre qu'ils donnent à baiser à toutes les personnes qu'ils rencontrent. Ces ermites entourent les auberges, ils sont à la porte des villes, ils parcourent les rues, ils sont par-tout. Quand un étranger arrive, ils

précèdent sa voiture ; et toujours avant lui ils sont à l'hôtellerie. Les plus timides restent dans les cours, ou attendent sur l'escalier : plus effrontés, les autres entrent dans les chambres. Ne les perdez pas de vue, faites les suivre quand ils sortent, tous ces ermites sont des voleurs.

Dad, dad, donnez, donnez, c'est tout ce qu'ils vous disent. Jamais ministre des finances, jamais quêteur capucin, n'ont poussé le laconisme aussi loin.

Que ne force-t-on ces drôles à se raser, à se coiffer, à porter un habit, à rester chez eux, à y faire des bas, des bottes, ou des paniers, pour gagner de quoi vivre et pour éviter l'ennui ?

POPULATION.

L'INEXACT et diffus *Colmenar,* et après lui Ponz, Silhouette, Bourgoing, font monter à cent trente mille ames la population de Madrid. Ils se trompent d'un grand tiers ; si Madrid contient quatre-vingt mille habitans, c'est beaucoup. Il ne faut pas croire tout ce que les voyageurs disent.

A proportion de son étendue, l'Espagne n'est pas peuplée. Ustaritz, qui a écrit au commen-

cement de siècle, et qui est cité pour l'exactitude de ses calculs, donne à l'Espagne six millions d'habitans seulement. Félicitons l'Espagne que les habitans y soient rares; tant mieux s'ils l'étaient autant en Russie, en Pologne, en Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples. Le monde est plus que complet, il y a beaucoup d'hommes de trop. Je le crois depuis long-temps, et je le croirai tant que je verrai les hôpitaux remplis de fainéans, les bras croisés, et des hommes *surnuméraires*, si je puis le dire, sans patrie, sans fortune, à qui il semble qu'on laisse par grace la jouissance gratuite de l'air et du soleil.

JUSTICE CRIMINELLE.

On laisse vivre en Espagne un très-grand nombre de scélérats qu'on feroit mourir ailleurs. S'ils sont jeunes, vigoureux, bien portans, on les envoie, soit au Mexique, soit aux Antilles, ou au Chily, travailler aux mines; s'ils sont vieux, on les garde en prison.

Si l'atrocité du crime force les juges à prononcer la peine de mort, le coupable en est quitte pour la corde. On massole de temps en temps, mais pour les grands attentats, pour les

récidives seulement; et ce supplice encore qui épouvante l'imagination, ce supplice qui fait dresser les cheveux, soit qu'on y assiste ou qu'on y songe, est le genre de mort le plus prompt et le plus doux.

Armé d'une massue, le bourreau frappe le criminel à la tempe. Un coup suffit, il est mort; trois ou quatre valets l'étendent sur l'échafaud, le coupent par tronçons, l'attachent à des crochets, ou le jettent au feu : cette boucherie dure trois secondes.

Au lieu d'inventer chaque jour des supplices plus atroces que les crimes mêmes, au lieu d'aller chercher au-delà des monts les bourreaux les plus consommés, les plus adroits : empruntons ce supplice à l'Espagne, ne rompons plus, ne brûlons plus, massolons pour tous les crimes, faisons mourir sans faire de mal.

Outre que la mort, sans la douleur, punit assez; alors qu'un brigand est jugé; qu'il va mourir : absous de tous ses crimes, il peut marcher à l'échafaud la tête levée; ce n'est plus un scélérat, c'est un malade à l'agonie; il est odieux de prolonger ses tourmens; il est odieux de l'exposer à couvrir d'écume, de crachats, à charger de blasphêmes et le Crucifix qu'il baise, et le Dieu qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeunesse, ni la beauté, ni les circonstances les plus atténuantes ne peuvent désarmer les juges. Les lois criminelles espagnoles sont inexorables pour les mères infanticides; elles sont pendues : ni appel, ni pardon. Le roi en vain voudroit faire grace, il ne le peut pas. Depuis le règne de Philippe III, durant lequel le conseil de Castille changea le code pénal, on ne suit plus le code de Charles-Quint, qui laissoit la vie à la mère, si l'on ne trouvoit sur le corps de l'enfant ni contusions, ni meurtrissures, ni apparences d'une mort violente.

Il y a trois ans qu'on pendit à Valladolid une jeune femme charmante, pleine de grâces, et dont le teint, tous les traits, respiroient, annonçoient la santé. La main trembloit au bourreau.

On enferme pour la vie, on fouette tous les matins une fille ou une femme qui se fait avorter. Pourquoi punir ce délit avec autant de rigueur? L'avortement ne détruit rien, ne tue personne, ne porte aucune atteinte à la société; il dissout une masse de chair informe, qui n'a ni sentiment ni vie; il extirpe un polype, un morceau de néant, il casse un œuf.

Dans un climat de feu, sous un ciel brûlant et chargé d'aromates, dans un pays fait exprès

pour l'amour, Charles-Quint vouloit aussi qu'on punît de mort ou de réclusion perpétuelle les femmes adultères. Et cette loi existe en Espagne, en Espagne où le libertinage précoce des hommes condamne leurs femmes à n'avoir jamais que des restes ; en Espagne, où souvent, contrainte par sa famille, une jeune personne est forcée d'épouser un vieillard, à respirer l'haleine, à attacher ses lèvres sur les lèvres d'un *mari-cadavre* qui a de l'argent.... Sophie ! Sophie ! ma chère Sophie ! Argent, argent ! tu produis, tu nourris tous les maux, tous les fléaux, tous les crimes de la terre ! Pour exprimer tout le mal du monde, il ne faudroit qu'un mot, un seul mot, un mot suffiroit ; et ce mot seroit ARGENT.

La loi qui condamne les blasphémateurs à avoir la langue coupée et les mamelles déchirées et cicatrisées avec de l'huile bouillante, est une loi atroce. Le blasphémateur ne fait tort à personne ; ses imprécations, ses blasphêmes s'adressent à Dieu, outragent Dieu, qui a pour se venger la mort à ses ordres, et la foudre à côté de lui.

Le carcan, le fouet, et les *présides*, punissent les fautes légères. Les *présides* sont les galères. C'est à Tetuan, à Oran, à Panama,

ou à Puerto-Ricco que les galériens, ou *présidiairs*, sont conduits le plus communément. Nobles, bourgeois, gens du peuple, militaires, on y condamne tout le monde, les officiers même. Pendant cinq ans, dix ans, plus ou moins qu'ils y restent, leur service compte. En revenant des *présides* ils reprennent leur rang. Tout dépend des conventions; chaque pays, chaque préjugé; mais à la honte d'aller aux *présides*, à la honte d'y porter tout l'accoutrement d'un forçat, beaucoup de gens préféreroient de mourir et d'aller au fond de l'eau rassasier les carpes de la mer Blanche et les soles du Pont-Euxin.

On déshabille les pourvoyeuses jusqu'à la ceinture, on les fouette: leurs épaules nues, frottées de miel, sont garnies de plumes; et, montées sur un âne, le bourreau les promène en ville.

La torture, cette institution féroce, contre laquelle se sont élevés avec courage et succès un grand nombre d'écrivains, loin d'être abolie en Espagne, y trouve encore des défenseurs, et même des apologistes.

Naguères un fou furieux s'est déclaré le champion des coins, des chevalets, des tenailles. Dans un ouvrage publié il y a deux ans, Tho-

mas Castro a osé faire l'apologie de la question ordinaire, extraordinaire. Son livre, il est vrai, a inspiré une indignation universelle. Ce chevalier de la torture, ce Castro est un moine; tout le monde le connoît à Madrid, tout le monde le hue, le montre au doigt quand il passe, on le menace même, et sa vie ne tient à rien.

La justice criminelle, si indulgente pour certains délits, se montre inexorable envers les voleurs d'église. A Madrid, et dans toute l'Espagne, un scélérat court moins de dangers en volant sur les grands chemins, en égorgeant le monde, que s'il prenoit à la vierge une aigrette, un bracelet, ou autre pompon.

Ici, où la génération future doit répondre de la génération présente, assez souvent, par égard pour les parens, le roi, commuant la peine de mort en une prison perpétuelle, envoie le coupable finir ses jours dans quelques forteresses de la Galice, des Asturies, ou dans le château de Pampelune. Heureuses les contrées où les peines sont personnelles, où le souverain n'accorde ni adoucissement ni grace!

Quelle grace! ah! combien ces malheureux, à qui on laisse la longue vie, la vie presque éternelle des casemates d'une forteresse, béniroient le gouverneur bienfaisant qui ordonne-

roit aux géoliers de mêler à leurs alimens de l'aconit, ou du sublimé corrosif !

Parce qu'un cadavre caché sous terre n'est bon à rien, on ne cesse de dire et d'écrire qu'il faut abolir la peine de mort, qu'il faut mutiler les criminels, les métamorphoser en bêtes, les atteler à des tombereaux, et les condamner à traîner dans les champs les immondices des villes. Soyons moins sévères, et par humanité vidons tous les bagnes, abolissons les galères, faisons mourir pour tous les crimes, faisons mourir sans faire de mal.

Dans un siècle où l'on ne parle que de *bienfaisance*, où tous les salons retentissent à l'envi du mot *bienfaisance*, où l'on trouve dans tous les journaux un article intitulé BIENFAISANCE, pourquoi le gouvernement n'offriroit-il pas une modique pension alimentaire aux brigands qui consentiroient à abandonner le séjour des bois pour venir s'établir en ville ?

Excepté quelques coquins nés, scélérats de père en fils, et qui, pour ainsi dire, sont sortis fouettés et marqués du sein de leurs mères, il y a moins qu'on ne pense de voleurs incurables. C'est la misère, c'est le manque d'ouvrage, qui peuplent les forêts ; c'est la misère qui aiguise les stylets, les poignards ; et sur mille malheu-

reux qu'on étrangle par semaine depuis les confins de la Norwège jusqu'au cap Finistère, les trois quarts se font pendre pour ne pas mourir de faim.

CIMETIÈRES.

PENDANT le séjour que j'ai fait en Espagne, j'ai trouvé dans différentes villes ou villages des cimetières charmans, et par leur situation et par l'aspect champêtre qu'ils présentent. Sur le chemin de Grenade à Cadix, dans la petite ville d'Antequera, un cimetière, entre tous les autres, m'a singulièrement frappé. Je l'ai vu en passant, je ne l'ai vu qu'une fois, et je le sais par cœur.

Il est au centre de la ville, il tient à l'église; il est sur une éminence. C'est un quarré parfait; une claire-voie l'entoure, un ruisseau coule dans le milieu : le sol est couvert de violettes, de jasmins, de roses et autres fleurs qui naissent sans culture. Ni cyprès, ni sycomores, ni aucun de ces arbres à *douleur*, à verdure bâtarde, qui semblent appeler le trépas et fixer la mélancolie sous leur ombrage. Des alisiers, des pommiers; mille pinçons, mille moineaux, font leur nids, font l'amour sur les branches.

Ces oiseaux, ce ruisseau, l'éclat des fleurs, l'odeur des roses, tout rappelle ces jardins, ces berceaux délicieux, où, selon les anciens, les ames vertueuses s'amusent, folâtrent et dansent pendant toute l'éternité.

Platon rendoit graces aux dieux d'avoir choisi Athènes pour être sa ville natale; moi, je trouverois du plaisir à mourir en Espagne. J'aimerois à reposer dans un de ces cimetières; j'aimerois à penser, en expirant, j'aimerois à dire : « Quand mes enfans ou mes amis iront pleurer « sur ma tombe, ils trouveront de l'ombre, ils « pourront cueillir des roses, faire des bouquets, « s'asseoir au bord de l'eau, et manger des « pommes. »

Qu'ils sont hideux, nos cimetières en France! Des pierres, des croix, des épitaphes; des ossemens ici, des ossemens là, des ossemens partout. Que j'abhorre leur construction ! entourés de murs épais, fermés à triple verroux, on ne peut ni y entrer, ni s'y promener; à peine peut on les voir.

Combien j'aimerois à pénétrer dans le cimetière de Saint - Sulpice à Paris! triste et mélancolique promenade ! n'importe, j'irois tous les jours, j'y resterois des heures entières, j'y mènerois mes amis; mon père est là.

Que n'as-tu vécu quelques années encore! je serois venu habiter Paris, j'aurois tout fait pour te plaire, tu aurois tout oublié, et tes manes contens n'auroient rien à me reprocher. O mon père! pardonne-moi, promets-moi de m'accueillir en souriant, de m'appeler ton fils, ton ami, dans ces régions inconnues où je dois te rencontrer!

PRÉDICATEURS DE PLACE.

Soir et matin, sur toutes les places, au milieu de tous les carrefours, les amateurs de la parole de Dieu peuvent se satisfaire à Madrid, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

Un moine s'empare d'un coin; là, monté sur une chaise ou sur un banc, il prêche et fait pleurer la canaille et les passans. Cette comédie, qui dure trois heures, à peine finie, recommence et se prolonge jusqu'à la nuit.

Tous les dévots, tous les badauds de Madrid assistent à ces sermons; la foule est quelquefois prodigieuse, la rue est pleine, on ne peut pas passer. Tant mieux pour les filous, tant mieux pour les catins; les uns vident les poches, les autres arrangent des parties, et le sermon finit

par des vols, par des rendez-vous, et par une quête, durant laquelle, l'œil étincelant et d'une voix terrible, le prédicateur charge d'anathême, de malédictions, et voue aux puissances invisibles le pécheur endurci qui ne donnera rien.

Il est inoui tous les quolibets, toutes les pointes que ces prédicateurs se permettent; jamais le délire de l'imagination n'a été plus loin; jamais la parole de Dieu n'a présenté nulle part un mélange aussi profane, aussi absurde d'impertinences et de bouffonneries. S'ils prêchent sur la passion et sur la naissance de J. C., ces saltimbanques ont tout vu, tout entendu; à les croire, ils étoient là; ils donnent le signalement d'Hérode, celui de Pilate; ils font le portrait de la Vierge, de la Madeleine, peignent sa douleur, ses charmes, ses beaux cheveux, son repentir; ils ont vu la crêche, les Mages, les présens, l'enfant; s'ils parlent de Nazareth, du Liban, du Tabor, ils ont vu les rochers se fendre, le voile du temple se déchirer; l'étoile apparoître; ils ont vu...... ils ont tout vu.

Outre ces prédicateurs de place, Madrid a encore la fête de la Toussaint, le jour des Morts, la quinzaine de la Passion et la Semaine sainte: toute la ville alors est tendue de noir; les spec-

tacles sont fermés, les cafés sont déserts, le peuple remplit les églises. Les carrefours, les places, sont tapissés d'autels, garnis de chapelles, jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille, à quelque heure qu'on sorte, ou qu'on se mette à la fenêtre, on est sûr de rencontrer, de voir passer des Madones qu'on porte, des reliques qu'on promène, des hommes qui se fouettent, et des pénitens gris, des pénitens bleus, des pénitens noirs, vêtus et coiffés d'une manière si bizarre, qu'ils semblent s'être déguisés exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Pendant toute la semaine, grands, *titulados, hildagos*, bourgeois, hommes de peine, personne ne fait rien, tout le monde prie, tout le monde est triste. Les femmes sortent sans parure, sans panaches : des voiles, des mantilles sur des mantilles, des fichus sur des fichus, cachent si bien leur visage et leur taille, qu'on ne sait si l'on voit un homme, une femme ou un singe.

LEGS PIEUX.

TOUT le monde, à Madrid, se fait enterrer en habit de religieux ; on habille les hommes

en

en Franciscains, les femmes en Visitandines, et les filles en Sœurs grises.

Outre l'habit religieux, on charge le mort de cordons, d'*agnus*, de rosaires, qu'on lui attache au bras, au col, et dont on remplit ses poches et son bonnet.

Bariolé de reliques, un Espagnol n'est pas content, il tremble encore pour son salut ; pour mourir tranquille, il faut qu'il fasse des legs. Aussi, dès l'instant qu'un Espagnol riche est sérieusement malade, aussitôt que son état annonce quelque danger, deux ou trois escouades, soit Dominicains, soit Capucins, quittent leurs cellules, et viennent, tour-à-tour, monter la garde auprès de son lit. Là, les oreilles rebattues, *d'enfer, de feu, de pénitence, de courroux du ciel :* pour éteindre les flammes, pour calmer Dieu et chasser le Diable, le malheureux moribond consacre la grande moitié de son revenu en *obits* quotidiens, hebdomadaires, annuels, et meurt étourdi, accablé de menaces, de promesses, de prières et de bénédictions.

Le plus souvent, ce n'est ni la maladie, ni le médecin qui tuent ces malheureux. Tel homme ne mourrait pas sans ses gardes, sans le bruit qu'ils font. Souvent une ou deux heures de sommeil pourroient le sauver et le guérir; mais pour

le salut de son ame, il ne faut qu'il guérisse, il faut qu'il meure, et qu'il meure comme un imbécille, avec un capuchon enfoncé jusqu'aux oreilles.

Promoteurs des flammes éternelles, prêtres et moines, restez chez vous; restez dans vos cloîtres, ne venez plus hâter, attrister nos derniers instans : c'est vous qui conjurez, appelez la mort; c'est vous qui triplez l'effroi qu'elle cause, le mal qu'elle fait; c'est vous qui nous faites mourir souvent de la peur seule de mourir.

Une très-jeune et très-jolie personne, disoit un jour à une de ses amies : « Dans le danger d'une « fièvre maligne, mon confesseur venoit me « voir souvent; tout ce qu'il me disoit me fai- « soit peur, et je serois morte de frayeur, sans « mon frère le chevalier, qui, tous les soirs, « venoit me faire des contes plaisans. »

Ministère. — Dernière guerre.

Rivaux d'ignorance, d'orgueil et d'impéritie, voilà les ministres. Aussi, rien de stable, rien de mûri : jamais une grande pensée, une conception vaste, ne sortira du cabinet de Madrid.

Des projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés, tel est le cercle que la vanité nationale, la multiplicité des sous-ordres que les au-

torités subalternes tracent depuis deux siècles autour des différens ministres; tel est le sentier battu pour leur successeur; tel est le cercle dans lequel la routine, l'apathie leur commande impérieusement de rester.

Voilà le mot de la dernière guerre; voilà pourquoi les Anglais, les Français, les Américains se jouoient, tour-à-tour, du cabinet espagnol; voilà pourquoi chaque ministre, chaque général s'accusoient à l'envi, et l'un et l'autre, d'irrésolution, d'insouciance et même de lâcheté; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, huit vaisseaux de ligne, trois chebecs, cinq frégates, huit mille Espagnols, six mille sauvages, employèrent deux grands mois, à combler, à franchir les fossés, à faire tomber les murailles sèches, à renverser les bastions de Pensacola, du Bâton-Rouge et de la Maubile; voilà pourquoi douze mille hommes de troupes réglées, sans compter les *quintas*, ou milices, sont restés pendant quatre ans, soit dans les retranchemens de Saint-Roch, soit dans la baie de Gibraltar, les uns à dormir, à jouer aux dez dans leurs tentes, les autres à regarder les batteries flottantes, les prames, les barques canonnières de l'ingénieur d'Arçon.

A ces raisons puissantes, il faut ajouter d'autres

raisons plus puissantes encore ; c'est l'inconsidération, et presque le mépris, qui pèsent sur la marine espagnole ; c'est l'esprit mercantile qui domine les officiers ; c'est la soif du gain, l'ardeur des prises, qui les tourmentent et qui maîtrisent exclusivement toutes leurs pensées. Il faut ajouter l'âge caduc des vices-amiraux, l'âge très-avancé des chefs d'escadre ; il faut ajouter enfin la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets et les canons ! il falloit voir les yeux et les lèvres des soldats fixés et collés du matin au soir sur des Madones ! il falloit entendre les officiers invoquer à grands cris, la protection de saint Antoine ! il falloit les voir assistertous les jours aux matines, à la messe, aux vêpres !

A Dieu ne plaise qu'on blâme ici les actes religieux ! Mais Dieu s'est expliqué, lui-même, a dit souvent, et plus souvent encore il a fait dire par Moïse : à Samson, aux rois d'Israël, à tous les généraux, officiers, soldats du monde, de prier peu, toujours bas, toujours en se battant, et toujours debout.

J'écrivois cet article il y a quinze ans ; ce qui étoit vrai alors, a cessé de l'être ; le ministère a changé de système, et l'Europe entière accorde à la marine espagnole, la considération qu'elle mérite.

LE ROI.

Le roi est adoré; c'est à cause de cela, sans doute, qu'il se porte si bien; rien de plus sain que d'être aimé.

LE FANDANGO.

Ni ces Pyrriques voluptueuses, tant courues des Romains, ni ces danses des Saliens, tant célébrées par Denys-d'Halycarnasse, n'approchèrent jamais du *Fandango*. Non, l'anachorette qui mange le plus de laitue, qui jeûne le plus, ne verroit pas danser le Fandango par Julie Formalaguez, sans soupirer, sans desirer, et sans donner au diable ses vœux, sa continence et ses sandales.

Mais, pour qu'il plaise, il faut que le Fandango soit bien dansé; qu'il soit exécuté, je le répète, par Julie Formalaguez, dont la tête, les bras, tout le corps, semblent, quand elle danse, se mouvoir exprès pour exciter le trouble et la volupté.

Les Espagnols racontent, au sujet du Fandango, une anecdote qu'ils donnent pour vraie, et que je cite ici comme un conte. J'en ai ri; si d'autres en rient, tant mieux.

La cour de Rome, scandalisée qu'une nation citée par l'austérité de ses mœurs et la pureté de sa foi, pût tolérer une danse aussi voluptueuse, résolut de la proscrire, sous peine d'excommunication.

Les cardinaux s'assemblent; le procès du Fandango s'entame; la sentence alloit être mise aux voix, lorsqu'un des juges observe qu'on ne doit pas condamner un coupable sans l'entendre.

L'observation paroît juste, elle est accueillie. On fait paroître devant l'assemblée un couple espagnol, qui, au son des instrumens, déploie toutes les grâces du Fandango. La sévérité des juges n'y tient pas; tous les fronts se dérident, les visages s'épanouissent; leurs éminences se lèvent: des pieds, des mains ils battent la cadence; la salle du consistoire est changée en une salle de bal; le sacré Collége imite les pas, les gestes des danseurs, et le Fandango est absous.

Cette danse est très-ancienne. Callimaque assure, dans son *Hymne sur Delos*, que Thésée en étoit passionné. Pline en parle fréquemment dans ses lettres: il écrivoit un jour à un de ses amis: « Venez ce soir, nous souperons « ensemble; nous boirons d'excellens vins; les

« paons, les rossignols, les grives de Malte,
« le sanglier à la troyenne, rien ne sera oublié,
« et je vous procurerai le divertissement *d'une*
« *danse espagnole.* »

L'Espagne n'est pas le seul pays où le Fandango soit en usage; on le danse beaucoup à Smyrne, dans l'Asie mineure, en Georgie, à Cachemire, sur-tout, où les dames aiment beaucoup la danse.

SAVANS.

Madrid est peuplé d'hommes studieux, de pédans, d'écoliers savans, de compilateurs infatigables, occupés, sans relâche, à compulser des mémoires, à extraire de gros livres, et à noircir du papier blanc.

Ce n'est pas qu'à certaines époques il ne naisse en Espagne des hommes de génie; mais l'instant de leur naissance est regardé comme une calamité publique.

Dans ces contrées si riantes, si fertiles, sous un ciel toujours éclatant, toujours beau, tout génie est un monstre; on ne veut pas qu'il vive, on ne veut pas qu'il grandisse, on l'étouffe pour ainsi dire avec ses langes; on ne laisse vivre, on ne laisse croître que des hom-

mes frappés de médiocrité, des hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or et l'âge d'argent sont passés; et malgré nos découvertes brillantes, malgré les progrès de l'esprit humain, malgré les pas de géant que le génie a fait sur la terre, notre âge est l'âge de la *médiocrité*. L'enceinte de la médiocrité est immense; toute la génération présente est là; il faut y rester, sous peine d'être regardé comme un météore sinistre, sous peine d'être signalé, poursuivi comme un animal dangereux.

L'homme médiocre est l'homme aimé. Malheur, trois fois malheur, à l'homme accusé de génie! on le fuit: on redoute son œil pénétrant, on le regarde comme un voisin incommode, dont les fenêtres plongent sur notre appartement.

Mon Voyage à la TALAVEYRA DE LA REYNA.

LA route est escarpée; ma voiture gravissoit une colline fort élevée, des précipices à droite et à gauche; l'essieu s'est brisé; quatre pouces de plus, je tombois sur des rochers qui m'auroient mis en pièces. Ce qui est très-rare, le *mayoral* (cocher) étoit ivre.

A la porte de la ville, on vous demande où vous allez, d'où vous venez, qui vous êtes : je n'ai vu de ma vie des gens aussi curieux

Talaveyra est une petite ville très-agréable ; ses environs sont délicieux ; des bouquets d'arbres ici, des bouquets d'arbres là, de jolies maisons, des guinguettes, des ruisseaux, à droite, à gauche. Ce qui anime un paysage, ce qui récrée un voyageur, ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les ruisseaux.

C'est dans le couvent de Saint-Just, à trois lieues de Talaveyra, que Charles-Quint se retira, après avoir abdiqué la couronne. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, à monter les horloges, à enfiler des chapelets, et à chanter des cantiques : les enfans chantent quand ils ont peur.

Quoique les historiens ne soient pas d'accord sur la cause véritable de l'abdication de Charles-Quint, j'ai toujours aimé la raison, vraie où fausse, qu'en donne Mariana. Ce prince, selon lui, après avoir illustré, par des conquêtes et par un grand nombre de faits éclatans, la couronne d'Espagne, en voyant approcher la vieillesse, a craint de se déshonorer par quelques sottises.

Il est question, depuis plus de quarante ans, de séculariser les moines de Saint-Just. Clément XIII l'avoit promis, Clément XIV aussi,

Pie VI aussi ; cette bulle se fait bien attendre !

Dans la chambre de l'auberge où j'ai couché, j'ai vu avec plaisir le portrait d'Henri IV : Henri IV est par-tout, tout le monde l'aime.

Les plaines de Talaveyra sont fameuses par une victoire remportée sur les Impériaux. Toute la cavalerie esclavone et hongroise resta sur le champ de bataille. C'est à cette victoire que Philippe V dut le trône. Les journées de Salamine et de Platée sont moins fameuses que la journée de Talaveyra ; mais, parce que cette bataille ne s'est donnée ni à Argos, ni à Lesbos, parce que les généraux ne s'appeloient ni Sertorius, ni Pompée ; à peine en parle-t-on.

Que ceux qui n'aiment point le bruit des cloches évitent de se trouver à Talaveyra le jour de saint Charles, patron de la ville et patron du roi. J'étois à Talaveyra ce jour-là ; à quatre heures du matin, on a commencé à sonner, on a sonné toute la journée, et le soir à dix heures on sonnoit encore.

C'est une belle chose qu'une prison bien aérée, bien saine ! La prison de Talaveyra pourroit servir de modèle par sa situation et par le régime intérieur qu'on y observe. Elle est construite à cent pas de la ville. Chaque prison-

nier a une chambre, et dans sa chambre il y a un bon lit, une fenêtre qui donne sur la campagne, et quelques ustensiles de ménage. Les prisonniers reçoivent tous les jours deux livres de pain très-blanc, une portion de viande, une portion de légumes. On leur donne du linge toutes les semaines, des bas, des souliers, des vêtemens quand ils en manquent. Ces vêtemens, chauds ou légers, selon la saison, sont ou de coutil, ou de drap. Quand un prisonnier est malade, chirurgiens, médecins d'accourir; bouillons, sirops, rien n'est épargné : si les destinées de l'Espagne tenoient à son rétablissement, on ne feroit pas mieux.

L'usage des cachots est inconnu à Talaveyra. Des écrivains philantropes, des jurisconsultes, le chancelier d'Aguesseau, entr'autres, ont dit, ont écrit que l'humidité mal-saine des cachots étoit presque un homicide. Plus de cachots nulle part! c'est le vœu de la philantropie, de la justice. Portes de fer, double verroux, à la bonne heure, mais de l'air, mais de la clarté. Quand les murs d'une prison ont la hauteur et l'épaisseur requises; quand les portes sont bien closes, et que les géoliers font leur devoir; la fuite d'un prisonnier est impraticable : l'air et le jour, ne lui servent à rien pour se sauver.

A deux lieues de Talaveyra, et sur la route de Burgos, on trouve une abbaye de religieuses chanoinesses. Ce monastère, qui servoit autrefois de sérail aux rois, aux infants, aux grands d'Espagne, est toujours célèbre par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu, qui très-souvent, dit-on, font des enfans qui ne sont pas de lui.

LA DUCHESSE D'ALBE.

Remplie de grâces et complétement belle, la duchesse d'Albe est un prodige. Au Prado, au Retiro, à l'église, dans quelque lieu qu'elle soit, on court après elle, on ne voit qu'elle. Quand elle passe, toutle monde se met aux fenêtres, et les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.

FAUTES PERSONNELLES.

Heureuses les contrées où le crime d'un autre n'inculpe personne, où celui qui doit rougir, rougit tout seul !

Un homme bien né, que j'ai connu par hasard à Grenade, m'écrivoit avant-hier : « Monsieur, ayez pitié de moi, prenez-moi

« à votre service, il faut que je m'expatrie,
« il faut que je serve, parce que mon oncle,
« négociant à Malaga, vient d'y être pendu. »

On a dit mille fois, on a écrit dans toutes les langues, on a répété à tous les souverains : *les fautes devroient être personnelles ;* tous les ordres de la société le desirent, et jusqu'à ce jour, néanmoins, le préjugé contraire n'a pu être anéanti.

Si la justice n'a pas assez d'une victime, si le supplice d'un seul ne frappe point assez la multitude, si la leçon est insuffisante, si du haut de la croix, d'où l'opinion chaque jour nous immole l'un après l'autre, nous n'avons pas le courage de réclamer, de nous liguer contre les arrêts de cette opinion, que la honte au moins ait un effet rétroactif; que la honte, au lieu de descendre à la génération qui commence, qui va vivre, remonte à la génération qui a vécu, et qu'au lieu de flétrir les enfans, elle flétrisse leurs ancêtres !

C'est le sang de nos pères qui coule dans nos veines, ce sang, pour ainsi dire, est complice de nos crimes ; mais la postérité qui n'étoit pas, n'est point coupable; il est injuste de la punir, il est injuste de perpétuer sur elle l'op-

probre qu'elle n'a point mérité, qu'elle n'a pu mériter.

Et dans quel code, à quelle page avons-nous lu : *il faut que la honte soit héréditaire ?* Quel est le peuple qui a fait comme nous ?

Chez les Romains, chez les Sarmates, chez les Vandales, parmi ces nations belliqueuses, parmi ces peuples vierges encore, tout finissoit avec le coupable.

A Rome, ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéïenne, tous les criminels qu'on jetoit dans le Tibre, ou qu'on livroit aux bêtes féroces, n'imprimoient aucune tache à leurs parens.

Et ce préjugé du sang eût été excusable parmi les Romains, qui avoient la puissance tutélaire et répressive du tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains, dire aux pères, dire aux familles, vous aviez le droit de punir vos enfans, vos parens, vous pouviez prévenir leurs crimes, on vous punit pour ne l'avoir pas fait.

Mais en Espagne, mais en France, flétrir des enfans avant qu'ils soient nés !

Brisons ce pacte honteux, ce contrat bizarre que nous avons passé avec l'opinion ; punissons

les scélérats, mais rétablissons leurs enfans dans l'estime de l'univers.

Les Anglais ne subissent point la servitude honteuse de ce préjugé barbare. En Angleterre, où le lord-maire, où le vice roi d'Irlande auroient épousé sans répugnance la fille, la nièce de *Ravaillac*, de *Malagrida*; en Angleterre, où j'aurois pu dire sans baisser les yeux : *Cartouche est mon père, Dodd est mon cousin;* en Angleterre enfin, où les fautes sont personnelles : souvent le même char traîne à Tyburn, un baronet, un manœuvre, un lord, un paveur; et le lendemain, à la bourse, au spectacle, au cabaret, on félicite les parens du coupable dont la mort va rendre ses concitoyens plus sages.

Loin que la corde soit regardée à Londres comme un supplice honteux; les Anglais invitent souvent leur famille à leur exécution. Il y a quelque temps qu'un officier de milice fut condamné à mort pour crime de faux, et la veille de son exécution il écrivit à ses parens : *Demain, lundi 4 du mois, je serai pendu, venez me voir pendre.*

Cette carte d'invitation paroît extraordinaire; extraordinaire ! et pourquoi? Dans tous les pays du monde, ne pourroit-on pas dire

aux parens d'un criminel : « Pourquoi rou-
« gissez-vous de voir pendre votre fils ou votre
« cousin ? Félicitez-vous, au contraire, votre
« parent vient de se rendre utile, son sup-
« plice est un conseil, une leçon pour sa pa-
« trie, sans cela peut-être il n'eût jamais servi
« à rien, sans cela il eût été inutile qu'il vînt
« au monde, son supplice excuse sa vie, et
« sa mort le rend digne d'avoir vécu. »

TEMPÉRATURE DE L'AIR.

Le climat de l'Espagne, beaucoup moins chaud, moins brûlant que son degré de latitude ne semble le promettre, offre une température assez égale, assez douce. L'état du ciel y est plus constant qu'il ne l'est communément en France; les saisons y conservent mieux leur caractère. On n'y voit pas, comme dans nos provinces septentrionales, ces printemps, ces étés si tardifs ou si précoces, ces froids, si peu naturels, si mal calculés, et si contraires à la combinaison des élémens, au progrès de la végétation et aux vues infiniment sages du Dispensateur tout-puissant de la pluie, du beau temps.

Deux mois d'hiver seulement; jamais le printemps ne se fait attendre. Toujours à l'équi-

noxe

noxe de mars, les rosiers commencent à montrer des feuilles; déja les champs se couvrent de verdure, les papillons agitent déja leurs ailes superbes, et font déja leur cour aux fleurs.

Pendant la canicule, les chaleurs sont insupportables dans les royaumes de Valence, de Léon et de Grenade; ni pluie, ni vent, ni fraîcheur, le soleil brûle, et la nuit même, l'air est du feu.

Dans quelques autres parties de l'Espagne, telles que la Galice, la Catalogne, et le midi de l'Aragon: les ouragans sont aussi fréquens qu'ils sont furieux, ils durent quelquefois deux ou trois jours. Pendant deux ou trois jours, aucun astre ne paroît sur l'horizon, des nuages épais et noirs couvrent le firmament, cachent le jour; alors les cadrans deviennent inutiles.

J'entends, je vois encore un de ces ouragans. J'étois parti de Barcelone, j'avois couché au Mont-Serrat, j'allois à Mataro. Un vent d'ouest s'élève tout-à-coup; grêle, pluie, caillous, poussière, arrêtent, effrayent les chevaux. Je vois une cabane, je veux y aller; je descends de voiture, la terre s'agite sous mes pas, je tombe, je crus que le sort du monde alloit se décider, et que la nature, suicide, vouloit s'anéantir.

Je me souviendrai long-temps de ce jour-là, je le citerai souvent, il fera époque dans ma vie. A minuit passé, j'arrive à Mataro ; à peine au lit, le feu prend à cent pas de mon auberge; je me lève, je suis la foule. Une maison toute entière étoit réduite en cendres ; meubles, linge, tout étoit consumé. Une jeune femme, les cheveux épars, la tête nue, poussant des cris affreux, veut fuir, le pied lui manque, elle tombe dans le feu, et y reste. Une autre femme, qui, depuis quinze jours, relevoit de couches, veut se sauver avec son enfant, elle l'emporte heureusement, et presque miraculeusement, à travers des flammes; elle étoit loin du feu et hors de danger, quand une poutre embrasée se détache du comble d'une maison, tombe sur elle et l'écrase.

La chute des solives et des poutres, le pétillement des flammes, la consternation générale, trois cents malheureux pleurant, gémissant, priant, courant çà et là, sont encore devant mes yeux, et, depuis quatre ans, chaque fois que je songe à cet incendie, je vois le feu, je vois ces deux femmes, j'entends leurs cris, je suis à Mataro.

GALAS.

Ce mot est de très-mauvaise compagnie, je le sais; à Paris, et dans les provinces, il n'y a guères que les habitués des halles et des ports qui s'en servent communément; mais à Madrid, c'est un mot consacré par l'usage, et *gala*, c'est le nom que les Espagnols donnent depuis deux siècles, aux fêtes de la cour.

Ces fêtes sont très-bruyantes, très-tristes, et coûtent fort cher. Elles consistent en *complimens*, en *baise-mains*, en *banquets*.

Sous le règne de Ferdinand VI, prince galant et amateur de plaisirs, Madrid offroit ces jours-là, le spectacle de tournois, de carrousels, de pantomimes, de danses de toute espèce. Philippe V a tout aboli.

Les Espagnols regrettent sur-tout une fête connue à Madrid et dans les principales villes d'Espagne, sous le nom de *Siége du Château-d'Amour*.

Cette fête, qu'on célébroit tous les ans au mois de mai, et qui pouvoit rappeler aux Espagnols le souvenir du règne d'Abderame, du séjour des Maures en Espagne, a dû déplaire

sans doute à Philippe v, à cause de la différence et de la comparaison.

On élevoit, au centre de la place Mayor, une espèce de forteresse, dont les tours, les remparts, les bastions, étoient ornés d'emblêmes ingénieux, de guirlandes de fleurs, de chiffres enlacés et de devises galantes.

Cette forteresse, ou château, étoit défendue par les plus jolies femmes de Madrid et des environs. La jeunesse et la beauté accouroient de vingt lieues, de trente lieues. On se séparoit en quadrilles : les femmes se montroient au sommet du donjon, se rangeoient sur la plate-forme. Des bouquets leur servoient d'armes, les assaillans aussi, étoient armés de fleurs. La musique, les airs les plus tendres, sonnoient la charge, donnoient le signal du combat. Les fleurs voloient de toutes parts, le château se rendoit; un baiser étoit le prix des vainqueurs. Une cavalcade nombreuse parcouroit la ville de Madrid. Les rues principales étoient décorées d'arcs de triomphe chargés d'inscriptions analogues à la fête. Toutes les femmes parées étoient aux fenêtres, et jetoient sur les passans des essences, des œufs parfumés, des fleurs. Vers, chansons, illumination, bal, terminoient cette délicieuse journée.

ARSENAL.

Les voyageurs parlent avec une sorte d'enthousiasme de l'arsenal de Madrid ; ils ont raison.

Depuis cent ans environ, à dater de l'avénement de Philippe v au trône d'Espagne, cet arsenal a mis à contribution tous les arsenaux de l'Europe et tous les magasins d'armes offensives, défensives, que les Espagnols ont trouvées dans les Indes. Ferdinand vi, sur-tout, s'est plu à l'enrichir d'armures étrangères, et c'est peut-être le seul arsenal de toute l'Europe où l'on puisse voir rassemblés tous les instrumens de mort que le génie dévastateur des hommes a pu imaginer pour se détruire les uns les autres.

Il est assez difficile de pénétrer dans cet arsenal. Pour obtenir la permission de le voir, il faut aller, venir, retourner, revenir encore, s'adresser à cinq ou six personnes, écrire deux fois, trois fois, attendre une réponse, que souvent on ne reçoit pas.

On y voit l'armure complète de Montezuma. Sans être prodigieusement riche, cette armure est curieuse par le travail et par un vernis in-

connu aux Européens. Elle est faite de plaques de cuivre fort minces ; des ornemens d'or et d'argent la couvrent.

On vous montre un cimeterre et un bouclier rongés par la rouille, qu'on assure avoir appartenu au malheureux Guatimozin.

Outre un nombre prodigieux de fusils, d'épées, de sabres, rangés dans le plus grand ordre: cet arsenal contient encore cinq à six salles remplies de béliers, de pierriers, de pistons, etc. etc. On y voit aussi des gantelets, des brassards, des cuirasses et autres armes défensives modernes, qu'on pourroit justement appeler des *armes de lâcheté*.

J'en demande pardon aux héros du dernier siècle, à ces héros, que commandoient Villars, Catinat et Turenne ; mais le nom d'Horatius Coclès n'eût jamais franchi les siècles pour arriver jusqu'à nous, jamais peut-être ni Tacite, ni Salluste n'eussent célébré les guerriers de la Grèce et de Rome, si les soldats de César et d'Alexandre, au lieu de leurs vêtemens ordinaires, se fussent vêtus de bronze et se fussent couverts de fer et d'acier depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

DOMESTIQUES.

A Madrid, et dans presque toutes les villes d'Espagne, les domestiques servent à table en veste et en papillottes. Ils sont, pour la plupart, si sales qu'on évite de les regarder, qu'on craint de leur demander à boire; ils sont si laids, si petits, si rabougris, qu'ils semblent n'être point encore finis.

La valetaille est le luxe des Espagnols riches. C'est sur-tout dans leurs terres qu'ils étalent avec orgueil ce genre d'opulence.

Je n'ai vu nulle part de maîtres aussi mal servis et des laquais plus lents et plus maladroits. Ils brisent tout ce qu'ils touchent; ils ne savent ni friser, ni raser, pas même rouler les cheveux; deux heures leur suffisent à peine pour faire un lit, encore est-il mal fait, souvent il faut le refaire. S'ils portent soit une lettre, un *esquelas* (billet d'invitation), soit un paquet, ils ne reviennent plus, on est obligé de les envoyer chercher; ils n'apportent point de réponse, ils ont oublié de l'attendre, ou l'ont perdue en chemin.

Les valets de louage, qu'un étranger qui ne sait point la langue, est forcé de prendre en

arrivant à Madrid, sont ou Galiciens, ou Milanais; ceux-là sont fort alertes, fort adroits, mais fripons, mais insolens; leur insolence pourtant ne les empêche pas de se mettre à genoux, de pleurer, de crier merci, quand on les chasse et qu'on les menace de les châtier.

Il y a des exceptions sans doute, elles sont même en grand nombre; mais j'ai cru remarquer que ce mélange d'orgueil et de bassesse, d'insolence et de lâcheté, formoit le caractère distinctif du petit peuple de Madrid.

CONTREFACTEURS.

Très-heureusement pour les gens de lettres, et ce que nous appelons en France des *contrefacteurs de livres*, sont inconnus en Espagne. Cette classe d'hommes méprisables seroit bientôt bannie de toutes les villes policées de l'Europe, si, traitée comme elle mérite de l'être, on la poursuivoit avec rigueur.

La raison, l'équité, l'intérêt de la littérature, les lois du commerce, sollicitent depuis long-temps la répression de ce brigandage.

Mais la gloire seule, dira-t-on, doit être et peut être le salaire d'un écrivain; et pourquoi? Pourquoi un auteur rougiroit-il de vendre ses découvertes, de mettre un prix à ses idées,

à son travail, de faire valoir ses connoissances et les productions de son génie ?

Depuis que l'argent est devenu le signe et l'échange de nos besoins, tout, sans exception, doit naturellement s'acheter et se vendre.

Le général, l'officier, le soldat, vendent leur sang, mettent leur vie à l'enchère. Les rois eux-mêmes se font payer; la taille, les gabelles et autres impôts, ne sont-ils pas la paye, les gages des rois? Et un auteur rougiroit de vendre son livre ! Il auroit honte de vendre ses ouvrages, quand il achète les sacremens, quand il paye la messe qu'il entend, la fosse qu'un jour on creusera pour lui, et jusqu'au son des cloches qui avertiront ses parens, ses amis, qu'il n'existe plus.

Tous les écrivains ne jouissent pas, comme Voltaire, de cent mille livres de rentes; tous n'ont pas, comme l'avoient Diderot, d'Alembert, Helvétius, des emplois lucratifs ou des pensions. Le plus grand nombre des auteurs écrivent pour vivre, et doivent écrire, sous peine de mort.

Non-seulement le contrefacteur vole le salaire d'un écrivain, il lui ravit encore ce qu'il préfère à l'argent; il nuit à sa gloire, à sa célébrité, en mutilant son livre, en ajoutant,

en retranchant, en l'imprimant mal, en le vendant furtivement. Oui, ce brigandage des libraires sollicite une loi sévèrement repressive; oui, la contrefaçon d'un livre est un vol. Flétrissons les contrefacteurs; livrons-les, abandonnons-les à la rigueur des lois, et rendons leur diffamation solemnelle; que des soldats les conduisent garrottés sur une place publique, et que là, nu-tête, en chemise, ils fassent amende honorable et demandent pardon aux Henri, aux Robert, aux Charles Etienne, aux Elzévirs, aux Didot, d'avoir déshonoré, par leur brigandage, le bel art de l'imprimerie.

ÉTAT MILITAIRE. — *Troupes Espagnoles.*

L'INFANTERIE espagnole est composée de quarante-quatre régimens, de deux bataillons chacun. On ne comprend pas dans ce nombre le régiment des gardes espagnoles et des gardes valonnes, qui consistent chacun en quatre mille hommes. Sur ces quarante-quatre régimens, trente-cinq sont nationaux, trois flamands, deux italiens et quatre suisses. Ces quatre-vingt-huit bataillons, devant contenir chacun six cent quatre-vingt-huit hommes, porteroient à soixante mille l'infanterie espagnole. Il s'en faut d'un grand tiers qu'elle aille à ce nombre,

et il est vrai de dire, c'est l'opinion générale des hommes instruits, que l'infanterie de l'Espagne ne suffit pas à la vaste étendue de ses possessions.

Outre ces quarante-quatre régimens d'infanterie réglée, l'Espagne a encore quarante-deux régimens de milice, répartis dans les différentes provinces du royaume. Ces régimens sont composés d'un seul bataillon de sept cent vingt hommes.

La cavalerie consiste en quatorze régimens, sans compter les carabiniers. L'Espagne a huit régimens de dragons; chacun de ces régimens est composé de quatre escadrons de cent cinquante hommes.

Les carabiniers forment un corps d'élite. J'ai été frappé de la tenue des hommes et de la beauté des chevaux. Les hommes sont presque tous étrangers, et les chevaux sortent des haras de Cordoue.

L'artillerie est composée de cinq bataillons, réunis dans un seul régiment.

Le corps du génie est, comme en France, distinct de l'artillerie. On a voulu les réunir; les chefs de ces deux corps se sont fortement élevés contre ce projet, et le plan de réunion est resté sans effet.

Le corps du génie est composé de huit directeurs, de dix colonels, vingt lieutenans-colonels, trente capitaines, quarante lieutenans, quarante sous-lieutenans : nombre total des officiers de génie, cent quarante-huit.

L'uniforme des officiers généraux est de drap bleu, brodé en or. La broderie est plus ou moins large, selon le grade.

Les colonels, les lieutenans-colonels et les majors sont sans épaulettes. Les premiers ont trois petits galons d'or ou d'argent sur chaque manche, le lieutenant-colonel en a deux et le major un seul.

La cocarde est couleur ponceau.

Le chapeau est galonné.

L'uniforme de l'infanterie est bleu; la cavalerie est en blanc, les dragons en jaune, les Suisses ont des habits rouges; ceux des régimens de milice sont gris de fer.

Le drap d'uniforme, ni beau ni laid. Pour le soldat on le tire des fabriques de San-Fernando et de Gualaxara, et pour les officiers, des fabriques de Valence.

La marine espagnole acquiert chaque jour de nouvelles forces; elle compte dans ce moment-ci soixante vaisseaux de ligne, trente

frégates, quatorze hourques, douze chebecks et vingt autres bâtimens armés en guerre.

La paye du soldat est de sept sous, monnoie de France. Il reçoit en outre une livre et demie de pain.

La moitié de chaque régiment reste en semestre pendant la paix; chaque soldat reçoit chez lui le quart de sa solde.

Le roi a une garde particulière, composée de Suisses, d'Irlandais et de Vallons.

Sous le vain prétexte d'ordre, d'économie, le ministre de la guerre a vainement conseillé au roi de réformer une grande partie de sa maison. Loin de se rendre à l'avis du ministre, Charles III augmenta sa garde de trois compagnies au moment même où un *ministre-soldat* a signé la réforme de la plus grande partie de la maison du roi de France.

Tant de services éclatans, rendus par les compagnies rouges; la prise romanesque de Valenciennes par les mousquetaires, sous les regards de Louis XIV; les prodiges d'une poignée de gendarmes et de chevaux-légers à la bataille de Fontenoi, à la bataille d'Ettingen, à la bataille de Rosback; l'héroïsme imposant, le courage imperturbable de ces grenadiers à cheval, l'exemple et le modèle

de tous les soldats du monde connu ; l'anecdote unique, dans les fastes militaires de l'univers, que ces bandes formidables n'ont jamais fui, jamais abandonné leurs drapeaux ; tant de considérations puissantes n'ont pas pu arrêter le bras du *caporal* Saint-Germain, et la garde de Louis XVI, cette garde qui ne coûtoit rien et qui faisoit la splendeur du trône, a été réformée.

Qu'on me pardonne cette digression : au moment de la réforme je venois d'entrer aux mousquetaires.

ASILES.

SAN-FRANCISCO, San-Isidor et le couvent noble des religieuses de l'Escalessas, sont les seules églises de Madrid qui aient conservé le *droit d'asile.* Quel que soit son crime : voleur, assassin, là, tout scélérat est en sûreté. Il loge dans une chambre pratiquée exprès pour lui; c'est le sonneur ou le sacristain qui le nourrit et les dévots paient sa pension. A l'avénement du roi au trône, à la naissance d'un infant ou infante, ou lors de quelques événemens mémorables, comme victoire remportée ou traité de paix, on lui fait grace,

il est libre, il peut aller où bon lui semble ; le plus souvent il reprend l'état de voleur, et quand il craint d'être arrêté pour un nouveau crime, il revient dans le même asile, d'où n'aguères il est sorti. Un homme de bon sens, prêtre habitué du couvent de San-Francisco, m'a dit, en me parlant de ces drôles : *Presque toujours ce sont les mêmes visages que nous revoyons.*

ENTERREMENS.

Les Espagnols n'obéissent point au précepte prudent de Moïse : *Gardez vos morts pendant trois jours.* A Madrid, à Valladolid, à Salamanque, etc. pour peu que vous dormiez long-temps, on vous croit mort et l'on vous enterre.

Entr'autres exemples de cette précipitation coupable, homicide même, on cite avec attendrissement une jeune femme parfaitement belle, mariée depuis peu à un officier suisse au service d'Espagne, qui, ensevelie avant sa mort, mourut dans son cercueil.

Redemandée par sa famille, et conduite dans sa patrie, cette jeune personne fut enterrée dans un bourg du canton de Berne. Tous les

voyageurs s'arrêtent là, ou se détournent exprès pour aller admirer son tombeau. Je l'ai vu, il est par terre, c'est une tombe presqu'ouverte, qui laisse voir madame Langhans, qui, morte en couches, qui, accouchée d'un enfant mort, le presse contre son sein, soulève la pierre brisée qui la couvre, déchire son linceul, s'élance hors de sa tombe, et va prendre sa place dans le ciel.

Ce mausolée peint tout cela. C'est le geste, c'est le mouvement, c'est le regard étonné, c'est l'ensemble de la résurrection, toute la résurrection est là.

Cette composition originale et chaude, cette conception unique, cette ode en marbre, si je puis le dire, est d'un jeune sculpteur suédois qui, après avoir parcouru toute l'Europe, et avoir animé sur son passage le bronze et la pierre, est allé mourir à Londres emprisonné pour dettes.

C'est dans les pompes funèbres que l'abus du luxe paroît ici dans toute son absurdité. Plus de cent carrosses, cinq à six cents prêtres ou moines, deux mille flambeaux, voilà un enterrement ordinaire.

Par un édit tout nouveau, que la salubrité de l'air sollicitoit depuis long-temps, il est ordonné,

donné d'enterrer hors des portes. Mais pour doubler, pour tripler leurs honoraires, pour faire leur cour aux parens, les curés continuent d'enterrer dans les églises; des fossoyeurs viennent, pendant la nuit, exhumer le cadavre, le portent dans un cimetière pour obéir à la loi. Cette supercherie est tolérée ; dans un pays où le clergé est tout-puissant, cela doit être.

Nous avons perdu l'ancienne habitude de brûler les morts. Beaucoup de gens regrettent cet usage; je suis du nombre de ces gens-là. *Putréfaction, cercueil, vers,* ces mots font peur. Il seroit d'ailleurs si consolant de conserver, d'avoir toujours sous les yeux, de porter sur soi les cendres de nos parens, de nos amis !

Je donnerois cent louis, ma bague et ma montre pour une boîte remplie des cendres de ma mère; quelque ressemblant qu'il soit, son portrait n'est pas ELLE, n'est rien d'ELLE; ce sont des couleurs, c'est de l'huile, c'est de la toile.

PETITS-MAÎTRES.

Ici, comme par-tout, on trouve des élégans, des agréables qui, à l'exemple de leurs confrères de delà les monts, ont des chiens, des jockeis, dss chevaux, des dettes, des talons rouges et la vue basse.

La fureur d'être aveugle a, depuis quelque temps, fait fortune à Madrid. De bons yeux sont devenus le partage humiliant de la canaille.

Si après avoir affoibli la force intuitive, si après avoir diminué la sensibilité optique, quelque colonne d'air fracasse, brise le tympan, alors prunelle de s'éclaircir, cataracte de tomber, lorgnettes de disparoître, tout le monde verra clair, personne n'entendra plus, on n'entendra qu'avec des cornets.

Sans accident, sans colonne d'air, il suffit qu'un prince sourd séjourne à Madrid, et tous les agréables soudain seront frappés de surdité.

Il y a quelques temps qu'un grand seigneur bègue, chauve et bossu, arriva, et dans une nuit, tous les dos s'arrondirent, toutes les lan-

gues s'épaissirent, et tous les cheveux tombèrent.

On a vu en France la même chose à-peu-près. Quand, après ses premières couches, la reine perdit la plus grande partie de ses beaux cheveux, on vit toutes les femmes de la cour sacrifier à l'envi leur belle chevelure, et adopter la coiffure appelée alors *la coiffure à l'enfant.*

Si la peste, disoit Gordon, attaquoit un jour les têtes couronnées, on verroit tout le monde mourir d'envie d'avoir la peste, et ceux qui ne l'auroient pas, se vanteroient de l'avoir.

FLEUVES.

EXCEPTÉ le Guadalquivir, l'Espagne n'a pas un seul fleuve navigable, et tous pouvoient le devenir sans de très-grands frais. Depuis Aranjuez jusqu'aux frontières de Portugal, le Tage pourroit aisément porter des bateaux. En rassemblant toutes les sources, tous les ruisseaux qui coulent des montagnes d'où descend le Manzanarès, on en formeroit un canal pour le transport des bagages de la cour; ce canal serviroit en même temps à amener les pierres de construction. Il seroit facile d'établir une navigation

fixe d'Andujar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume.

Tous ces projets ont été mis sous les yeux de la cour, par MM. Gauthier et Mariti, français.

C'est à des étrangers que l'Espagne doit presque tous les plans, les réformes utiles, et les connoissances dont elle a eu besoin.

La fabrique d'Aranjuez, qui fournit les plus grandes glaces que l'on connoisse en Europe, a été établie par un Irlandais : ce sont des Français qui ont formé les fabriques de soie de Valence.

C'est une compagnie de Français qui se charge d'exploiter les salpêtres de l'Aragon. Ce sont des Français qui perdirent leur temps, leurs peines et leurs fonds à fouiller dans les mines de Guadalcanal.

Le canal de Castille doit les premiers succès de ses travaux aux talens de M. le Maure, français : c'est ce même M. le Maure qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Espagne. C'est encore M. Mariti qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie et la fonderie de canons de Séville. La marine ayant les mêmes besoins que l'ar-

tillerie, le ministère nous demanda un constructeur, on lui envoya M. Gauthier. C'est aussi à des étrangers que les Espagnols doivent le projet et l'exécution des canaux de Murcie et d'Aragon.

Le seul établissement utile dont les Espagnols puissent se vanter depuis un siècle, c'est une maison de miséricorde établie à Saragosse, où tous les mendians valides sont nourris et logés moyennant qu'ils filent ou qu'ils peignent de la laine. Cet hôpital a été fondé par les soins du marquis Dagerbe, de don Martin Giococchea et de don Ramonda Pignatelli Canonica Mora.

DES VIVRES.

Ce qui est essentiel à la vie n'est pas très-cher. Le meilleur pain vaut communément deux sous la livre; la viande choisie en coûte huit: on en trouve à meilleur marché; les oeufs valent dix sous le quarteron, et le vin quatre sous la bouteille.

Le prix des légumes et celui du poisson sont aussi très-accessibles. La subsistance journalière n'a donc rien d'effrayant, et ce qui s'appelle *la vie*, le nécessaire, c'est-à-dire, la plus forte

dépense du peuple, coûte deux fois moins en Espagne qu'en France.

Le mouton frais ou salé, bouilli avec les carottes et des oignons, est la nourriture ordinaire des bourgeois et de l'artisan; les pauvres mangent des pommes de terre.

Ce sont les Espagnols qui ont transporté les patates ou pommes de terre de l'Amérique dans la Galice, d'où elles ont été successivement répandues en France, en Allemagne, et par-tout, où elles servent de nourriture à des millions d'hommes.

Plus précieuse mille fois que tout l'or du Nouveau-Monde, sois célèbre à jamais, délicieuse, abondante et bienfaisante racine! Pomme de terre! croîs, multiplie par-tout, sois partout un signe sacré, un signe visible qu'il existe un Dieu, qui veut que tous les hommes trouvent ici-bas de quoi manger.

MONNOIES.

Les banquiers gagnent beaucoup sur le change. Le commerce de piastres est immense. Les Juifs établis à Bayonne ne font pas d'autre négoce, et ils s'enrichissent tous.

Les Espagnols comptent toujours par *maravédis ;* il en faut 63 pour faire un *réal de plata,* 504 pour une piastre, et 2016 pour une pistole.

La très-petite valeur du maravédi embrouille le calcul. Quand on le dit aux Espagnols, ils vous répondent : *c'est l'usage.*

Il est vrai de dire que cette monnoie est fort ancienne; les Goths s'en servoient : elle valoit de leur temps le tiers d'un réal, et par conséquent douze fois plus qu'aujourd'hui.

Un étranger a beaucoup de peine à se faire aux différentes monnoies d'Espagne; elles ne sont nulle part aussi multipliées, et leurs diverses fractions sont embarrassantes.

Une seule monnoie sur le globe arrangeroit beaucoup de monde, et empêcheroit une infinité de friponneries. Le soleil qui anime tout, qui éclaire tout, et qui est le trait le plus sail-

lant, le plus marqué du globe, devroit servir d'empreinte universelle.

GRANDS CHEMINS.

Tout le monde connoît la mauvaise police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins. Tout le monde sait qu'en Angleterre comme en Turquie, comme en Perse, il est impossible de voyager sans courir les risques d'être volé; c'est de même en Espagne.

Ce n'est pas que les miquelets ou archers ne soient en très-grand nombre; mais comme ils sont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps, qu'aucune considération ne pèse sur eux, comme le gouvernement ne les observe pas, ils trouvent plus lucratif et plus simple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Presque tous les voleurs en Espagne sont déguisés en pélerins ou en ermites. Sous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il est, ou l'aumône, ils vous mettent le pistolet sur la gorge, vous volent et vous tuent assez communément. La peine est la même, un

cadavre est plutôt dépouillé, un mort garde le secret.

Dans chaque ville on peut prendre une escorte; mais ces escortes sont excessivement chères; il faut les payer d'avance; elles vous quittent à moitié chemin; elles s'entendent avec les voleurs; il est plus sûr et moins coûteux de s'en passer.

Hors la vieillesse et la laideur qui ne tentent personne, les voleurs font grace aux femmes, dit-on. Au lieu de voler les voyageuses, ou les bergères qui gardent leurs troupeaux, ils les escortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduisent dans les bois, où chacun de ces drôles, à son tour, assouvit et perd, sur ses malheureuses, sa luxure et ses forces.

Si les brigands abondent en Espagne plus qu'ailleurs, il faut en accuser l'extrême misère du peuple; il faut en accuser le sommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas; il faut en accuser la permission accordée à quelques prisonniers privilégiés, de suspendre à leurs fenêtres des bourses, des paniers, dans lesquels leurs complices viennent mettre des limes, des cordes. Munis d'outils, les prisonniers s'en vont quand

ils veulent; souvent trois ou quatre cents bandits brisent leurs chaînes, et tout cela, c'est pour les bois.

Le très-petit nombre d'hospices pour les mendians valides, peuple aussi les grands chemins.

Par-tout et toujours le crime et le vol seront la ressource naturelle et presque forcée de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim et qui n'a rien.

LIBRAIRES.

GRANDE est la différence entre les libraires espagnols et ceux du reste de l'Europe. Les uns font fortune avec *le Guide des Pécheurs*, les *Confessions de saint Augustin* et les *Œuvres de Chrysostôme*; les autres avec *Thérèse philosophe*, le *Pou français*, l'*Odalisque* et autres ordures. L'Inquisition est le frein des premiers, la police et la censure sont l'inquisition des seconds; mais malgré la police, mais malgré la censure, tout s'imprime.

Le théologien Bernard Saa a gagné, à Madrid, cinquante mille piastres fortes, en commentant, en recrépissant le père *Jérôme*, le

père *Bonaventure ;* et les libraires français ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. Paw, le premier historien, l'homme du siècle (sans exception) qui a le plus de génie.

Les hommes engoués de M. Raynal crieront à l'injustice; mais ces cris n'empêcheront pas que cet historien ne soit diffus, plagiaire, relateur infidèle, partial et mal instruit; mais ces cris ne feront oublier à personne qu'aussitôt qu'il entre quelque part, au mont Sinaï, au buisson ardent, à la foudre, aux éclairs près, l'abbé Raynal paroît venir de la part de Dieu, l'abbé Raynal paroît dire avec Moïse : *que la terre et les cieux m'écoutent*, et tous ceux qui l'écoutent n'entendent jamais que des contes orientaux, des anecdotes italiennes et des dissertations sur le sucre, la cochenille et l'indigo.

Plutarque conseilloit aux bavards de son temps de fuir la société de leurs égaux, et de ne voir que des personnes au-dessus d'eux, afin que leur présence pût leur en imposer, pût les contraindre à se taire. La recette de Plutarque est excellente, mais ne suffit pas toujours.

A l'arrivée du prince Henri de Prusse à

Lausanne, l'abbé Raynal, qui étoit là, dîna avec lui. Pendant le dîner, il interrompoit le prince à tout moment pour lui parler sucre. En vain le poussoit-on, lui faisoit-on des signes, l'abbé ne sentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante et de beaucoup d'esprit, me disoit un jour : « On assure que « M. Raynal va s'en retourner en France. Ah, « tant mieux! tant mieux! car tous les jours « il m'ennuie, il me donne la migraine, il me « donne la fièvre, et s'il restoit plus long-« temps, je crois qu'il me tueroit. »

LAINES.

De toutes les laines qu'on emploie dans les manufactures, les meilleures sont les laines d'Espagne, qui sont beaucoup plus fines, plus soyeuses et plus propres à se feutrer au foulon que toutes celles du reste de l'Europe.

Mais toutes ces laines ne sont pas également belles. On en distingue de plusieurs sortes, qui diffèrent entr'elles par le numéro des piles et par le nom de ceux à qui elles appartiennent; les premières piles sont les Ségovies

léonèses, connues sous le nom de leurs propriétaires.

De ce nombre sont les laines de l'Infantado de l'Asturie, celles des trois couvens de l'Escurial, de don Bernardin Sanchez et de don Joseph de Vittoria. Année commune, il se débite environ quatre mille arobes de ces laines; l'arobe pèse vingt-cinq livres.

Ces piles sont destinées pour les plus belles draperies, et servent à fabriquer nos plus beaux draps.

Après ces Léonèses viennent les Ségovianes, qui sont un peu moins belles; on les distingue par le nom des pays, des jurisdictions et même des lavoirs où elles sont lavées. Les plus fines sont celles qu'on nomme *Cavalières*. Il y a encore en Espagne un grand nombre d'autres espèces de piles d'une qualité inférieure.

Les royaumes et les provinces dans lesquelles on trouve les plus belles laines, sont l'Aragon, le royaume de Valence, la haute et basse Andalousie, la Castille et la Navarre.

En France il existe un préjugé fort ancien. Nous croyons que c'est le climat qui donne aux laines d'Espagne cette finesse et cette blancheur que nous admirons, comme si les mou-

tons d'Espagne, transportés dans différens pays, y étoient dégénérés !

La manière dont les Espagnols élèvent leurs troupeaux, est la seule et unique cause de la perfection de leurs laines.

Les autres nations ont cultivé avec succès toutes les sciences et tous les arts, à l'exception de l'art du Berger; les Espagnols, au contraire, ont presque tout négligé, hors cet art-là; et l'on retrouve encore en Espagne les vestiges de cette vie pastorale qui, dans les premiers âges du monde, honoroit et rendoit heureux ceux qui s'y livroient.

BILLETS DE CONFESSION.

Les laquais, les catins et les servantes font provision de ces billets; les uns les cèdent à leurs maîtres, les autres à leurs amans.

Pendant la semaine de Pâques, les curés vont chez leurs paroissiens chercher le billet de confession. Cet usage, qui peut paroître bizarre, ne cause jamais à Madrid ces scènes scandaleuses dont Paris et toute la France ont eu à rougir.

Quoi qu'en assurent Colmenar, Silhouette, le père Lucas et autres bavards, ici se con-

fesse, communie, prie qui veut, rit qui veut des terreurs d'une autre vie; et je connois vingt personnes qui sont restées à Madrid des années entières, sans savoir si leur curé étoit grand ou petit, noir ou blond, s'il avoit des cheveux, ou s'il portoit perruque.

VINS.

Les vins d'Espagne sont l'objet d'un commerce immense, non-seulement dans l'Europe, mais aussi dans les Indes. Les Anglais et les Hollandais en enlèvent tous les ans pour plusieurs millions. La France en achète aussi une très-grande quantité, mais rarement le reçoit-elle tel qu'il est sur les lieux; il est frelaté, dénaturé; les commissionnaires mêmes nous l'envoient déja altéré, beaucoup moins cependant que celui qu'on vend en France, dans lequel on fait entrer une foule d'ingrédiens mal-sains et mortels.

Autant le véritable vin d'Espagne est bienfaisant et salutaire, autant il faut se défier de ces poisons travaillés, que nous vendent, au poids de l'or, les restaurateurs et les limonadiers.

La qualité des vins d'Espagne varie suivant

les cantons ; les uns sont doux, délicats ; les autres sont chauds, violens, capiteux ; presque tous offrent un bouquet exquis et portent l'odeur du muscat.

Les vins d'Espagne les plus généralement estimés, sont ceux de Saragosse, de Huesca dans l'Aragon, celui de Colmenar dans la Castille, d'Alicante dans le royaume de Valence, de la Malvoisie dans la Catalogne, de Peralta dans la Navarre, de Rancio dans la Galice.

Le Xerès, le Malaga, le San-Lucar, le Tinto, croissent dans l'Andalousie.

La Biscaye et le royaume de Léon n'ont point de vignes.

Les Espagnols vantent leurs vins de la Manche et sur-tout le vin de Valdepegnes ; en vain j'ai essayé de boire de ce vin, je ne l'ai pas pu, il est tellement âpre, tellement dur, qu'à peine feroit-il du bon vinaigre.

LE PENSEUR, (*el Pensador.*)

C'est le nom d'un journal politique qui s'imprime à Madrid. Ceux qui aiment le galimatias, le bavardage et les spéculations incohérentes, les spéculations vagues, goûtent

beaucoup ce journal, dont M. Clavijo est rédacteur.

Cette feuille s'imprime par ordre et aux frais du gouvernement.

On publie tous les jours une gazette sous le titre de *Noticis y avisos varios*. On y trouve des chansons, des injures, des enterremens, des naissances ; c'est une Macédoine.

Chaque ville, en Espagne, a sa feuille périodique, que personne ne lit.

Jamais l'Europe n'a compté autant de journaux, et des journaux si peu lus ; mais aussi quels journaux !

Bien loin de moi la désobligeante pensée de jeter une sorte de défaveur et de honte sur la profession de gazetier en général. Je sais que les hommes les plus estimables en Angleterre, ont été journalistes ; je sais que Burck, Iebb et Price ont écrit pour les journaux ; je sais que Francklin a fait pendant long-temps une gazette ; mais nulle comparaison à faire, nulle similitude à établir entre Price, Burck, Francklin et . . . . mais en les nommant je pourrois leur déplaire, les affliger ; j'en serois fâché ; je ne veux pas les nommer.

A l'époque où le *Voyage en Espagne* parut pour la première fois, plusieurs journalistes

et gens de lettres espagnols en firent une critique infiniment dure et même désobligeante. Il étoit aisé de répondre, on n'a pas voulu.

Les querelles des auteurs ennuient le public, ou le font rire.

MÉNAGERIE.

On voit à la ménagerie deux lions, un tigre, un éléphant, un taurec, un oreillard; le sagouin, le babouin, le loris, le mackis, et beaucoup d'autres espèces de singes.

Les deux lions, quoique frères, ne se ressemblent point; l'un est gras, l'autre est maigre. L'aîné, gai, folâtre, badine avec sa queue, joue avec son maître, a pris un petit chien en affection, et paroît aimer la société. Le cadet, au contraire, triste, rêveur, toujours couché sans dormir, sans être malade, se bat les flancs, montre les dents, et rugit quand on le regarde.

L'élan paroît regretter ses bois, ses montagnes, le froid sur-tout qu'il aime beaucoup; il s'ennuie en Espagne, où le chaud et le beau temps lui font mal.

Sans la qualité d'étranger, l'oreillard, qui tient beaucoup du mulet, seroit un animal

fort ordinaire, méprisé des naturalistes, et exclu pour jamais des honneurs de la ménagerie.

Le taurec ressemble singulièrement au hérisson. Il dort les trois quarts de sa vie; pendant qu'il dort, son poil tombe et repousse à son réveil.

La ménagerie est au milieu d'un bois fort négligé. Ce ne sont que des arbres sans écorce, sans feuilles, courbés, rompus, tombans, tombés, et qui pourrissent sur des monceaux d'arbres déja pourris.

LÉGENDE.

Hume, qui félicitoit le clergé anglican d'avoir purifié la légende britannique, eût trouvé bien des réformes à faire dans le calendrier espagnol. Ce calendrier fourmille de saints qu'aucun pays ne connoît.

Si l'on en croit la plupart des habitans de Madrid, presque tous ont un bienheureux dans leur famille, et je connois vingt femmes qui ont le bonheur inestimable d'être ou mères, ou sœurs, ou nièces d'un saint.

Benoît XIV répétoit souvent : *Qu'on n'accuse pas Rome d'ouvrir au plus offrant les*

barrières du Ciel. Rien pourtant ne coûte plus cher qu'une canonisation, et cet argent, qui passe à Rome, qui reste à Rome, est pour le pape ou pour les siens.

Soyez honnêtes gens, jamais saints, disoit à ses enfans un oncle, à la mode de Bretagne, du cardinal Borromée; c'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille; c'est sa fureur de faire des miracles qui vous réduit à l'aumône.

Depuis que les bourreaux païens ne peuplent plus les voûtes célestes; depuis la mort de saint Bernard et de Paul l'ermite; depuis que des rois fainéans, des princes vagabonds ne vont plus chercher sur le tombeau du Christ, des indulgences, des chiffons, des images et la peste; les canonisations sont devenues rares, et le fisc du paradis rapporte peu.

Il n'y a pas six semaines, cependant, qu'on canonisa un dominicain de Tolède, pour être resté trente ans dans sa cellule seul, absolument seul, sans sourire et sans parler.

Telles sont les vertus que la cour de Rome place sur l'autel, tels sont les gens qu'elle ordonne d'invoquer; car depuis l'invention du Ciel, je défie qu'on me cite pour saint un

un homme aimable, un homme de bonne compagnie, que j'eusse avoué pour mon ami.

Oui, chaque fois qu'on lit dans le calendrier les noms de Zénon, de Pantaléon, de Gorgon, on est tenté d'en déchirer les feuillets. Au lieu de ces noms, que n'y met-on celui de Rousseau.

Quoi, Rousseau au rang des saints ! un saint de la communion de Genève ! un saint qui n'eut jamais ni scapulaire au cou, ni chapelet dans sa poche, ni images dans ses heures ! Oui, les Guillaume, les Jérôme, les Pacôme prioient, jeûnoient, se fouettoient, faisoient de leur vie un roman absurde, un drame original ; mais qu'ont-ils écrit, mais qu'ont-ils fait pour le bonheur des hommes ?

Excepté l'*Imitation de J. C.*, *Bourdaloue*, *Nicole* et la *Bible*, qu'on mette en pièces, qu'on jette au feu tous les ouvrages religieux, tous les livres ascétiques ; qu'on lise sans cesse, qu'on médite sans cesse les *Œuvres de Rousseau*, on adorera Dieu, on aimera Dieu, on aimera les hommes.

Aimer et vouloir être aimé, une bienveillance universelle qui descend de l'archange, de l'ange jusqu'à l'homme, jusqu'à la brute, jusqu'à ces myriades d'insectes qui animent nos

champs, nos vergers, oh! mon Dieu, n'est-ce pas là ta morale, n'est-ce pas là le premier mot, le dernier mot de ton évangile, ton évangile tout entier, tel qu'il est sorti de ta bouche? Tel est celui qu'on trouve à chaque page de Rousseau?

Dans toutes ses *Œuvres*, dans toute sa vie; au milieu de Paris comme à Turin, comme aux Charmettes, comme à Clarence; dans son grenier comme dans son cabinet, comme dans les bras de Julie, c'est toujours le bon, l'aimant, le bienfaisant Rousseau.

Don du St. Esprit! vertu sacrée, mine de jouissance, SAINTE HUMANITÉ, je te remercie! tu fais mon bonheur. Oui, mille fois heureux, seul heureux, plus heureux qu'on ne peut comprendre, l'homme qui méprise l'argent, déteste l'argent, foule aux pieds des sacs d'or, crache sur un million, donne sans cesse ses habits, ses bijoux, tout ce qu'il a, et qui ne met au plaisir ravissant de donner d'autres bornes que l'impuissance!

FINANCES.

Une source de revenus qu'on pourroit croire très-abondante pour le trésor royal, et qui ne l'est nullement, c'est l'Amérique espagnole. Les frais de l'administration de ces vastes colonies absorbent, et au-delà, ce que le roi en retire.

Chaque mois voit éclore de nouveaux plans de finances; à chaque heure les administrateurs changent, tous les bureaux sont bouleversés. Il y a rarement vingt mille piastres en caisse; souvent les gallions sont encore à Vera-Cruz, ou à Panama, qu'ils sont déja dépensés, et quelquefois le souverain du Pérou, le maître de la Castille-d'Or, le possesseur de Quito, de Cusco, d'Arcquipa, l'homme pour qui deux cent mille bras fouillent des mines, frappent des piastres ou pèsent de l'or, n'a pas, quand il joue, de quoi payer les cartes.

Mais où passent donc, mais quel est le dragon qui garde ces lingots, ces sommes immenses qui affluent perpétuellement du Chili, du Mexique en Espagne ? Cet argent passe en France, en Angleterre, en Hollande, s'y change en Jeannettes, en colliers, en bagues, en colifi-

chets, et retourne en Amérique orner le sein, briller aux doigts, pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde.

L'Espagne jouit à-peu-près de cent millions de revenus, et tous les ans la dépense excède la recette.

La pénurie du fisc n'est pas nouvelle. L'Europe entière a retenti de la banqueroute honteuse de Philippe II. On sait que Ferdinand II étoit sans cesse aux expédiens. On sait que Philippe IV empruntoit par-tout, ne payoit personne. On sait que Philippe V faisoit argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conseil des finances. M. de Gabarus, né français, en est le président. Tous les yeux sont fixés sur les opérations de M. Gabarus. Il est étranger, et partant exposé à l'envie, qui multiplie le mal, anéantit le bien, envenime et dénature tout. Cent voix sont prêtes à publier ses fautes.

A un caractère ferme, M. Gabarus joint la tête la plus administrative qu'il y ait peut-être en Europe; et dans un poste aussi éminent, aussi envié, dans un poste dont une foule de préventions nationales, de jalousies indivi-

duelles concouroient à l'éloigner, il a su se concilier déja l'estime presque universelle.

M. Gabarus se propose de publier un *compte rendu* des finances, à l'exemple de M. Necker, dont il évitera sans doute le pathos, le fracas rhétorique, et sur-tout la complaisance orgueilleuse avec laquelle il parle de lui.

HÔTELS.

On ne voit point en Espagne le faste pompeux de nos palais.

Une de nos plus fortes dépenses à nous autres Français, c'est la décoration de nos appartemens. Nous n'avons jamais fini avec le menuisier, le tapissier, le doreur et le peintre. Les étoffes les plus riches couvrent nos parquets, nos murailles; l'or et la soie, pour ainsi dire, brillent jusque dans nos antichambres; ce n'est pas de même ici.

Le salon est meublé d'images, de carreaux, de glace, de fauteuils fort bas et de chaises fort basses, le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroirs, de rideaux déchirés, de lambeaux de tapisseries.

Quelque riche que soit un Espagnol, il ne possède jamais qu'un lit, et ce lit encore est

un lit titulaire, un lit de parade, si l'on peut le dire, où personne ne couche. Monsieur dort sur un grabat, madame sur un autre ou sur le même. Les enfans dorment sur des nattes; les domestiques couchent par terre, l'été dans la cour, l'hiver dans l'écurie; les femmes ont une chambre, de la paille ou des feuilles à leur choix.

Les hôtels à Madrid sont immenses. Les appartemens sont si vastes et si tristes, qu'il faudroit, pour les remplir, y donner du matin au soir bal et concert.

DÉVOTS.

Quelque fanatiques que soient les Espagnols, malgré le nombre infini de processions, de bénédictions, les habitans de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense généralement. Ici, comme par-tout, la dévotion est le pis-aller des ambitieux détrompés ou rassassiés, des femmes âgées qui offrent à Dieu les restes du Diable.

En Espagne, comme ailleurs, les dévots sont inhumains, sont cruels.

Montrez - moi, disoit un naturaliste, *la*

dent de tel ou tel animal, et je vous dirai s'il est doux ou carnassier.

Depuis les extrémités de la Cochinchine jusqu'au fond du Canada, dans tous les pays de l'univers, on pourroit dire : « Que je sache, « apprenez-moi le degré de dévotion d'un tel « homme, et je jugerai à quel point il est mé- « chant. »

Pendant le séjour que j'ai fait à Genève, mon appartement touchoit à celui d'un prince palatin de Pologne, qui prioit sans cesse, qui avoit des visions, qui fondoit en larmes en pensant que Dieu étoit mort pour lui; et cet homme qui prioit tant, cet homme qui correspondoit avec les séraphins, avec les anges, se pâmoit d'impatience, se trouvoit mal de fureur, et devenoit cramoisi, bleu de colère, en grondant, en battant ses valets.

HÔPITAL GÉNÉRAL DE MADRID, ET AUTRES HOSPICES EN ESPAGNE.

Cet hôpital est quatre fois trop petit pour contenir tous les malades. Il n'y a qu'une salle; les convalescens, les morts, les mourans couchent ensemble.

Les lits n'ont point de rideaux; les matelas

sont de paille hachée; le bouillon est fait avec de la viande pourrie.

J'ai vu dans le même lit, assis entre deux morts, un malade qui se portoit assez bien pour me parler, pour manger et pour s'asseoir sur son séant.

Au moment que j'entrai, on clouoit une bière dans un coin; dans un autre, on cousoit un linceul, une serpillière, et l'on venoit de jeter trois morts par la fenêtre.

Directeurs, sous-directeurs, commis, tous volent à l'envi, tous luttent entr'eux à qui volera le plus. A l'effronterie, à l'impunité toujours certaine de ces coquins-là, il semble que le pillage et le vol sont permis.

Je l'ai dit, je le répète : aujourd'hui, comme toujours, et plus que jamais, rien n'est sacré pour nous. Les infirmités, la vieillesse, l'indigence même, on la pille, on la vole jusque dans ses asiles, on en veut à ses lambeaux, à ses haillons, on veut dîmer sur son bouillon et sur les clous de son cercueil.

Le premier médecin de cet hôpital est un vieillard presque en enfance, et le chirurgien en chef est un barbier.

Cette classe d'hommes si utile et si dangereuse, dont les bévues sont si fréquentes, et

si funestes; cette classe d'hommes qui devroit être si scrupuleusement examinée, ne subit jamais d'examen en Espagne : là, débite qui veut des recettes, des ordonnances; là, saigne, purge, tue qui veut.

Dans quel temps plus que dans ce siècle, où l'on est dupe de fripons, de charlatans de tant d'espèces, le premier des biens, la santé, a-t-elle plus besoin d'être défendue contre les attaques meurtrières de l'ignorance et de la charlatanerie ?

M. Grégori, médecin du roi d'Angleterre, vient de publier deux traités sur les sources immédiates et véritables où l'on peut puiser les notions fondamentales de la médecine.

Les jeunes Espagnols qui se destinent à l'art de guérir, devroient étudier et méditer ces deux traités. L'un de ces ouvrages a pour titre : *Lectures on the ducies and qualifications of a physician ;* et l'autre : *Observation*, *on the character an the conduit of a physician.* Ces deux livres, peu volumineux et faciles à traduire, se trouvent par-tout.

Disons le bien.

Depuis que l'espèce humaine est rassemblée en société, il n'a pas existé sur la terre de fondation plus respectable que la société d'*Emu-*

lation et de *Bienfaisance*, établie à Séville. Jamais on n'observa mieux les égards et le respect qu'on doit aux pauvres honteux. Tous les membres de cette institution, sont des citoyens distingués par leur fortune, leur bienfaisance et la pureté de leurs mœurs.

Les familles honnêtes tombées dans l'indigenee, des filles que la misère entraîneroit dans le désordre; le marchand, l'ouvrier chargé d'enfans, les veuves, l'orphelin, et plus particulièrement l'habitant des campagnes, sont les objets de leur sollicitude. Aussi l'aspect de la misère ne frappe point les yeux d'un étranger dans les villages et dans les champs de l'Andalousie; on n'y voit jamais, comme dans le reste de l'Espagne, des haillons hideux, des nudités dégoûtantes, et des femmes maigres, décharnées et courbées sous le poids de leurs enfans enveloppés dans des guenilles.

Aux environs de Séville, et plus généralement dans la partie nord-est de l'Andalousie, il régne un air d'abondance qui fait plaisir à voir et qui rafraîchit le sang. L'habitant le moins aisé a des habits sans trous, sans tache, de bons bas et de bons souliers. Entre Ecija et Utrera, j'ai traversé plusieurs bourgs et villages; sur cent chemises environ qu'on venoit de laver et

qui séchoient, j'en ai compté à peine trois déchirées.

L'extérieur de l'hôpital de la Miséricorde à Tolède, annonce le palais d'un souverain. Pourquoi cette magnificence? La commodité, la propreté et la salubrité suffisent. L'hôpital de Tolède réunit ces avantages; le patriotisme national le plus généreux et le régime le plus vigilant, président à son administration. Les secours de toute espèce sont prodigués aux malades; chacun a son lit, chaque lit a des rideaux, deux matelas; aucune odeur quelconque, ni agréable, ni mauvaise; quand on traverse les salles, au froid près, il semble qu'on se promène en plein air quand il gèle à pierre fendre.

Contre l'usage de presque tous les hôpitaux, en Espagne, celui de la Miséricorde est desservi par des religieuses. Tant mieux; je désespère toujours de la guérison d'un malade s'il n'est pas confié à des femmes. Les femmes sont plus propres que nous, à soigner les malades, plus capables des soins empressés qu'ils exigent: humaines et douces, elles apportent au gouvernement d'une infirmerie des attentions scrupuleuses, des soins obligeans, des détails d'ordre et de propreté qui tiennent à leur or-

ganisation, à la combinaison de leur caractère, et que leur cœur et leur sensibilité leur dictent plutôt que la règle.

RAFRESCOS.

Ce sont des goûters que les habitans de Madrid donnent assez fréquemment à leurs connoissances, à leurs amis. Ces assemblées sont fort gaies.

On sert d'abord de grands verres d'eau, qu'on porte à la ronde, et dans lesquels chacun fait dissoudre de petits pains de sucre de différentes couleurs et de différentes formes. Le chocolat, le café, les glaces, le sorbet viennent ensuite. Des biscuits, des confitures et des pralines terminent le *Rafresco.*

Il est inoui la profusion avec laquelle ces bonbons sont distribués. Non-seulement on s'en rassassie-là, mais chaque convive en remplit ses poches, son mouchoir et des cornets de papier.

Cette avidité a quelque chose de singulier, de choquant même; et l'étranger admis pour la première fois à ces assemblées, cherche en vain la nation sobre, il ne la trouve pas.

IMPÔTS.

Rien de plus multiplié, rien de plus arbitraire que les impôts que l'on paye ; rien de plus onéreux pour le roi, de plus coûteux pour le peuple, que la manière dont on les perçoit. Depuis plusieurs années le gouvernement tâche de remédier à cette déprédation des finances, c'est en vain ; les projets naissent en foule, ils restent sur les bureaux des ministres et meurent dans leurs cartons. Le peuple continue à rester malheureux, et le roi se plaint sans cesse de n'avoir pas d'argent.

Les souverains ressemblent un peu aux enfans, jamais les uns n'ont assez d'or, jamais les autres assez de joujoux.

Cependant le cabinet de Madrid vient de supprimer l'impôt connu sous le nom d'*alcavala*. Cet impôt, qui pesoit sur les bénéfices très-modérés du marchand importeur, du marchand fabricant, du marchand détaillant ; cet impôt, qui exigeoit une armée de recors, de commis ; cet impôt, qui assujettissoit les marchands à des visites, à des recherches, à des extorsions continuelles, étoit le fléau des manufactures et du commerce. On ne peut

trop féliciter Charles III d'avoir aboli un impôt aussi destructeur.

C'est à Charles III qu'on doit aussi la suppression des droits de Tonelada, de Palmeo, de Saint-Elmo, de Carêne, et autres vexations qui condamnoient l'activité même à rester oisive.

AUBERGES.

Il y a en Espagne trois espèces d'auberges, la Funda, la Venta, la Posada.

On trouve, dans la première, à-peu-près tout ce qu'on veut, et dans les autres le gîte seulement. Les Funda sont extrêmement rares, les plus grandes villes n'en ont qu'une ou deux tout au plus. Beaucoup de villes considérables, comme Tolède, Burgos, Valladolid, n'en ont point.

Les auberges de Madrid sont assez bien fournies. Elles sont tenues par des Milanais. Des Bohémiens ou Gaytanos tiennent les Venta et les Posada sur les routes.

Il nous manque un livre sur l'origine des Gaytanos : il seroit intéressant de savoir pourquoi, comment ils sont venus en Espagne,

d'où ils viennent, pourquoi les Espagnols leur accordent une confiance sans bornes.

Les uns les font sortir de la Valachie, les autres de l'Egypte; plusieurs les font descendre d'une horde de Tartares, qui, n'ayant ni feu ni lieu, et qui, après avoir parcouru l'Asie, passa en Europe, s'y fixa et s'y maria.

Je voudrois que M. de Kéralio, ci-devant major à l'école royale militaire, qui a fait des recherches sur l'origine des Cimbres et des Teutons, voulût bien nous dire ce qu'il pense des Bohémiens.

Un auteur, dont je respecte le caractère public, dont j'estime le talent, et qui m'honore de son estime et de son amitié, paroît conseiller au gouvernement espagnol de chasser les Gaytanos à cause de leurs mœurs, qu'il dit être très-dépravées, mais sur-tout à cause de leur foi, qu'il assure être fort suspecte. Il m'est impossible d'adhérer à l'opinion de Bourgoing.

Un protestant, un Turc, un Gaytanos, un Guèbre doit par-tout vivre tranquille, protégé même tant qu'il reste paisible. La police ne doit pas s'informer de ce qu'il pense, de ce qu'il croit, et si dans sa maison il chante des

pseaumes, s'il fait des ablutions, et s'il adore ou le feu, ou l'oignon, ou des crocodiles, ou le bœuf Apis.

Dès que sa porte reste close, que l'ordre public n'est point troublé par ces farces, par ces rêves qui l'amusent et qui le consolent, il faut respecter son erreur, il faut lui laisser son secret; mais s'il prêche, mais s'il dogmatise, mais s'il veut faire des prosélytes, alors, mais alors seulement, il faut le chasser et le punir.

Je ne veux pas me brouiller avec M. Baretti, je ne le connois point, je le crois une excellente connoissance à faire; son *Voyage en Espagne* m'a fait grand plaisir; plusieurs de ses tableaux sont dignes de Richardson, de Sterne; mais quand il dit que toutes les Bohémiennes sont des catins, quand il dit que leur pâleur, que leur maigreur est repoussante, M. Baretti est ou piqué, ou mal instruit, ou n'a pas de goût.

Les Bohémiennes ne sont point des vestales, sans doute: mais pour s'en faire aimer, il faut leur plaire, il faut des attentions, des soins, il faut. . . . M. Baretti, peut-être, n'avoit pas ce qu'il falloit.

Quoi qu'il en dise, au reste, les Bohémiennes

sont parfaitement blanches, parfaitement jolies; ce qui les fait particulièrement remarquer, c'est leur taille svelte, bien prise, qui a quelque chose d'aérien.

C'est dommage que des femmes aussi jolies se coiffent mal, s'habillent mal. Point de dissonnance plus frappante que la beauté mal coiffée, mal vêtue; il vaudroit mieux qu'elle n'eût rien sur la tête, que ses cheveux fussent épars et qu'elle fût nue.

ORDRES MILITAIRES.

Les rois d'Espagne, dans leurs guerres continuelles avec les Maures, créèrent une foule d'ordres de chevalerie, soit pour récompenser, soit pour encourager leurs sujets. La plupart de ces ordres ne subsistent plus.

Les ordres existans en Espagne sont : Alcantara, Calatrava, Saint-Jacques, Montesa, la Toison d'or et l'ordre de Charles III.

Excepté celui de la Toison d'or, ces ordres, établis pour récompenser le courage, sont tellement avilis, que les braves gens n'en veulent plus.

On a aboli l'ordre du Flambeau; il falloit le laisser subsister; il rappeloit une époque

glorieuse et touchante; il faisoit ressouvenir des femmes de Tortose, qui, aux dépens de leur vie, défendirent la ville et repoussèrent l'ennemi.

L'Espagne compte un grand nombre de femmes-héros. Après le siége de Leucate, les Français, victorieux, trouvèrent, parmi les morts, quarante-quatre femmes vêtues en soldat.

Tous les pays nous offrent l'exemple de femmes à grand caractère, de femmes de courage.

L'écrivain qui publiera un jour l'histoire des troubles de Genève, n'oubliera pas sans doute, que les Génevoises vouloient se défendre, et que si on les eût crues, le lac Léman n'eût charié, au lieu d'armes et de casques, que des cadavres et des décombres.

J'offre des notes à l'historiographe de Genève. Je lui dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu; j'étois là. MM. de Lentulus, de Jaucourt, de la Marmora, de Castelnau, y étoient aussi, mais ils ne savent point tout ce que je sais; mais des motifs particuliers, des considérations politiques pourront leur fermer la bouche, et rien ne fermera la mienne; je dirai tout.

MON OISEAU.

La marquise de Sc..... m'a donné, pour bouquet le jour de ma fête, un oiseau charmant. Cet oiseau, qui vient du Mexique, s'acclimate avec peine en Espagne, y est fort rare, il est inconnu en France. Je l'ai dépeint, je l'ai nommé à plusieurs de nos naturalistes, on ne le connoît pas. Cet oiseau est gros comme une jeune alouette, il pèse une once, son bec et sa gorge sont couleur d'amaranthe, son cou verd-pomme, ses pieds sont très-noirs, sa prunelle est couleur de feu; une aigrette, mêlée de couleur de rose, de pourpre et de bleu céladon, embellit sa tête; il chante à ravir. Il n'est point d'oiseau plus tendre, plus passionné, plus matinal; qu'il fasse jour ou qu'il soit nuit, à trois heures du matin, déja il réveille, il approche, il provoque sa femelle. Caresses tendres, mouvemens doux, baisers répétés, petits *beccos*, précèdent toujours les dernières privautés. Mon oiseau se nourrit, le plus communément, de biscuit, de jaunes d'œuf, mais le papillon est son mets favori, pour un papillon il quitte tout; il niche sur du coton; jamais je n'ai vu d'oiseau si propre,

il se baigne soir et matin; il est très-constant en amour. Il idolâtroit sa femelle; elle est morte il y a un mois, et depuis sa mort mon oiseau ne chante plus, ne mange plus, reste toujours perché, toujours immobile à la même place, où je crains qu'il ne meure bientôt de regret et d'amour.

Non, non, je ne veux pas qu'il meure, je veux lui rendre la liberté, l'étendue de l'air; je veux qu'il cherche, je veux qu'il trouve une nouvelle compagne, et que mon oiseau vive, chante, fasse des petits et soit heureux.

LES ROGATIONS.

C'est, en Espagne, la procession et la cérémonie la plus pompeuse. Dans aucun pays catholique il n'est pas de fête religieuse qui offre autant de faste et qui soit célébrée avec une solemnité plus dramatique, si on peut le dire. A l'heure indiquée, au jour convenu, toutes les paroisses se rassemblent pour se rendre processionnellement à un rendez-vous donné. C'est vers le mois de juin que cette procession a lieu; elle se met en marche au point du jour; elle ne rentre qu'à la

nuit; elle parcourt à-peu-près l'espace de cinq lieues.

L'usage des rogations passa en Espagne vers le commencement du septième siècle; c'est alors aussi qu'il commença en France. Avant cette époque on se contentoit de jeûner, de prier; maintenant on jeûne, on prie, et les prêtres se rendent dans les champs pour bénir les arbres, les fruits, l'herbe, et pour invoquer le temps.

C'est à saint Mamert, frippier à Pontoise, puis curé de Saint-Thomas-du-Louvre, puis évêque de Babylone, puis... saint, qu'on doit la salutaire découverte des rogations. Avant le prélat Mamert on laissoit faire Dieu et les prêtres, et les physiciens ne savoient point encore que, rivale du soleil, l'eau bénite eût la vertu de fondre ou d'écarter les nuages, de hâter la végétation, de colorer les pêches et de mûrir les prunes.

AMES DU PURGATOIRE.

Il y a près d'un siècle, dit Guichardin, qu'on voyoit dans toutes les rues de Rome, et sur les principales routes de l'Italie et du royaume

de Naples, des bureaux qu'on affermoit au plus offrant.

Plusieurs de ces bureaux ou comptoirs s'établissoient de préférence dans les cabarets. Là, à toutes les heures du jour, de la nuit, les voyageurs, les passans pouvoient jouer tantôt au passe-dix, tantôt à l'as qui court, *la délivrance des ames.*

La même chose se pratique en Espagne. Comme les jeux de hasard sont défendus, le mode est changé; plus de cartes, plus de dez, on ne joue plus, mais dans toutes les églises, dans tous les quartiers, il y a des bureaux, des troncs établis, et l'on peut délivrer autant d'ames qu'on veut, à trois livres par tête.

Le saint temps du carême est particulièrement consacré à cette œuvre pie, alors c'est une lutte, un combat parmi les Espagnols aisés, à qui délivrera le plus d'ames.

Il ne faut pas oublier, sur-tout, de payer d'avance; la planche est faite, c'est une chose convenue; nulle ame n'est délivrée à crédit; en vain les ames du purgatoire rêvent à la fin de leurs peines, en vain leurs cœurs s'ouvrent à l'espérance, le Ciel reste fermé, elles brûlent, et le diable les tourmente faute d'un écu.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

Il est amusant de voir le peuple faire, la veille des grandes fêtes, le siége des églises et celui des confessionnaux.

Il seroit difficile de compter les coups de pieds, les soufflets qui se distribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complète la bizarrerie de cette scène divertissante, c'est l'arrivée d'un grand ou d'un hidalgos, qui, suivi d'un laquais portant un coussin, fend la foule, sépare les combattans, entre le premier dans le confessionnal, où, à genoux sur un carreau, il peut se confesser à son aise et se repentir commodément.

Les desseins de Dieu sont impénétrables, son ciel est à lui, il peut appeler à lui qui bon lui semble. Mais le musulman qui s'enrhume en criant *alla, alla,* et le talapoin, qui s'enfonce des épingles dans les fesses, et le marabou, qui marche à cloche-pied, me paroissent aussi dignes d'habiter les voûtes célestes, que le dévot espagnol, qui se fâche tout rouge, qui se bat en attendant l'absolution. Pour faire une comédie plaisante, le cadre et le sujet me paroissent heureux.

ARBRES GÉNÉALOGIQUES.

C'est un plaisir de voir, dans toutes les chambres des gentilshommes de Madrid, l'arbre généalogique de leur famille, buriné sur une grande feuille de vélin ; on trouve cet arbre taillé, émondé, sans mousse, sans bois mort, sans aucune branche pourrie. On voit toujours, à la tête de cet arbre généalogique, un ministre d'état, un général, un amiral, etc. Jamais il n'est question de l'humble artisan ou du laboureur qui a donné naissance à cet homme illustre dont on prétend descendre; on diroit que le fondateur de la maison n'a jamais eu de père, et le plus honnête homme de la famille est presque toujours compté pour rien.

Les titres, les armoiries, sont la folie, la foiblesse des Espagnols; et souvent tel hidalgos, anobli d'hier matin, paroît plus sûr de sa naissance que Godefroy de Bouillon auroit pu l'être de la sienne.

ÉDIFICES PUBLICS.

La poste, la douane, la prison des nobles, le palais de Los Consejos sont les bâtimens les plus marquans de Madrid.

La douane, construite sur les dessins de Sabatani, fait un des principaux ornemens de la belle rue d'Alcala; elle est vaste, ses magasins sont commodes et bien distribués.

Le palais de Los Consejos mérite d'être vu; la façade est noble, simple et ornée de colonnes d'ordre dorique.

L'hôtel de la poste est immense. Ce bâtiment, construit en pierres de taille, a vingt croisées de face, douze portes et cinq étages. Il étoit, dit-on, sur le point d'être achevé, quand on s'aperçut seulement qu'on avoit oublié l'escalier; il fallut tout abattre et tout recommencer.

On cite la prison des nobles comme un prodige d'architecture, je ne sais pas pourquoi. C'est une composition bizarre; le dorique et l'attique y sont par-tout confondus. Le soubassement et l'étage supérieur n'ont entre eux aucun rapport, aucune harmonie. Et d'ailleurs, pourquoi l'architecte a-t-il in-

terrompu l'uniformité de la décoration et le principal avant-corps du bâtiment? C'est une bien stérile abondance que cette union de différens caractères de décorations dans la façade du même édifice. Tous ces ordres réunis font désordre; en poésie, le dythyrambe forme un genre; en architecture, c'est une folie.

DETTES.

Pour douze francs un débiteur, en Espagne, est traîné dans un cachot; c'est le gouverneur de la ville qui signe.

Si un ordre pareil se perdoit dans les bois, et qu'un tigre l'y trouvât et le pût lire, ce tigre ne diroit-il pas : « Mais ces hommes, « que notre nom seul fait frissonner, sont « mille fois plus féroces et plus cruels que « nous. »

On lit, dans le *Voyage de Jonathan Carver dans l'Amérique Septentrionale*, que les Indiens, éloignés des colonies européennes, n'ont jamais pu concevoir quel usage nous pouvions faire de notre argent. Que diroient-ils, s'ils savoient que la décoration publique, la liberté et quelquefois même la vie d'un homme, tiennent à trois livres?

DE LA SIESTE *ou* MÉRIDIENNE.

Depuis une heure jusqu'à trois, les rues de Madrid sont désertes, tous les travaux cessent, les ateliers se ferment, et tout le monde va se coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chasse en sortant de table ; quand il pleut, il se couche et dort entouré de ses gardes, qui dorment aussi.

De temps immémorial la sieste est de mode en Espagne. Les Espagnols ont hérité des Sarrazins et des Maures un invincible penchant pour le sommeil : penchant qu'on a tort d'attribuer à la chaleur du climat. Dans la Caferie et sur les côtes de la mer Vermeille, il fait neuf fois plus chaud qu'à Madrid ; et les Cafres, et les Topinamboux, et les Nègres, brûlés de la zône Torride, dorment communément très-peu.

Ce sont les médecins qui recommandent expressément la méridienne ; ce sont eux qui disent aux Espagnols : *dormez souvent, dormez long-temps*. Ce sont eux qui assurent que Galien se couchoit après dîner, et qu'alors

Hypocrate lui-même dormoit toujours une heure ou deux.

Hypocrate et Galien dormoient ou ne dormoient pas, je n'en sais rien; ce qu'il y a de sûr, c'est que l'usage de la sieste est fort ancien. On sait qu'Auguste faisoit la méridienne; mais Auguste dînoit fort tard, l'aurore souvent le retrouvoit à table, alors, complétement ivre, Auguste avoit raison d'aller se coucher.

Mais les Espagnols, qui dînent à midi, qui mangent peu, ne boivent guère, feroient très-bien de se promener ou de danser en sortant de table.

C'est l'avis de M. Tissot. Dormons donc, dormons très-peu; vivons toute notre vie, et pendant trois semaines que nous avons à vivre, ne dormons pas, ne soyons pas morts pendant quinze jours.

AVARES.

L'avarice est le penchant favori des Espagnols. S'il étoit un pays où l'on pût dire que l'argent est devenu une partie de nous-mêmes, ce seroit en Espagne, où l'on trou-

veroit

veroit beaucoup de gens qui aimeroient mieux se faire tirer du sang que de donner un quart de piastre.

Alphonse, roi d'Aragon, l'homme le plus généreux de son temps, avoit l'avarice en horreur. Quand il apprenoit que quelque avare se distinguoit par sa parcimonie, il le faisoit appeler, et l'obligeoit, tantôt à donner tout ce qu'il avoit amassé, tantôt à porter, toujours courant, deux quintaux d'argent dans un endroit indiqué; tantôt il lui faisoit attacher sur la tête un grand chapeau d'or massif, qu'il gardoit dans son cabinet, et condamnoit cet harpagon, ainsi coiffé, à se promener au soleil pendant la canicule, depuis midi jusqu'à trois heures.

COMPLIMENS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embrassoient et disoient: *Dieu vous garde*. En France, les lettres-de-cachet sont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde*. En Espagne, on termine les lettres missives, les billets, les esquelas, par cette formule: *Dios guarde a usted*. Les complimens espagnols n'ont point changé depuis l'expul-

sion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors, en se disant : *Je me réjouis de voir que vous vous portez bien ; Me allegro de ver che usted sta bueno ;* et l'on répond : *Viva usted muchos anos, mille anos ; vivez beaucoup, vivez long-temps.*

Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui lisoit le testament, et à chaque article l'héritier reconnoissant s'écrioit, en sanglotant : *Mio tio, viva usted muchos anos ; mon cher oncle, vivez long-temps.* Le cher oncle étoit enterré de la veille.

LA PLACE MAYOR.

Cette place, fameuse dans les annales de la ville de Madrid, cette place, dont les Espagnols parlent avec tant de complaisance et d'enthousiasme, a usurpé sa réputation. C'est une place d'une médiocre grandeur, très-irrégulière, et dont l'enceinte est formée par des bâtimens fort communs.

La place Mayor sert de théâtre aux combats de taureaux ; c'est là qu'on célébroit autrefois les auto-da-fe. On y voit quelques édifices pu-

blics. On y trouve quelques restes d'architecture gothique : c'est peut-être ce concours de circonstances qui a obtenu à cette place l'épithète de *merveille* que lui donnent les Espagnols, épithète que n'entend point un étranger sans hausser les épaules, ou du moins sans sourire.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols devroient respecter cette réputation, bien ou mal fondée, et ne pas déshonorer leur plus belle place par le spectacle hideux des exécutions.

Que je serois fier, disoit Cicéron, quelle gloire pour moi, combien mes prédécesseurs me porteroient envie, si mon consulat devenoit l'époque où Rome verroit disparoître de ses environs ces croix, ces roues, toutes ces pierres diffamatoires et autres signes patibulaires qu'on rencontre sur les grands chemins !

Qu'eût dit l'orateur romain s'il eût vu, dans la ville même de Rome, ces gibets permanens qui, en Espagne, en France et ailleurs, déshonorent les places publiques ?

PERROQUETS.

Catherine de Médicis avoit un perroquet qui retenoit tout, répétoit tout, parloit et prononçoit aussi bien qu'un homme; c'étoit quelquefois à s'y tromper.

J'ai vu à Madrid, chez le consul d'Angleterre, un perroquet qui a retenu une foule de choses, un nombre incroyable de contes, d'anecdotes, qu'il débite, qu'il articule sans hésiter. Il parle espagnol, il écorche le français; il sait quelques vers de Racine, le *Benedicite* et la fable du *Corbeau;* il a coûté trente louis. On ose à peine suspendre sa cage aux fenêtres : lorsqu'il y est, qu'elles sont ouvertes et qu'il fait beau, ce perroquet ne déparle point; il dit tout ce qu'il sait; il apostrophe tous ceux qui passent (excepté les femmes); il parle politique; en prononçant le mot *Gibraltar* il rit aux éclats, on jureroit que c'est un homme qui rit.

Toi qui refusois de l'intelligence aux bêtes, Firmien Lactance, si tu entendois parler ce perroquet, tu serois confondu!

LÉGUMES.

Tous les légumes en général valent beaucoup mieux en Espagne qu'ils ne valent en France ; les asperges, sur-tout, sont énormes et ont un goût délicieux.

Une chose extraordinaire, c'est que les oignons et autres plantes bulbeuses, qui exigent par-tout ailleurs une terre sèche et légère, croissent mieux en Espagne dans un terrain mou et aquatique.

Vous tous qui aimez à dormir, paresseux habitans de Madrid, faites comme moi, levez-vous avec l'aurore, venez réveiller les oiseaux, venez avec moi vous promener au marché : là, nous jouirons d'un coup-d'œil ravissant ; nous verrons des fruits, des fleurs de toute espèce ; nous verrons des paysannes un peu brunes, un peu brûlées, il est vrai, mais faites à peindre, et charmantes à regarder par-derrière.

On regrette seulement que ces paysannes tressent et attachent leurs cheveux sur le sommet de la tête ; cela n'a point de grâces, et j'aimerois presque mieux qu'elles portassent une bourse ou qu'elles eussent une queue.

SOIES.

La meilleure qualité de soies, pour les étoffes pleines et unies, est celle qu'on tire des royaumes de Valence et de Murcie. Ces soies sont supérieures aux soies de Messine et même aux soies de Syrie, connues en Europe sous le nom de *luges*, *chouf*, *billedun.*

Si les étoffes fabriquées en Espagne ne paroissent pas aussi belles que les étoffes de Lyon, de Tours et d'ailleurs, ce n'est pas la faute de la soie, c'est la faute des ouvriers, qui ne se donnent pas la peine de renouer les fils rompus, et qui ne frappent point également le battant du métier. De-là, l'inégalité de l'étoffe; de-là, des raies, des... je ne ne sais plus le nom, tout le long de la pièce.

Les Espagnols ne savent pas combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage; ils ne savent pas que presque toutes les couleurs sont vergées; ils ignorent que les soies, qui doivent être employées à faire la même pièce, doivent être jetées dans la même chaudière, afin d'éviter qu'elles ne soient bardées par des couleurs

plus claires, plus brunes, plus sombres, ou plus éclatantes.

BARBIERS.

Je viens d'être rasé par un original; il chantoit, il parloit, il faisoit, en me rasant, des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vîte, mais j'ai cru qu'il ne finiroit pas; il m'a tenu trois grands quarts-d'heure.

Quand Martial a dit: *Mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma barbe repousse de l'autre*, sûrement Martial étoit rasé par un barbier espagnol.

Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont des femmes qui rasent; ce devroit être ainsi par-tout. La main souple et potelée d'une femme est plus propre que les nôtres à savonner les mentons, à tenir le raseoir et à couper la barbe de près.

Sous les rois de la première race, les femmes rasoient en France. Le premier jour de ses noces, une femme devoit faire la barbe à son mari, c'étoit stipulé dans le contrat de mariage. Cet usage, qui s'est conservé jusqu'au règne de Childéric III, s'observe encore de nos jours

parmi les habitans de la presqu'île orientale de l'Inde.

Chez les anciens, les femmes rasoient, et cette fonction avoit quelque chose d'auguste, qui tenoit à la religion.

Quand la fidelle et tendre Pénélope s'efforçoit d'écarter ses soupirans, et prioit pour le retour d'Ulysse : *Aussitôt son retour, je vous promets*, disoit-elle aux dieux, *de faire la barbe à mon mari.*

NOURRICES.

Ce n'est que parmi le peuple et le bourgeois, que les femmes sont dans l'usage d'allaiter leurs enfans. Les riches espagnoles envoient les leurs à la campagne.

Mille cris se sont élevés contre cette coutume; l'éloquent auteur d'Emile a fait tonner sa voix jusqu'au bout de l'univers; mais convenons qu'il a un peu chargé le tableau; avouons que pour une nourrice mercenaire qui a trahi ses devoirs, il en est mille qui les ont remplis et les remplissent chaque jour avec exactitude et courage.

Les anciens étoient plus justes que nous; ils regardoient l'emploi des nourrices comme une

fonction sacrée. Les nourrices avoient un rôle sur leur théâtre, une place distinguée à leurs spectacles, la première place à table. Imitons les anciens, honorons cette classe de femmes, qui, depuis des siècles, sont parmi nous le lien le plus doux qui unit les villes aux campagnes; lien qui fait circuler sous le chaume une partie du superflu des riches; lien qui fait naître une espèce de parenté secondaire entre une paysanne et son nourrisson.

Loin donc d'engager les mères à nourrir leurs fruits, invitons - les à les envoyer dans les campagnes. Là, ils suceront un bon lait, ils respireront un air pur, ils passeront les premiers instans de leur vie dans la cabane du villageois, ils joueront avec ses enfans, ils sentiront qu'ils sont nés ses égaux, et contracteront de bonne heure avec eux, l'obligation si touchante et si douce, de les plaindre, de les chérir et de les soulager.

RENDEZ-VOUS.

C'EST sur les bords du Manzanarès, c'est au Prado, à la porte d'Atocha, que les jeunes gens de Madrid vont, pendant la nuit, attendre ou chercher leurs maîtresses. Pendant le jour, les rendez-vous se donnent dans les temples,

et souvent c'est sur des marches que l'on vient de baiser, et qui conservent encore l'empreinte des lèvres, qu'oubliant Dieu, la Vierge et les Saints, vingt à trente couples d'amans s'embrassent au pied de l'autel.

Que ceux qui proposent d'ériger l'amour en culte, que ceux qui soutiennent qu'il n'est point de spectacle, point d'harmonie plus digne de l'Éternel, que le bruit des soupirs, le bruit des baisers, les étreintes de l'amour, aimeroient à trouver dans les temples de Madrid, une foule d'amans qui, conduits par l'instinct, par une sorte d'inspiration divine, vont invoquer, adorer Dieu, et lutter avec lui, si on ose le dire, de bonheur et de puissance.

MIEL.

Virgile et saint Augustin, qui aimoient le miel à la folie, vantèrent beaucoup le miel du mont Hibla : jamais je n'ai goûté de ce miel fameux ; mais je doute qu'il soit meilleur que celui de Madrid. Ce miel est excellent ; les Espagnols en envoient à leurs amis, à leurs parens, comme nous envoyons aux nôtres du beurre de Bretagne et des pâtés de Périgueux.

MÉDECINS.

La médecine a fait si peu de progrès en Espagne, que, lorsqu'on y tombe malade il est à-peu-près égal de mander un médecin ou une couturière.

« Épargnez à mes amis le chagrin de me « voir souffrir; tuez-moi vîte; faites-moi « donner du verd-de-gris ». Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins espagnols, et peut-être à beaucoup de médecins de Paris, de la Suisse, etc. qui jouissent d'une grande réputation.

Qu'il me seroit facile de raconter ce que j'ai vu à Vienne, à Berlin, à Bruxelles et ailleurs!

Que de jeunes gens, que d'hommes utiles, que de femmes charmantes vivroient sans les médecins! Sans eux, K*** vivroit encore, elle feroit encore le bonheur de ma vie; il y a deux ans qu'elle est morte: elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

Si la tombe n'est pas scellée sans retour, si la bonté, si la puissance divine permettent aux morts de venir par fois errer parmi nous, K*** sors du tombeau; il est minuit, c'est

l'heure des morts. Je t'évoque du sein des ombres, viens, je t'attends; viens, je t'en prie. Dieu! laisse-la venir. Renais, K***, viens près de moi, reste avec moi deux heures, une heure, le temps seulement de te voir, de te montrer tout ce que j'ai de toi. Je n'ai rien donné; j'ai toujours ta jeannette, ton étui, tes cheveux, et l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.

FLAGELLAAS.

Dans presque toutes les villes il y a une confrérie de flagellans, qui se rend tous les soirs dans une salle très-vaste, attenante à la cathédrale. Là, ces flagellans bordent la haie, ferment les fenêtres, chantent le *Miserere*; et chaque confrère à son tour déchire, en chantant, les épaules de son voisin.

Si des hommes seuls se fouettoient, passe encore : leur peau tannée, livide et noire, peut être meurtrie sans conséquence; mais des femmes, mais des religieuses, des novices charmantes, veiller, passer des nuits. . . . . pour se fouetter!

SUICIDE.

À Marseille, du temps de Valère-Maxime, on gardoit publiquement du poison, qu'on donnoit à ceux qui, ayant exposé au sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permission. Le sénat examinoit leurs raisons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiscrète de mourir, ni contraire au desir légitime de la mort. On recueilloit les voix, et d'après leur nombre, on écrivoit sur la requête : *le sénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le sénat vous permet de mourir.*

En Espagne, on considère le suicide comme il étoit considéré autrefois à Marseille; un homme qui se tue n'est point traîné sur la claie. Les Espagnols regardent le suicide comme une spéculation, et trouvent aussi simple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de casuistes prétendent néanmoins qu'un suicide se vole au monde, que chacun doit mourir à son tour ; mais le plus grand nombre des théologiens et des moralistes espagnols permettent à tout malheureux d'appeler à son

secours le poignard et le poison quand il est las de respirer, quand la vie lui fait mal, et quand la nature, la société lui refusent la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols, brûlons toutes nos claies, et regardons l'homme qui se tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paye point ses gages.

CAFÉ.

MADRID est le lieu de la terre où l'on prend le meilleur café. Que cette boisson est délicieuse, plus délicieuse que toutes les liqueurs du monde! Le vin enivre, la bière abrutit, le cidre endort, l'eau-de-vie brûle; mais le café égaie, électrise, remplit la tête d'idées charmantes : à l'homme qui a pris du café en abondance, il ne manque plus qu'une femme, une plume et de l'encre.

Les cafés sont plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci y soient en très-grand nombre.

Les Espagnols sont passionnés pour le café; ils le font mieux que nous, ils ne le prennent pas d'un trait, ils le savourent long-temps, ils le boivent goutte à goutte; ils le boivent chargé,

chaud, presque brûlant; il est meilleur alors, il est meilleur quand il brûle, il porte plus vîte dans les membres, dans le sang, à la tête, la vie, la santé, l'activité, et cette chaleur enivrante et magique qui embellit tout ce qu'on voit, qui anime tout ce qu'on dit.

Vous que la goutte empêche de marcher, de dormir, vous à qui la consomption fait trouver le temps long, ne prenez plus de remèdes, ne vous tuez pas, buvez du café, enivrez-vous de café; vous guérirez, vous dormirez, vous serez enchanté de vivre, et vous serez bientôt aussi leste que moi.

CACHOTS.

Outre que les cachots sont plus obscurs et plus étroits que les nôtres, on attache si bien ceux qu'on y jette, qu'ils ne peuvent absoment bouger. J'ai vu dans les prisons de Madrid, trois contrebandiers ainsi garrottés; et peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces trois malheureux sont encore à la même place.

CIERGES.

On a ici, comme en France, l'usage ridicule d'allumer près des morts une quantité de cierges. Outre que le mort, qui ne voit rien, est insensible à l'honneur qu'on lui fait, ces cierges échauffent l'appartement, corrompent l'air, peuvent tomber, mettre le feu à la maison, incendier une ville entière.

Ces jours derniers, un homme étant mort, on illumina sa chambre ; pendant que ses gardes allèrent dîner, un cierge tomba sur le lit, y mit le feu, et dans une heure le lit, le cadavre, la chambre et le premier étage furent réduits en cendres.

Abolissons l'usage des cierges, et près de nos morts, et dans nos temples. Les cierges sont inutiles, le jour éclaire assez, et le soleil, quand il brille, a seul le droit de nous éclairer.

VIEILLARDS.

Je ne sais si c'est la sobriété qui prolonge leurs jours ; quoi qu'il en soit, les habitans de Madrid vivent plus que nous : la vieillesse aussi les défigure, les décompose moins. Je vois souvent

souvent des octogénaires qui marchent sans canne, lisent sans lunettes, et dont les rides ne paroissent que quand ils rient ou quand ils mangent.

Quoique fort attachés à leurs parens, les Espagnols ne paroissent pas regretter beaucoup leurs père et mère quand ils meurent vieux; la mort d'une sœur ou d'un frère jeune les afflige plus; ils sentent que la mort d'un vieillard est une chose simple.

Les Espagnols eux-mêmes, quand ils sont parvenus à un certain âge, se font justice, conviennent qu'ils vivent par grace, et parlent de leur mort comme ils parleroient d'une lettre qu'ils doivent recevoir par le premier courrier.

GOUTTEUX.

Au grand nombre de goutteux qu'on voit ici, il semble que l'Espagne est leur patrie.

Bien des gens se sont occupés à chercher des méthodes sûres et faciles pour guérir la goutte. Ces prétendues découvertes n'ont servi qu'à enrichir quelques charlatans que le secret de procurer des cures palliatives a rendu célèbres.

Mais un remède infaillible contre la goutte vient d'être découvert dans les montagnes de la principauté de Neufchâtel, où il est connu sous le nom de *bière de santé.* Cette bière guérit encore un grand nombre de maladies que la médecine n'a qualifiées d'incurables, que parce qu'elle ne savoit pas les guérir.

CHARGES.

Depuis le ministère de Valenzuela, tout se vend en Espagne. Hume et d'autres, avant et après lui, assuroient que le plus grand des abus étoit la vénalité des charges, dans la magistrature sur-tout; c'est une calamité pour l'état, disoient-ils, qu'un homme de mérite, sans fortune, ne puisse jamais parvenir à rien. Que de talens enfouis, que d'intrigans, que d'imbécilles en place! quelle détestable politique que d'éteindre l'émulation!

Si Charon, Descartes, Gassendi, Bayle, Dumarsais et une foule d'autres eussent été magistrats, jamais des écoliers n'eussent été condamnés aux galères pour s'être moqué de la philosophie d'Aristote; jamais Urbain Grandier, Gauffredi n'eussent expiré dans les

flammes, et le malheureux Calas seroit mort dans son lit.

CABINETS D'HISTOIRE NATURELLE.

L'histoire naturelle est un des goûts favoris des Espagnols. Tout particulier riche possède une ou deux chambres remplies de coraux, de minéraux, de pyrites, de coquilles et autres misères que la mer, honteuse de charier des babioles, jette sur ses bords avec mépris.

Aucun souverain ne ressembla jamais de collection plus complète que celles du comte Scafane, du marquis d'Orvieco, du duc Valparayso. Ce dernier possède une collection immense de plantes, de simples, de fossiles.

J'aime à trouver l'occasion de remercier ici le duc de Valparayso, du plaisir qu'il m'a fait en me faisant cadeau de son Dictionnaire des Fossiles. Je suis glorieux de le tenir de lui. On trouve, dans cet ouvrage, une foule d'observations neuves, et d'éclaircissemens utiles. L'auteur ne perd point son temps à faire des systèmes; il rend compte de ce que la nature produit, sans vouloir deviner comment elle opère.

On remarque, parmi les antiquités qu'on voit chez le marquis de Matanala, deux boucliers votifs, l'un appartenant à Scipion, et l'autre à Annibal. Cette acquisition seroit digne du souverain.

On trouve, dans le cabinet du comte de Scanafe, un lézard ailé. Cette pièce, vraiment précieuse et peut-être unique, réalise, pour ainsi dire, tous les mensonges poétiques, et feroit presque croire à l'existence des centaures, des syrènes, et même à celle du cheval Pégase.

Dans presque tous les cabinets ou *Musœum naturœ* que j'ai vus en Espagne, les animaux, mal empaillés, n'offrent à l'œil des curieux que des squelettes défigurés : l'un a perdu une patte, l'autre une griffe; celui-là n'a plus d'ailes; celui-ci plus de panache : tel aigle n'a plus de serres, tel colibri plus d'aigrettes, tel insecte plus d'antennes, et les animaux pêle-mêle. Cet arrangement est bizarre, et ôte à ces cabinets tout le charme du coup-d'œil. Un cabinet d'histoire naturelle est une espèce de bibliothèque; il est aussi ridicule de placer un oiseau mouche à côté d'une dent d'éléphant, que de placer les sermons de Bourdaloue à côté des contes Mogols.

Ce reproche ne s'adresse point au marquis de Scanafe ; tous les animaux, tous les oiseaux que présente son cabinet, parfaitement empaillés, ont non-seulement tous leurs traits, tous leurs membres, mais ils ont conservé leurs couleurs, le pourpre et l'iris brillant sur leurs plumes, sur leurs ailes ; ils conservent aussi l'attitude et le maintien qu'ils ont communément dans les airs, dans les bois : on croit qu'ils respirent. Au bruit, au mouvement près, nos ménageries, nos faisanderies et nos volières ne sont pas plus vivantes, plus animées.

TABLES D'HÔTES.

Ces tables ne sont pas connues en Espagne ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation ; c'est à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville, moins gênés et plus ouverts qu'ailleurs ; c'est à une table d'hôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays, de tous les états.

Oui, je le sais ; oui, le préjugé flétrit les tables d'hôtes ; mais comme le préjugé est un ignorant, comme le préjugé n'a jamais conseillé rien de bien, rien de bon, comme le

préjugé n'a jamais rien appris à personne, il faut, quand on voyage pour voir, pour apprendre quelque chose, envoyer son valet-de-chambre tourner un couvert à la table d'hôte; près du feu, s'il fait froid; et s'il fait chaud, près de la porte ou de la fenêtre.

POLICE.

CHAQUE quartier de Madrid est soumis à l'inspection d'un commissaire qui juge en dernier ressort les querelles de la canaille.

Les disputes sont rares ici. Outre que l'Espagnol est sobre, son ivresse est tranquille; quand il a bu, il s'endort.

On croit en France qu'il ne se passe point de jour qu'il ne se commette un meurtre ou deux à Madrid ce n'est pas vrai; les Espagnols sont beaucoup moins méchans qu'on ne pense, beaucoup moins jaloux qu'on ne suppose; eux-mêmes souvent, riant les premiers de leur mésaventure, disent plaisamment : « L'âge d'or et l'âge « d'argent sont passés ; nous sommes maintenant « dans l'âge de corne. »

La police a aussi ses espions; mais ces espions sont toujours de la lie du peuple, ainsi que par-tout; et quand M. Mercier dit que

beaucoup de gens de qualité faisoient à Paris le metier d'espions, M. Mercier n'a pas songé à ce qu'il disoit.

VOILE.

Après avoir épuisé tout ce que l'imagination, la coquetterie et l'envie de plaire ont offert aux femmes de parure et d'ornemens, les Espagnoles ont tout rejeté, tout dédaigné tour-à-tour, excepté le voile.

De quelque rang qu'elle soit, une Espagnole ne sort jamais à pied sans être voilée.

On attribue le voile à plusieurs causes. Selon les uns, il doit son origine à la chaleur du climat; selon d'autres, à la jalousie des maris; mais le plus grand nombre s'accorde à penser que c'est la coquetterie qui imagina cette parure.

Popée, en effet, qui étoit aussi coquette que belle; Popée, qui avoit vingt-cinq amans; Popée, qui auroit voulu plaire à tous ceux qui la regardoient, portoit un voile qui lui cachoit la moitié du visage. Tel est le pouvoir décevant du *caché*, et l'empire de ce qu'on ne voit pas, que, malgré tous les charmes étalés à nos regards, si les femmes à nos yeux parois-

soient toutes nues, et qu'elles cachassent seulement un doigt, ce seroit ce doigt qu'on voudroit voir.

MODES. SITIOS. PASSEPORTS.

Il entre dans la destinée des Français, de porter leurs modes dans tous les pays de l'univers. Les plumes et les panaches flottent sur les têtes des femmes de Madrid. Le linon, la gaze, la batiste et la perse, ont remplacé ces pékins, ces damas, ces étoffes d'or et d'argent dont les Espagnoles se paroient sous le dernier règne.

Le rouge est proscrit dans toute l'Espagne. Je voudrois qu'on nous fît l'histoire du rouge; j'aimerois à savoir comment il devint d'abord la marque des mœurs suspectes, comme il est devenu en France l'apanage du rang, de la fortune, et par quelle transition il est passé sur le théâtre, où chaque acteur, jusqu'à Poliphème, met du rouge pour s'embellir.

Le roi habite rarement sa capitale; il passe dix mois de l'année à ses différens SITIOS (*maisons de campagne*); il y est suivi des infans, des grands d'Espagne, de quelques courtisans et autres comédiens de société, plus fiers,

plus vains, plus bas, que chacun connoît, dont tout le monde se moque, et qu'on méprise avec respect. Le genre de vie de Charles III est si uniforme et si triste, qu'une ambassade en Espagne peut être regardée comme une disgrace, un exil, ou, si je puis le dire, comme une *ambassade de pénitence*.

On peut à peine faire deux lieues, trois lieues sans passeports. A l'entrée des villes, des bourgs, des villages même, des commis, ou *alguasils*, entourent votre voiture, vous demandent où vous allez, d'où vous venez, qui vous êtes, et vous donnent la migraine à force de questions.

Plaignons le gouvernement espagnol, ce gouvernement craintif, pusillanime, qui toujours sur le qui-vive, rêve sans cesse aux conjurations, aux complots, et voit par-tout des espions, des ennemis. Conseillons-lui de regarder son royaume comme une maison, et de ne plus forcer chaque commensal à lui demander une permission, un passeport pour aller d'une chambre à l'autre.

JOURS MALHEUREUX.

Les Espagnols sont persuadés que le vendredi est un jour sinistre; et quoiqu'il y ait des ordres dans tous les ports pour faire partir les vaisseaux du roi tous les jours de la semaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, soit par condescendance pour l'équipage, soit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, soit enfin qu'ils ne veulent pas se rendre responsables de l'événement.

C'est au peuple sur-tout que ce jour funeste inspire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi? c'est le vendredi qui a conjuré le mal; quelqu'un meurt-il? c'est le vendredi qui a donné le signal à la mort d'emporter le malade; quelqu'un enfin perd-il son procès? c'est l'influence, c'est la faute du vendredi, et l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partisans. Outre que c'est le jour de Vénus, Sixte-Quint aimoit le vendredi avec passion, parce que c'étoit le jour de sa naissance, de sa promotion au cardinalat, de son

élection à la papauté, et de son couronnement. François Ier assuroit que tout lui réussissoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit, pour la première fois, la belle marquise de Verneuil, celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus, celle qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, et à laquelle il écrivoit ces lettres véhémentes, ces lettres passionnées, qu'on voit à Paris, dans la bibliothèque du roi, section des manuscrits.

ÉDITS DU CONSEIL; ORDONNANCES DE LA POLICE.

A ATHÈNES, toutes les lois se publioient au son du cistre et du timpanon. Le cistre commandoit l'attention, préparoit les esprits à l'obéissance, et aidoit les Athéniens à retenir la loi qu'on publioit.

En Espagne, c'est au bruit du tambour, et c'est le bourreau qui publie les ordonnances et les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cause d'un usage aussi extraordinaire. Quelle sanction, quel poids pour conserver un édit quelconque, après avoir passé

par la bouche d'un bourreau, d'un homme infame!

Infame! un bourreau doit-il l'être? Quelle question! L'homme qui doit dire, qui peut dire à chaque instant du jour : « Je ne puis « être heureux, je ne puis être riche qu'à « force de forfaits; » cet homme-là n'a point d'égal, point de semblable, n'a aucun rang dans la société; mais comme l'infamie est une peine réelle, comme il est injuste de punir un homme qui, souvent, a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient, et rougiroient de causer avec lui, un bourreau devroit être un scélérat à qui on laisseroit la vie, et qui, bien logé, bien nourri et condamné à une prison perpétuelle, n'en sortiroit que pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'est point aisé; mais pour l'apprendre il faut du temps, mais un bourreau habile est un homme rare. Eh! qu'on massole pour tous les crimes; il ne faudra plus ni apprentissage, ni coup d'essai, ni chef-d'œuvre, et le premier venu sera assez savant.

NOUVELLE INVENTION.

Palombinos, savant portugais, originaire du Brésil, ami du marquis de Pombal, et que la disgrace de ce ministre a forcé de quitter Lisbonne, vient d'imaginer un vaisseau qui peut voguer sans le secours du vent; il est sans mâts, sans voiles; il ne prendroit pas plus de six pieds d'eau, un enfant le feroit manœuvrer.

Don Antonio de Galves, ministre de la marine, a accueilli d'abord Palombinos, lui a offert, lui a promis des encouragemens, une pension, et n'a rien fait.

L'inventeur de ce vaisseau est véritablement un homme de génie, mais il est dans la misère, et son ouvrage reste en carton.

Il est incalculable le nombre d'inventions neuves, de découvertes utiles, qui, faute d'encouragemens, ne sortent pas du portefeuille de leurs auteurs. Le génie n'est nulle part assez payé.

Fontenelle a dit: « Si j'avois toutes les vérités « dans la main, je ne l'ouvrirois pas pour les ré« pandre. » Fontenelle connoissoit l'espèce humaine; il savoit bien que le monde est tantôt

un malade ingrat qui repousse avec colère la potion qu'on lui offre, tantôt un enfant qui bat sa bonne, quand elle lui dit : « Prenez garde, « Lolo, vous allez tomber. »

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

En dépit du moine-jacobin, Macanaz, qui publia il y a vingt ans un écrit très-volumineux; sous le titre *d'Eloge de l'Inquisition*, l'adoucissement des moeurs et les principes de philantropie connus de la dynastie régnante, promettent à l'Espagne l'abolition totale des *auto-da-fe*, le licenciement de la Sainte-Hermandad et la démolition absolue des cachots du Saint-Office.

Ce bienheureux jour se fait attendre : l'Inquisition va son train; elle procède, elle condamne, si ce n'est pas au feu, c'est au fouet, c'est à la réclusion. Les villes de Tolède, de Valence, de Valladolid, en offrent des exemples récens.

Rien au monde de plus inique et de plus odieusement mystérieux, que le mode des jugemens rendus par le Saint-Office. La page la plus sanglante du code noir, et ces sentences prononcées à huis clos, sans témoins

et sans examen contre les malheureux Ilotes, ne présentent pas dans leur ensemble autant de férocité.

Le malheureux condamné par le Saint-Office, ou à la réclusion, ou au feu, ignore toujours pourquoi on l'enferme, ou pourquoi on le brûle; jamais la sentence n'est motivée. Semblables aux muets du grand-seigneur, les inquisiteurs vous condamnent et vous tuent sans vous parler.

LA CHARTREUSE DU PAULAR, *près de* MADRID.

Cette chartreuse est célèbre par le séjour forcé qu'y fit le cardinal Ximenès.

Le couvent est environné de rochers à perte de vue, qu'on admire et qui épouvantent.

Lorsqu'un étranger est recommandé, il peut tout voir, il est bien reçu, et fêté même. On lui montre l'église, les cellules, les clochers, les tombes, et le cloître orné de tableaux.

Ces chartreux, leur voix lente et sépulcrale, leur pâleur, leur maigreur, tout attriste dans ce couvent, tout fait songer à la mort. Le jour que j'y allai, je ne vis que la mort, je ne songeai qu'à la mort. Toute la nuit, je rêvai d'elle. Mes parens, mes amis, qui n'existent plus,

remplissoient ma chambre; ma mère étoit assise sur son lit; elle venoit de mourir; je la voyois, je me rappelois le jour, l'instant qu'elle mourut; quatre heures sonnoient, c'étoit au mois de novembre, le temps étoit couvert, il faisoit froid, je jouois avec ma sœur, c'étoit un dimanche, ma mère étoit morte, je l'embrassois, je l'appelois, je croyois qu'elle dormoit.

Aux environs de Madrid, les monastères se touchent.

On trouve à quatre cents pas de la chartreuse du Paular, un couvent de cordeliers; ce monastère est fort riche. Entouré de vignobles, de prairies, de chanvrières; à dix lieues à la ronde, tout ce qu'on voit est à lui.

Contre l'usage reçu parmi les ordres mendians, qui tous vivent d'aumônes, les cordeliers sont fort riches en Espagne; mais il faut leur rendre la justice qu'ils méritent; point de vanité, point d'orgueil; tout riche qu'il est, cet ordre dit qu'il est pauvre, et continue à mendier.

J'avois une lettre de recommandation pour le gardien. J'ai trouvé en lui un homme instruit, un homme de mérite, et que la cour vient de nommer au siége éminent de l'arche-

vêché

vêché de Burgos. Il est à sa place, il va jouir d'une fortune immense; ce pays est pauvre, il fera beaucoup de bien.

J'ai dîné, soupé et couché dans le couvent. Douze moines, cinq frères, composent ce monastère, et il a cent mille livres de rentes.

L'Arioste avoit raison de dire que la concorde habitoit rarement dans les cloîtres. Jalousie, envie, rivalité, toutes les passions haineuses habitent ce couvent, et ils sont douze.

A deux petites lieues du couvent j'ai assisté à une noce de village. En Espagne, comme par-tout, ces fêtes rustiques sont délicieuses; tous les fronts sont épanouis, tous les cœurs, tous les sens, sont dans la joie. Il semble qu'on habite l'Elysée, qu'on est entouré d'ombres heureuses et que l'éternité a commencé.

AFFREUX TABLEAUX.

L'EFFIGIE des victimes que l'Inquisition s'est immolée depuis environ deux siècles, est suspendue dans les cathédrales et dans les principales paroisses ou couvens. Les temples, en Espagne, sont remplis de ces épouvantables tableaux; ce fut toujours, ce sont encore les sujets favoris de l'école espagnole, Quand on

s'attend à voir, sur le maître-autel, ou dans quelque chapelle latérale, ou dans la sacristie, *sainte Thérèse, la Madeleine, les noces de Cana,* ou quelque chef-d'œuvre de Raphaël, de Luc Jourdain, etc., on voit un bûcher, des bourreaux, une jeune fille, un vieillard, une famille toute entière, marcher au bûcher et expirer dans les flammes.

Le nom de ces malheureux est tracé au bas de chaque tableau. On y lit des noms connus, des noms célèbres, des noms qui honorèrent l'Espagne durant ses beaux jours et durant ses rêves d'ambition et d'orgueil. J'ai lu, dans la cathédrale de Tolède, le nom de Jean Ponce de Léon; j'ai trouvé celui du comte de Baylen, dans l'église de la *Teu* à Saragosse. Le couvent de l'Escalessas à Madrid vous offre des noms fameux; on remarque entr'autres celui de Louis Gonzalve, de Jean Fernandez, de Losada, de Louis Rojas, fils de ce comte de Rojas qui chassa les Impériaux de Madrid, et qui partagea, avec le duc de Vendôme, l'honneur de la journée de Villaviciosa.

Dans la cathédrale de Cordoue, j'ai vu le nom de quelques étrangers appelés, fêtés, puis persécutés en Espagne. J'ai remarqué, entre autres, Jean Charus, qui, dénoncé à l'Inquisi-

tion et jeté dans ses cachots, fut obligé, pour en sortir, d'abjurer la religion qu'il avoit héritée de ses pères et qu'il croyoit la meilleure. J'ai vu encore..... mais cette liste est trop effrayante, j'en passe la moitié; dans je ne sais quelle église de Burgos, j'ai craché trois fois sur un de ces tableaux.

Le chanoine, ou plutôt le moine Marsollier, auteur de la *Vie du Cardinal Ximenès*, de celle de *Henri VIII* et d'un *Panégyrique de Louis XII*, s'est amusé à faire l'*Histoire de l'Inquisition*; mais sa plume, amie du Saint-Office, a dénaturé tous les faits : ce prêtre, pensionné par la cour de Madrid, et payé pour mentir, a menti.

Jamais l'Inquisition ne s'immola de victime plus intéressante que Cornelia Borhorquia, fille unique du marquis de Borhorquia, capitaine général de l'Andalousie, puis vice-roi du Pérou. Jamais assassinat plus révoltant n'a souillé les pages de l'histoire.

Rien n'égaloit la beauté de Borhorquia, l'archevêque de Séville la vit, en devint éperdument amoureux, la fit enlever et voulut..... Borhorquia, furieuse, veut le poignarder, et de rage, ce monstre la livre au tribunal du

Saint-Office; elle est condamnée et brûlée comme athée.

Borhorquia invoqua Dieu jusqu'au dernier soupir. Elle crioit, du milieu des flammes, en fixant le ciel : *Dieu est là, il me voit, il m'appelle, il me tend les bras.* C'est le bourreau qui l'a entendue, c'est le bourreau qui l'a dit.

Henri IV, qui vécut adoré, qui fut, pendant son règne, l'honneur et la gloire de la monarchie française, Henri IV, l'objet de l'amour, de l'admiration des siècles, a été assassiné, et Torquemada, inventeur de l'Inquisition, est mort paisiblement dans son lit.

Quand on songe à ce Torquemada, quand on pense à ses forfaits et qu'on lit son histoire, on se demande avec étonnement, si l'Espagne n'avoit pas, de son temps, des gibets, des bourreaux, ou quelques bras assez hardis pour le poignarder. Au reste, chargé de la haine et du mépris des nations, Torquemada, en dépit de lui et malgré lui, est immortel. Voyez s'avancer, à travers les siècles, un moine au front sinistre, au regard furieux, une torche à la main, et laissant derrière lui des tourbillons de flammes et des traces de sang, c'est TORQUEMADA.

LANDES.

Les trois quarts de l'Espagne sont incultes, parce que les Espagnols méprisent la terre et qu'ils croient que l'agriculture est au-dessous d'eux.

De-là, ces landes qui ne finissent pas; de-là, l'indispensable nécessité où se trouve l'Espagne de faire venir à grands frais de l'Afrique, de la Lombardie et de l'Amérique septentrionale, des grains, du riz et autres comestibles, et autres denrées que les mains orgueilleuses de ses habitans refusent de lui procurer. De-là, ces marais fétides, les marais d'Aragon entr'autres, qui tuent tous les ans par leurs vapeurs pestilentielles, par leurs miasmes corrupteurs, des enfans au berceau, des jeunes garçons, des jeunes filles à la fleur de l'âge; ainsi périt, il y a trois ans, une jeune personne charmante, que j'avois vue, en passant par Daroca, que j'espérois retrouver à mon retour, et qui étoit morte quand je suis repassé.

L'Espagne appelle en vain des étrangers; outre qu'ils ne viennent point en assez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquisition les tourmente, des impôts, des vexa-

tions de toute espèce pèsent sur eux, les accablent et leur enlèvent le prix de leur labeur. Fatigués d'un régime aussi oppresseur, révoltés contre un gouverneur qui promet tout et qui ne tient rien, ces malheureux secouent avec indignation la poussière de leurs pieds, abandonnent l'Espagne à son orgueil, à sa paresse, et vont porter ailleurs leur industrie et leurs pénates.

Il faut le dire, à la gloire de Charles III, depuis son avénement au trône; ce prince a tout essayé, a tout fait pour encourager l'agriculture. Sa munificence a fondé des prix, accordé des pensions et des indemnités. Triptolême nouveau, un jour sans doute, on le verra labourer lui-même quelques arpens de terre. C'est le seul moyen qui soit en sa puissance pour faire remonter l'agriculture au rang qu'elle doit avoir, au rang qu'elle a perdu en Espagne, au rang que lui disputent, depuis deux siècles, les fabriques, les manufactures, ses orgueilleuses rivales.

TEMPLES.

Les temples de Madrid sont d'une magnificence extrême; l'or et l'argent brillent sur les lambris, sur les autels, pendent aux voûtes, et l'on pourroit bâtir une ville superbe des trésors cachés dans les sacristies.

Après la bataille de Saragosse, le lord Stanhope, qui commandoit les Anglais, alla voir le trésor de Notre-Dame du Pilier. Il disoit en sortant de l'église : « Quand les trésors de tous « les souverains de l'Europe seroient réunis, « ils ne vaudroient pas la moitié de celui-ci. » Ce trésor passe en effet pour le plus riche de tous les trésors connus. On y voit quatre anges d'argent, dont les ailes sont d'or et semées d'étoiles de saphirs. La couronne de la Vierge est d'or massif.

Il y a dans le trésor une infinité de têtes, de bras, de jambes d'or et d'argent, donnés à la Vierge en payement de ses miracles.

Mais toutes ces richesses ne sont rien en comparaison de la grande custode dont on se sert pour porter la grande hostie le jour de la Fête-Dieu. La circonférence du soleil et de ses rayons est aussi grande qu'une des roues de mon ca-

briolet. Les rayons sont d'or massif et couverts d'émeraudes. Le calice est sur un piédestal d'argent, de la hauteur de trois pieds. Toute la custode pèse cinq cents livres, et est posée sur un socle doré. Aucun orfévre, aucun joaillier n'a pu évaluer cette custode. C'est un présent d'un archevêque de Séville. Personne ne devinoit comment cet archevêque avoit pu ramasser autant d'argent : on a su qu'un de ses frères qui mourut au Pérou, lui laissa des sommes immenses. Alors cette magnificence extrême n'étonna plus personne.

Quelle mine à exploiter que la sacristie de Notre-Dame du Pilier, de Notre-Dame de Lorette, de toutes les madones du globe chrétien !

Exploitons ces mines, et cessons d'enfermer Dieu entre quatre murailles. Toute d'or, toute vaste que soit une église, c'est un cachot, c'est une crêche pour lui. Changeons la destination de nos temples : donnons-les à la misère, à la vieillesse, qu'ils deviennent des hôpitaux. Assemblons-nous, tantôt dans une plaine, tantôt, au pied d'un rocher : là, une fois par mois, prions, chantons, faisons retentir les airs du chant de nos hymnes; les autres jours travail-

lons, occupons-nous, oublions, pour ainsi dire, l'existence de Dieu.

DE LA VIERGE.

DANS toutes les rues, dans toutes les maisons de Madrid, on voit, ou la gravure, ou la silhouette, ou l'image de Marie, soit en bois, en cire, ou en marbre.

Il est inoui la consommation de feuilles, de fleurs, soit naturelles, soit artificielles qu'on fait en Espagne pour fleurir, pour couronner la Vierge. Il est inoui la quantité de mains occupées du matin au soir à tailler ses robes, monter ses bonnets, et à broder ses manchettes.

Chaque Espagnol regarde la Vierge comme une amie, et presqu'une maîtresse, toujours occupée de lui, et rêvant à son bonheur. Dans ses calamités, dans ses peines, dans ses projets de fortune, elle est sa confidente, son conseil, et sa consolatrice.

Aussi le nom de Marie, passant sans cesse de bouche en bouche, est mêlé à tous les complimens, à tous les souhaits.

En parlant, en écrivant, le nom de Marie est toujours invoqué; on l'invoque si l'on craint,

on l'invoque si l'on espère; si l'on promet, on l'invoque encore.

C'est au nom de la Vierge qu'une jeune personne conjure son amant de lui être fidèle, qu'elle lui offre son portrait, qu'elle lui demande ou lui donne un rendez-vous; c'est à son image que s'exhale, que s'adresse le premier soupir, le premier corazon.

Corazon! Corazon! est l'exclamation favorite des Espagnoles, chaque fois que l'amour les livre aux embrassemens de leurs époux.

RELIGIEUSES.

Il n'y a que le dieu des assassins qui puisse recevoir les vœux sacriléges, les vœux *germicides* d'une jeune religieuse. Les voyageurs comptent à Madrid soixante-quatorze monastères de filles.

C'est la chaleur du climat, c'est l'empire des moines, la tendresse exclusive des pères et mères pour tels ou tels de leurs enfans, c'est le tribunal de la pénitence, qui peuple les cloîtres espagnols.

Surchargée de principes de vie, à douze ans déja une Espagnole éprouve une sorte de frisson de fièvre d'amour; à douze ans, déja elle

est agitée, tourmentée de desirs, altérée d'hommes : elle ouvre son ame à son confesseur.

Abus de l'Ecriture-Sainte, passages tronqués, révélation, miracles, tout est mis en usage pour séduire et tromper cette jeune personne. A en croire ce moine, c'est Dieu qui l'appelle à lui, c'est Dieu qui la cherche, qui la veut, c'est le *mal de Dieu* qui la tourmente, qui menace ses jours; pour guérir, il faut prendre le voile, la malheureuse le prend.

Les desirs naissent en foule, la tête se peuple d'images, les veines s'emplissent de feu; mais il n'est plus temps, la porte du monde est fermée, et fermée sans retour. Il faut renoncer au monde, il faut baigner sa couche de larmes, mourir entre quatre murailles, calcinée de desirs, que ni le jeûne, ni le cilice, ni le chant des hymnes, ni les saignées, ni les bains froids ne peuvent ni modérer, ni éteindre.

Telle est la vocation, la vie et la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

C'est vous que la terre implore, dépositaires de la puissance; souverains, réunissez-vous, Ouvrez ces cachots de la religion; du fond de leurs cellules, ces malheureuses vous implorent à genoux. Entendez leurs cris, exaucez

leurs voeux, rendez-les au monde, à l'amour, à la vie de la vie, et ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent, nous fuient, passent leurs jours à tout desirer, à tout regretter, à implorer la continence, à postuler l'éternité.

APERÇUS PARTICULIERS.

PRESQUE toutes les femmes espagnoles ont le son de la voix d'une douceur admirable: c'est un charme de les entendre parler; je préfère leur son de voix à l'ariette la plus brillante, à la plus belle sonate; Gluck n'auroit rien à y changer, c'est de la musique toute faite.

C'est l'élégance de la taille, c'est la beauté des yeux, mais sur-sout c'est la finesse, c'est la magie du regard qui distingue les femmes de Madrid; et c'est à Madrid où l'homme sensible à la beauté, et qui craint d'aimer, doit le plus souvent dire aux jolies femmes qu'il connoît: *Je vous en prie, ne fixez pas les yeux sur moi.*

Tout Espagnol riche qu'on n'enterre pas en habit religieux, est enterré *in fiocchi*, on le revêt de son plus bel habit. Il semble qu'il

vaudroit mieux vendre ce bel habit, en distribuer le prix aux pauvres, et enterrer le mort en chemise ou en veste. Point de mots plus disparates, point de mots qui présentent des idées plus incohérentes, que *cercueil*, *cadavre*, *ver* et *toilette*.

Il est assez rare de rencontrer deux Espagnols se promener ensemble. J'ai cru avoir remarqué qu'en général l'Espagnol se plaisoit à être seul ; il fait bien. L'homme seul a plus de vie, vit double. L'homme en société, c'est du vin trempé, frelaté ; l'homme seul, c'est le vin naturel, c'est le vin pur.

L'usage des colombiers est inconnu en Espagne. On enferme les pigeons paire par paire. Ainsi isolés, ces pigeons paroissent à plaindre, mais s'ils s'aiment, ils sont heureux.

Un reproche assez général que j'ai entendu faire aux Espagnols, c'est qu'ils manquent de stabilité dans le caractère, de persévérance dans les projets et dans les plans, de penser le lendemain le contraire absolument de ce qu'ils pensoient la veille. Marivaux disoit, qu'*il y avoit fort peu d'hommes qui fussent de leur avis ;* ce mot, aussi profond qu'il est spirituel, est sur-tout vrai en Espagne.

Les dames espagnoles passent pour être ga-

lantes. On dit les demoiselles fort aimantes, mais très-retenues. Les hommes en général sont timides dans leurs amours, leurs succès sont lents. Durant des années entières, tel Espagnol brûle d'amour, brûle de desirs, souvent même il en meurt, et cela faute de parler, faute de dire qu'il aime.

Après la Pologne et le royaume de Naples, l'Espagne est le pays où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *marquis*, *comte*, *chevalier*, qui veut; tous les titres sont au pillage.

Les grands d'Espagne ne sont pas ce que l'on croit communément en France. Pour avoir des notions sur leur caractère, il faut les suivre à Madrid et dans les différens *sitios*; il faut les voir devant le roi, il faut les voir lui parler à genoux, le servir à genoux; il faut les voir devant le prince des Asturies et les infants, courbés, immobiles, n'osant parler, l'air humilié, comme des malheureux prêts à demander l'aumône.

Quel dommage que les trois quarts de l'Espagne soient incultes ! Ce n'est pas la faute de la terre, par-tout elle est excellente, par-tout

le sol brûle de produire ; un peu d'art, un peu de sueur, on obtiendroit tout ce qu'on voudroit. *La Sierra Morena* le prouve. A peine cette partie de l'Espagne fut-elle cultivée, semée, imbibée de rosée, et frappée des rayons du soleil, qu'elle étala aussitôt le luxe de la fécondité.

Ici, pour peu qu'un ouvrage soit un peu libre, on le brûle. Si jamais celui-ci passe les Pyrénées, il sera brûlé sans doute. Tant mieux : salut aux ouvrages qu'on brûle ! Le lecteur aime les livres qu'on brûle, le libraire aussi, l'auteur aussi ; c'est son cordon bleu.

Les églises sont d'une magnificence extrême. L'or et l'azur brillent par-tout : quand on entre, la richesse des chapelles, du maître-autel, vous éblouit ; pendant quelques minutes on ne peut rien voir. Les peintres espagnols n'oublient jamais de donner à leurs saintes la plus jolie figure du monde. La Vierge sur-tout ; Luc Jordans, l'Espagnolet, Mengs, la représentent toujours le sein presque nu, les cheveux nattés et parés de fleurs, la volupté, la langueur dans les yeux, et le sourire sur la bouche.

Les Espagnols sont des modèles d'amour paternel. Dans les rues, aux promenades, il est fort rare de rencontrer un enfant seul; presque toujours il est accompagné par son

père, qui le suit de l'œil, ou qui le conduit par la main. C'est une chose bien touchante à voir qu'un bon père de famille, non pas précisément comme dans les drames et dans les romans, où, peints de fantaisie, ils se ressemblent; mais voyez-le dans les rues, dans les promenades de Madrid, conduisant son enfant par la main, s'il est grand, ou le portant dans ses bras s'il est petit.

Quoique les appartemens soient très-vastes, ils sont obscurs, parce que les fenêtres sont mal disposées, les jalousies toujours baissées, et des rideaux sur des rideaux : à peine le petit jour de nos boudoirs. Il semble que les Espagnols craignent la lumière, il semble qu'ils ignorent que rien ne pare, ne meuble une chambre aussi richement que la clarté.

C'est parmi le peuple, c'est parmi les pauvres que l'on compte le plus de dévots : tant il est vrai que lorsqu'on n'a rien, et lorsqu'on souffre, c'est un bonheur de croire en Dieu.

La partie de l'éducation la plus généralement négligée, c'est la culture de la mémoire. Les Espagnols ont peut-être raison : tour-à-tour heureux et malheureux par elle, souvent la mémoire a des suites cruelles; et sur cent choses, sur vingt personnes dont on se souvient avec

plaisir,

plaisir, il en est mille qu'on voudroit oublier.

Un médecin danois a soutenu dans une thèse, qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que presque tous les sourds ouvrent la bouche pour écouter. Les Espagnols font de même ; on diroit qu'ils ont l'oreille sur la langue.

Il seroit injuste de faire peser sur les femmes, le reproche de paresse, que les hommes méritent assez communément. Rien de plus rare que de trouver une Espagnole oisive, principalement dans les villes à manufactures et à fabriques. Quand j'étois à Valence, aussitôt que la chaleur commençoit à tomber, je voyois les femmes sortir de leurs maisons, s'asseoir devant leurs portes, filer de la soie, ou la dévider, ou préparer des feuilles de mûrier.

Dans les villages de l'Andalousie, de la Catalogne et de l'Estramadure, jamais une paysanne n'a les bras croisés ; toujours elle s'occupe, soit à travailler, soit à faire danser sur ses genoux, ou à endormir par ses chansons l'enfant qu'elle nourrit.

Quel est l'état des mœurs en Espagne ? Elles sont à la fois, et très-pures, et très-libres. Les femmes mariées poussent la fidélité conjugale

jusqu'à la folie. Aussi long-temps qu'elles restent filles, nulle réserve, nulle retenue, elles se permettent tout, et mènent, pour ainsi dire, la vie de garçon.

Les femmes de Barcelone passent pour être extrêmement jolies. On peut dire, oui; on peut dire, non. Presque toutes ont le teint éblouissant, les dents superbes, de beaux yeux; mais elles manquent de grâces : tous leurs traits sont muets. Point de physionomie, aucune expression dans le sourire. Par-tout, mais plus particulièrement à Barcelone, défiez-vous de la première impression : ne vous hâtez pas de prononcer, pour juger de la beauté d'une femme; attendez son sourire.

Déja, du temps de Martial, les habitans du royaume de Grenade étoient célèbres par leur extrême gaîté : ils n'ont point changé de caractère. Grenade est une ville de plaisir, les étrangers s'y arrêtent; bals, concerts, mascarades tous les jours : pour les habitans de Grenade, le mardi gras dure toute l'année.

J'aurois un million, et mes poches seroient pleines de monnoie, que je refuserois l'aumône à tous les pauvres de Madrid. Le créancier le plus insolent est moins insolent que ces drôles. Un de ces mendians imploroit un jour ma pi-

tié : il étoit bien vêtu ; il tenoit à la main une tabatière d'argent : pourquoi mendier, lui dis-je, rien n'annonce que vous êtes malheureux ; vos habits, votre linge, votre tabatière ? Ma tabatière, me répond-il, est d'argent, j'en veux avoir une d'or. N'est-ce pas là de la belle et bonne impudence, de l'impudence que j'appellerois, si je l'osois, de l'impudence *avant la lettre.*

L'orgueil national perce dans tout. Entrez dans un hôpital, parcourez les salles : vous ne voyez personne ; tous les malades, humiliés d'être vus, s'enveloppent de leurs couvertures, et se cachent dans leurs draps.

On porte le Viatique avec beaucoup de pompe. La première personne qui se trouve en voiture quand il passe, avertie par une clochette, est obligée de descendre, de se mettre à genoux, et d'offrir son carosse à Dieu.

Humilié de s'entendre reprocher sans cesse par les voyageurs et les étrangers, le mauvais état des grands chemins, le gouvernement espagnol a nommé une commission pour aviser aux moyens de rendre au moins praticables ces routes qui séparent les grandes villes, ces routes sur lesquelles l'intérêt du commerce appelle une attention plus particulière. D'abord l'établissement

d'une loterie a été proposé, puis combattu avec force, et puis rejeté comme une ressource honteuse, une planche pourrie, sur laquelle cherche à se sauver un gouvernement aux abois.

Je n'ai vu nulle part aussi peu de jolis enfans. Par-tout en général les enfans sont jolis de naïveté, de grâce, d'enfance; mais l'Espagnol, contre l'usage, est déja laid avant d'être grand.

Une chose qui paroîtra extraordinaire, et qui pourtant est vraie, c'est que parmi les Espagnols, ce peuple si religieux, si fanatique, parmi ce peuple gouverné par le fils aîné de l'Eglise on compte un très-grand nombre d'athées qui ne croient rien, absolument rien, et qui soutiennent tout haut que Dieu est un héros de roman, que le ciel et l'enfer sont dans les espaces imaginaires, et que le hasard a la feuille des événemens.

Chaque soldat couche seul. Ce réglement a été fait sous le règne de Ferdinand VI. Je crois que l'Espagne est la seule puissance de l'Europe où le soldat puisse dormir à son aise, et se retourner dans son lit.

L'Espagne est remplie de prophètes qui s'en vont de village en village, tantôt prédisant un tremblement de terre, tantôt un ouragan,

tantôt, et plus souvent encore, la fin du monde. Ces prédictions consternent le peuple, arrachent les paysans à leur travail. Le gouvernement devroit faire surveiller et punir ces prophètes, et leur faire attacher sur les lèvres un espèce de bâillon qui, sans leur fermer précisément la bouche, les empêchât de parler pendant un mois ou deux.

Dans presque toutes les villes de la domination espagnole, on enterre les morts à visage découvert. Cet usage devroit être général. Un extrait mortuaire ne suffit pas pour constater la mort de quelqu'un. Dans une de nos provinces méridionales de France, il se passa, il y a trente ans, une scène odieuse. Le comte de****, pressé de jouir du bien de son père, le fit enterrer, le fit jeter dans un cul-de-basse-fosse, prit le deuil, et répandit par-tout que son père venoit de mourir: les cloches annoncèrent, le lendemain, qu'on alloit enterrer le mort, et on enterra une pierre.

Il se fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres: il s'y trouve, plus qu'ailleurs, des hommes vraiment vertueux, des *hommes-modèles*, qu'on me passe le mot, à qui, pour le bonheur du monde, tous les hommes devroient ressembler.

J'ai remarqué avec plaisir, en parcourant l'Espagne, que les postillons ou cochers ne frappoient jamais leurs mules. Aussitôt qu'elles paroissent fatiguées, ils les flattent au contraire, les caressent, et cherchent à les distraire, à les a muser par des chansons. A coup sûr, ces cochers ou postillons rendent leurs familles, leurs femmes heureuses, et sont d'honnêtes gens.

Non-seulement l'Espagnol est paresseux, mais il est encore insouciant, apathique. Parmi cent traits qui le prouvent, on m'a raconté que dans la chambre où couchoit le duc d'Almodavar, père du duc d'Almodavar, ambassadeur d'Espagne à Londres : au lieu de faire réparer le toit de son château, il se contentoit de faire changer son lit de place pour éviter l'eau des gouttières.

Si les Espagnols, en général, sont petits et d'une constitution délicate, c'est que, jeunes, ils s'énervent dans les colléges. Le gouvernement devroit faire traduire l'ouvrage de Tissot, enjoindre aux pères et mères de le faire lire à leurs enfans; ce livre effrayant les feroit trembler.

Il n'y a qu'un malade bien décidé à se faire estropier, qui puisse consentir à livrer son bras

à la lancette rouillée et aux doigts engourdis d'un chirurgien espagnol.

Les habitans de Madrid ne connoissent pas le plaisir de se réunir pour manger ensemble. Les ministres seulement donnent quelquefois des dîners de cérémonie. Le duc d'Alcudia, aujourd'hui prince de la Paix, fait exception: presque tous les jours il admet à sa table un grand nombre d'officiers et les étrangers présentés à la cour. Aucun mets délicat, rien de recherché, grosse chair, très-grosse chère; une quantité de plats qui ne finit point.

L'abondance des mets dégoûte du festin,

a dit je ne sais quel poëte, c'est, je crois, Chaulieu, ou madame de Villedieu, ou un autre, n'importe.

A moins d'y être accoutumé, je ne conseille à personne de boire de l'eau de la fontaine du marché Saint-Louis, et de celle de la grande rue Saint-Bernard; j'ai bu de cette eau, je m'en suis repenti.

La gaîté est pour l'Espagnol un état de peine; la mélancolie lui fait du bien; il souffre quand les chants, la danse, l'arrachent malgré lui à sa taciturnité habituelle. J'aime les Espagnols, di-

soit souvent Christine de Suède, parce que leur caractère sombre ressemble singulièrement au mien. Doit-on se féliciter, ou se plaindre, d'être triste et morose? Locke, et beaucoup d'autres, pensent qu'il est prudent d'éviter la société de ces hommes aux idées ténébreuses, aux idées noires, de ces hommes qui voient tout à travers un nuage de spleen. Quelques exceptions isolées ne sont rien contre l'autorité de Locke, sur-tout quand l'histoire compte au nombre des hommes mélancoliques, Tibère, Domitien, Alexandre VI. J'oubliois Ravaillac, qui, toujours taciturne, toujours triste, tua Henri IV pour se désennuyer.

Autant les femmes ont le son de voix agréable, harmonieux même, autant les hommes l'ont dur et pénible à entendre. La prononciation de l'Espagnol est voilée, gutturale; il appuie sur les diphtongues d'une manière trop sensible. Sa manière sur-tout de prononcer les finales, déchire l'oreille; on diroit qu'il gronde, ou qu'il a mal à la gorge. Je reviens souvent sur le son de la voix: je le fais à dessein. On a si peu écrit sur la voix humaine, sur ses diverses inflexions, sur l'influence qu'elles peuvent avoir sur la détermination de celui à qui

l'on parle, de celui à qui l'on demande telle grace ou telle faveur!

Le pont construit sur le Manzaranez a coûté dix-sept millions, et pendant huit mois de l'année, le lit de cette rivière ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les Espagnols aiment singulièrement qu'on les salue, et jamais ils ne préviennent personne. Toujours s'emparant du haut du pavé, ils vous regardent fixement, et leur coup-d'œil altier semble vous dire :

Savez-vous qui je suis? me connoissez-vous?

Saluez-moi, vous le devez. Un jour, je fus au moment d'avoir une affaire; j'en aurois mille à ce prix. Je préviens volontiers un vieillard, un artiste célèbre, me découvrir ne me coûte rien; mais un Espagnol, tout-puissant, tout opulent qu'il puisse être, jamais je ne le saluerai le premier; je saluerois plutôt une hirondelle.

Comme en France, comme par-tout, le peuple est très-badaud. Pour voir arriver un prince, un cardinal, ou autre grand seigneur, il courroit ici, il courroit là, il attendroit dans les rues, il perdroit une journée toute entière. Cette manie, qui remonte à l'origine des siècles,

est commune, je le répète, à tous les pays, à tous les temps. Personne, sans doute, ne sera de mon avis; mais tous les potentats de l'Europe et du monde pourroient, l'un après l'autre, passer, repasser derrière moi, sans que je tournasse la tête pour les regarder.

PRISONS.

Excepté la prison des nobles, à Madrid, et celle dont j'ai parlé à l'article Talaveyra, toutes les prisons, en Espagne, sont des charniers: au lieu d'y enfermer des êtres vivans, on feroit mieux d'y jeter les corps morts.

Nulle différence entre le scélérat consommé et le fripon qui commence. En Espagne, on confond tout, et souvent le brigand incurable, le malheureux qui doit une piastre, et le braconnier qui a tué un lièvre, renfermés dans le même cachot, dorment tous les trois sur la même paille.

En Espagne, comme en France, on trouve de ces géoliers féroces qui vendent au poids de l'or, aux malheureux confiés à leur surveillance, l'air fétide qu'ils respirent, et le grabat vermoulu sur lequel ils couchent.

Howard est le seul écrivain de nos jours, qui

ait eu le courage de pénétrer dans les prisons, de descendre dans les cachots, et d'appeler l'attention du gouvernement, et sur l'infection de ces lieux de peine, et sur leur régime odieux, et sur ces concierges et gardiens, qui paroissent, à leur son de voix, à leurs mouvemens brusques, à leurs gestes, à l'habitude entière de tout leur corps, ne tenir à l'espèce humaine que par la stature et la parole.

GUITARE, CHANSONS.

Ce sont les Maures qui apportèrent la guitare en Espagne. Avant le règne d'Abderame, cet instrument étoit peu connu.

C'est l'instrument favori des Espagnols. Il sert de truchement aux amans qui, tous les soirs, se rendent sous les fenêtres de leurs maîtresses, pour chanter et soupirer leur amour.

Les Espagnols ont une infinité de chansons et de ballades: elles roulent toutes sur des aventures amoureuses, chevaleresques et dévotes. Un prodige opéré par la Vierge, un chevalier qui se bat pour l'honneur de sa dame, un Espagnol qui terrasse un géant, le désespoir d'un amant délaissé ou trahi, tels sont communément les sujets de ces sortes de compositions.

Madrid a aussi des chanteurs publics. Les carrefours et les rues retentissent de chansons satiriques ou morales. La *Juana*, *l'Epoux fidèle*, *le Cortejo*, *la Macha*, et *le Brouille Ménage*, sont, dans ce moment-ci, les chansons à la mode.

VOUTES SOUTERRAINES.

Je les ai vues, ces voûtes situées à quinze lieues de Madrid, sur la route qui conduit à Tolède. Dix hommes y marcheroient de front, un homme de sept pieds s'y tiendroit debout. Je suis monté, je suis descendu, j'ai parcouru ces voûtes dans tous les sens. Mon insatiable curiosité a pensé me coûter la vie. Mon guide a eu peur, et pas moi. Cent pieds sous terre! quel cabinet pour la méditation! que de pensées jaillissent de là! Combien d'idées lugubres, religieuses, vous assaillent tour-à-tour et à la fois! Admiration, recueillement, plaisir, surprise, un fond de mélancolie, c'est tout cela, c'est plus que cela; c'est une situation si nouvelle, un mode d'existence si nouveau, que, pour le rendre, il faudroit un mot nouveau, un mot créé à l'instant même qu'on parcourt ces voûtes.

TRADUCTIONS, LIVRES ORIGINAUX.

Comme nous l'avons remarqué, les savans espagnols compilent, compilent et traduisent beaucoup. Depuis trente ans, sur-tout, ce genre de littérature est fort à la mode.

Les ouvrages originaux sont en petit nombre. Parmi les livres modernes, on cite avec éloge :

El Honnor Espanoll, l'Héroïsme Espagnol. C'est un tableau succinct, et très-bien fait, des actions éclatantes qui ont illustré l'Espagne depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Charles IV.

Escuella espannola de Sordo mudos, Instructions pour les sourds et muets. C'est dans cette méthode, que l'abbé de l'Épée, et après lui, M. Sicard, ont puisé, sans le dire, ce que l'un a appelé, et ce que l'autre appelle MES PRINCIPES, MES DÉCOUVERTES.

Viage estatico al Mundo planetario, Voyage dans le Monde planetaire. C'est un roman très-bien écrit sur le système astronomique. Si le ciel etoit habité, combien les habitans des planètes se moqueraient de nos combinaisons, de nos calculs, de nos conjectures,

que nous intitulons avec confiance, avec orgueil : *Système planétaire !*

Educacios de los Ninos, l'Education des Enfans. J'avois très-peu d'heures à rester à Valence. Ma voiture étoit pleine de livres : je n'ai pu achever cet ouvrage, je l'ai seulement parcouru; j'y ai trouvé de nouveaux aperçus, des idées neuves; je serois bien aise de savoir où ce livre se vend, je l'achèterois.

La Musica, la Musique. Cet ouvrage est célèbre en Espagne; je crois même qu'il est traduit en Français; mais cet ouvrage doit être regardé comme une traduction en vers du *Dictionnaire de Musique* de Jean-Jacques.

Obras Poeticas de don Ignatio de Meras. Poésies de Meras. Ce Meras est le Gilbert de l'Espagne; même verve, même causticité, même génie; et comme lui, réduit à la misère, il s'est empoisonné.

CHASSE.

EXCEPTÉ le jour de Pâques et le Vendredi-Saint, jours que le roi consacre au service divin ou à des actes religieux, sa majesté chasse toute l'année.

Quarante à cinquante gardes-du-corps sont

obligés de suivre le roi au grand galop. Tant pis pour celui qui se tient mal à cheval. Il est foulé aux pieds des chevaux, il se casse un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de se tuer, c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux.

Accompagner le roi à ses parties de chasse, c'est une faveur fort enviée. Elle s'accorde à tous les grands d'Espagne, aux Espagnols titrés, aux ministres étrangers, aux généraux et aux voyageurs présentés.

L'uniforme est fort agréable et fort riche; c'est un habit vert, orné d'une large broderie.

Jamais le roi ne chasse que la bête fauve, ce que les chasseurs appellent *chasser la grosse-bête*.

Les environs de Madrid sont peuplés de sangliers. A Aranjuez, et dans les différens sitios, ils se promènent dans les rues, ils vous approchent, et, pour ainsi dire, viennent vous caresser. Aussi familiers, aussi communs que chiens, ils sont presque devenus des animaux domestiques.

CHIENS.

Les chiens espagnols sont de la plus grande beauté. On en voit assez communément d'aussi grands que des loups. Mais le chien a perdu en Espagne une grande partie des qualités sociales qui le rendent en France le compagnon assidu, le meilleur ami, et souvent même le consolateur de l'homme; ce n'est plus cet animal domestique, doux, caressant, fidèle, plein d'instinct, plein d'ardeur, toujours prêt à défendre, à venger son maître, quelquefois même aux dépens de sa vie. Dans presque toutes les villes où j'ai séjourné quelque temps, j'ai remarqué que presque tous les chiens étoient ingrats, grondeurs, n'aimoient personne, ne s'attachoient à personne, et qu'ils quittoient tout pour un os. L'attachement des Espagnols pour ces animaux va quelquefois jusqu'à l'idolâtrie. Je n'oublierai jamais ce que je vis chez le comte de V....., la première fois que j'allai chez lui; il avoit un petit chien dans chaque main, un autre sur les genoux, deux lévriers se battoient dans la chambre, un épagneul jappoit sous le lit, et trois chiens

braques

qués à la porte de la chambre, y grattoient pour entrer.

CHEMINÉES.

DANS les provinces méridionales de l'Espagne, les cheminées sont assez généralement inconnues : on y supplée, dans les cuisines, par des fourneaux et des réchauds, et dans les appartemens, par des *braseros* ou brasiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale et très-douce. On jette communément dans ces brasiers je ne sais quel bois, ou graine, ou poudre, qui ne produit aucune espèce de fumée, et qui remplit l'appartement d'une odeur aromatique, singulièrement agréable.

Pendant mon séjour à Madrid, on racontoit comme très-vraie une anecdote assez piquante. Une comédienne très-jolie écrivoit un jour au duc d'Albe, qui passe pour le particulier le plus riche de toute l'Espagne, qu'elle n'avoit point d'argent, que sa chambre étoit froide, et qu'elle y geloit. Le duc, touché de sa position, lui envoya sur-le-champ un *braseros* rempli de piastres. Ces traits d'humanité ne sont pas rares, dit-on. A la quantité de piastres près, les grands seigneurs riches, font de

nombreuses aumônes, et des aumônes secrètes qui n'humilient pas, et qui seules sont les bonnes.

USAGES.

En Espagne, le linge est très-cher; une chemise coûte 9 livres; une chemise de toile de Flandre en coûte trente. Un Espagnol qui change de chemise toutes les semaines, est cité comme un *majos*, ou petit-maître.

Les ustensiles de ménage sont presque inconnus. On regarde une fourchette et un couteau comme des objets de luxe et de curiosité. Dans beaucoup d'auberges, ni plats, ni assiettes; on vous sert un mauvais ragoût dans une espèce de terrine ou pot, et l'on mange avec les doigts.

L'usage des souliers n'est pas commun. Les Espagnols ont pour chaussure habituelle des *esparbilles;* c'est une semelle de drap, de peau ou de cuir, attachée par des lacets ou des rubans sur la plante des pieds. Pour les femmes, cette chaussure n'est pas sans grâce.

J'ai fait trente lieues dans la Galice, je suis entré dans quatre à cinq cabarets ou auberges,

sans voir ni chaise, ni table, ni lit; on s'assied, on mange, on dort par terre.

Les bourreaux ont, en Espagne, un costume particulier; cela devroit être ainsi par-tout. Il ne convient pas qu'un bourreau soit vêtu comme moi.

Des lettres de recommandation et des feuilles de chêne, servent, à Madrid, à-peu-près également.

L'Espagnol, le Castillan sur-tout, défiant silencieux, rêveur, jaloux à l'excès, abhorre les sociétés bruyantes, redoute les connoissances nouvelles, et craint les étrangers comme le feu. Un voyageur, chargé de lettres, doit s'attendre, tout au plus, à quelques *rafrescos*, ou dîners.

Les Espagnols adressent rarement la parole à un étranger; si on leur parle français, ils vous rient au nez, parce qu'ils ne vous entendent pas; si on leur parle espagnol, ils rient encore, parce qu'ils entendent mal.

LITTÉRATURE, SCIENCES.

Les Espagnols ont généralement autant, et plus peut-être, qu'aucun peuple de l'Europe, de l'aptitude pour les beaux-arts et pour les belles-lettres. Les universités de Salamanque, d'Al-

cala, de Barcelone, de Tolède, sont connues. On trouve dans presque toutes les grandes villes des séminaires, des colléges, une ou deux bibliothèques publiques et autres établissemens littéraires, et cependant l'ignorance, le mauvais goût, soit dans les sciences abstraites, soit dans les arts d'utilité et d'agrément, semblent avoir choisi l'Espagne pour asile et pour patrie.

Que peut-on attendre, en effet, d'un peuple toujours enfant, toujours jeune, qui, toujours sur les bancs de l'école, n'a pas le courage de mettre en pièces, de jeter au feu le martinet de ses prêtres? qu'espérer d'un peuple déshonoré par le fanatisme, qui attend d'un moine, et qui demande à son confesseur la permission de lire et la liberté de penser?

Le livre d'un protestant traitât-il de la cuisine, du jardinage, ou de l'horlogerie, est proscrit de droit, mis à l'Index, et défendu sous des peines très-sévères, par la seule et unique raison que l'auteur n'est point de la communion romaine, et qu'il ne va pas à la messe.

Tout ouvrage, soit étranger, soit naturel, subit la censure la plus rigoureuse: une espèce de commission, ou de chambre syndicale, nommée *ad hoc*, l'examine et le com-

mente syllabe par syllabe. S'il est rempli d'absurdités et de biens communs, s'il fait l'apologie des prêtres, des moines, et de toutes ces billevesées qui déshonorent le sacerdoce, il est hautement proclamé bon ouvrage, excellent ouvrage; on le laisse librement circuler, les journalistes en parlent avec complaisance, et l'auteur reçoit d'eux le brevet de *grand-homme*. Si au contraire, cet ouvrage est, ou savant, ou bien écrit, ou profondément pensé; si l'auteur n'est pas prosterné devant tous les abus, toutes les vexations; si son livre étincelle de vérités lumineuses, de vues utiles, de révélations hardies, il est défendu, condamné, et souvent brûlé comme attentatoire à la religion, aux moeurs et au gouvernement.

Aussi, quand la Suède, la Russie, l'Allemagne et la France, toutes ces nations, tour-à-tour ennemies, mais toujours rivales, brûlent toutes, concourent toutes, avec orgueil, à offrir à l'Europe quelques découvertes utiles et nouvelles, quelques ouvrages marquans et qui fassent époque, l'Espagne seule n'invente rien, ne produit rien.

Au moment où j'écris, il vient de sortir de l'université de Salamanque, quelques jeunes érudits qui promettent. On trouve à Madrid,

à Cadix, quelques poëtes, quelques historiens, quelques auteurs dramatiques; mais si l'on en excepte don Antonio de Uloa, savant du premier ordre; si l'on ajoute le président Campomanes, don Yriaste, auteur de fables charmantes, don Ortunnez, membre du conseil des Indes, qui a écrit sur la législation, et dont la tête est vraiment une tête diplomatique: si l'on ajoute à ces noms, ceux de trois ou quatre autres savans, nés et résidans en Espagne; où sont ses mathématiciens, ses physiciens, ses naturalistes?

M. l'abbé Cavanillas, chanoine de Tolède, un des juges du malheureux et célèbre comte Olavivez, a publié une nomenclature, très-fastidieuse et très-longue, des auteurs espagnols qui ont cultivé les sciences exactes et écrit sur les différentes branches de la littérature. A l'exception des écrivains que j'ai cités, cette nomenclature n'offre pas un homme connu hors des murs qui l'ont vu naître. Cette assertion, sans doute, allumera le courroux de monsieur le chanoine de Tolède, qui a laissé percer, dans un grand nombre d'écrits polémiques, son caractère un peu acrimonieux. Peu m'importe, la haine de M. de Cavanillas ne fait rien ni à ma tranquillité, ni à mon bonheur; moi, je

ne prétends point à son amitié, et lui n'a pas besoin de la mienne.

GALIONS.

On appelle *galions*, ou, plus ordinairement encore, on connoît sous la dénomination de *vaisseaux de registres*, des bâtimens qui vont deux fois par an au Pérou, au Mexique, chercher de l'or et de l'argent. On les décharge à Porto-Bello. Les marchandises sont transportées par terre à Panama, et de là à Lima, par mer. Les galions reviennent en Europe de la même manière et par le même chemin.

L'arrivée des galions cause à Cadix, et dans les principales villes, une joie universelle: ce jour-là, l'alégresse publique fait mille folies. On illumine les cités, on tire des feux d'artifice; grand banquet, bal paré à la cour, et l'on chante le *Te Deum*.

Presque tous les jours le *Te Deum* est chanté en Espagne. Tantôt, c'est pour célébrer la naissance d'un infant, tantôt, c'est pour la rentrée d'un convoi, la prise d'un village; tantôt, cet hymne de reconnoissance et de joie, sert de messe des morts à vingt mille soldats restés sur le champ de bataille.

Une victoire remportée ! est-ce bien là un sujet de *Te Deum ?* Qu'on tire le canon, comme font les Anglais, à la bonne heure ; cela est tout simple, je serois étonné d'en être étonné. Signe profane, instrument de destruction, le canon doit naturellement aider à célébrer un jour de carnage ; le lion rugit quand il se jette sur sa proie, il rugit quand il la dévore, il rugit après qu'il l'a dévorée. Mais des bouches innocentes, destinées à faire retentir nos temples d'hymnes, de cantiques et d'actions de graces, faut-il donc les contraindre à partager notre horrible joie ? faut-il les rendre complices de nos fureurs ? faut-il les forcer à se réjouir de massacres, et à donner à un Dieu de clémence le surnom sacrilége, le sobriquet impie de *Dieu des combats ?*

ESCROCS AU JEU.

Sous les derniers règnes, tout jeu de hasard étoit sévèrement défendu.

La religion même s'unissoit au gouvernement et à la police, pour surveiller et pour punir les joueurs.

Tout joueur étoit déclaré hérétique, menacé des carreaux du Vatican, des foudres de Rome,

et conduit par la Sainte-Hermandad dans les prisons du Saint-Office.

Mais à l'avénement de Charles III au trône, une foule de fripons napolitains accoururent en Espagne, et par eux des maisons de jeu furent établies à Madrid, à Cadix, et dans les principales villes de la domination espagnole.

A Madrid, sur-tout, ces fripons fourmillent. Malheur à l'étranger qui sans connoissances, sans amis, n'a d'autre ressource contre l'ennui, que les promenades, les cabarets et les cafés ! Bientôt il est entouré de fripons, bientôt il devient leur proie, et tel voyageur, arrivé avec beaucoup d'or, après un séjour de six semaines, de deux mois à Madrid, est entièrement dépouillé. Souvent il se tue, et l'escroc qui l'a réduit au désespoir, et qui reste impuni, va chercher et trouve bientôt une nouvelle victime.

Nulle part l'infidélité au jeu n'est punie par les lois; aucune peine infamante, aucune amende même. La dépravation humaine a, pour ainsi dire, accordé des lettres de grace à ces fripons privilégiés. La seule justice qu'on fasse d'eux, c'est de les fuir, de les signaler dans la société, et de tâcher de n'être pas leur dupe,

ce qui ressemble moins au mépris qu'à une précaution.

Bien étrange et bien coupable contradiction! La loi punit sévèrement, et souvent elle envoie aux galères le malheureux qui par besoin, par oubli, ou quelquefois pour régaler ses enfans et sa femme, tue un lapin ou un lièvre, et cette même loi ne prononce aucune peine contre le fripon qui vole cent mille écus!

C'est au gouvernement espagnol, c'est à tous les gouvernemens de l'Europe qu'on dénonce cette lacune du code pénal. Un escroc au jeu n'est pas un joueur, c'est un VOLEUR.

CONFESSEUR DU ROI.

ON se rappelle encore le crédit sans bornes dont jouissoient auprès de Philippe V et de Ferdinand VI, les moines d'Aubenton et Rabago. Les Espagnols ne songent point, sans indignation, à l'abus criminel qu'ils en ont fait. Rabago, sur-tout, est en horreur, et son fanatisme et ses crimes, le plaçant sur la même ligne que Torquemada, rendent leurs noms également odieux, les unissent ensemble, et les rappellent ensemble à la pensée.

Le crédit du confesseur de Charles III est

très-borné, on peut dire qu'il est nul. C'est un Franciscain, très vieux et très-fanatique, qui feroit beaucoup de mal, s'il pouvoit; heureusement il ne peut pas. Il réside à la cour, il entre chez le roi quand bon lui semble; le monarque lui fait la faveur insigne de le tutoyer; mais son influence se borne à faire obtenir quelques bénéfices, et sa juridiction ne passe pas les limites du tribunal de la pénitence.

A l'époque de la coalition de l'Espagne avec les Américains et la France contre les Anglais: on a vu le Franciscain se glisser dans le cabinet des ministres, témoigner l'indiscrète et orgueilleuse envie d'entrer au conseil secret; mais le roi a montré du caractère : chaque fois que son confesseur vouloit lui parler *guerre*, *gouvernement*, *coalition*, Charles III aussitôt changeoit de conversation, causoit d'autre chose, ou lui tournoit le dos.

FILLES PUBLIQUES.

Les moines et les prêtres ont beau faire retentir la chaire de menaces et d'anathèmes, les dévots ont beau crier au scandale, les filles publiques vont leur train, et le gouvernement les laisse faire.

Teint brun, joli pied, cheveux noirs, grands yeux, petite bouche bien coupée, bien bordée, bien rose, vous séduisent, vous succombez, et..... et.......

Quel dommage que des femmes aussi jolies, aussi séduisantes, soient aussi suspectes ! et que, souvent, elles vous font beaucoup de mal, en voulant vous faire plaisir !

Moins effrontées que nos courtisanes en France, les filles, à Madrid, ne vous appellent pas, ne vous arrêtent pas. A pas lents, et couvertes d'un long voile, elles s'approchent de vous avec timidité; leur libertinage est presque chaste. Sourire, regards, instances muettes, sont les seules provocations qu'elles se permettent. C'est au *Pazeo de las Delizias;* c'est au Prado, au Retiro; c'est plus souvent encore à la porte de Ségovie, et dans les promenades et les guinguettes d'alentour, qu'elles se rendent le plus communément et en plus grand nombre. C'est là que les amateurs vont les attendre ou les chercher. Cinq heures en hiver, neuf en été, c'est l'heure.

ÉVÊQUES.

Jamais ni la naissance, ni la faveur, n'ouvrent en Espagne le chemin de l'épiscopat : et souvent, tel cordelier ou capucin est appelé du fond de son cloître pour venir s'asseoir sur le siége éminent de Saragosse ou de Tolède.

Les évêques sont en général d'une piété et d'une vertu exemplaires. S'il y a quelques exceptions, elles sont en si petit nombre, qu'il seroit injuste de les compter. Aucun luxe dans leurs palais, aucun faste dans leurs équipages, dans leurs livrées, aucune influence politique sur les affaires du gouvernement. La prière, des bonnes œuvres, le jeûne, la lecture des Saints-Pères, une solitude presque claustrale.

Ni parens, ni amis autour d'eux, ni gens riches, ni hommes titrés, invités à leur table; toujours des prêtres, jamais que des prêtres.

Il seroit utile de traduire en toutes les langues, de faire circuler dans tous les diocèses du monde chrétien, l'excellent discours du lord Greevil sur les devoirs de l'épiscopat.

On a beaucoup écrit contre les mœurs scan-

daleuses des évêques; on a publié mille libelles, mille pamphlets contre leur despotisme, contre leur luxe, contre...... Ces contre empliroient quatre pages, et jamais on n'a rien écrit de si vrai, que ce qu'on lit dans le discours du lord Greevil. Ce discours contient cinq feuilles d'impression seulement, une très-petite heure suffit pour le lire, et c'est le style de Bossuet, c'est l'onction de Fénélon, et l'on y trouve tout ce qu'on peut dire.

Ce lord Greevil, qui a beaucoup écrit, a publié un grand nombre d'ouvrages d'une utilité générale. J'ai lu dans *les Transactions Philosophiques*, imprimées à Londres, un mémoire sur la poudre à canon, signé de lui : il voue l'inventeur de la poudre à l'exécration des siècles.

Dans cet ouvrage, fort bien fait d'ailleurs, le lord Greevil ne s'est pas montré assez philosophe. Son opinion est injuste. L'inventeur de la poudre a des droits mérités à la reconnoissance publique. Avant la poudre, l'Europe n'avoit-elle pas pas ses flèches, ses dards, ses frondes, ses chariots armés de faulx ? Que de moyens pour se massacrer en détail, pour s'entre-détruire à petit feu. Honneur à la poudre, salut

à l'inventeur! Graces au canon, nous tombons sur le champ de bataille, nous expirons sans douleurs, sans agonie, et pour ainsi dire, nous sommes morts avant de mourir.

Sobriété des habitans de MADRID. *— Leur table.*

TEL Espagnol, qui jouit de quatre à cinq mille livres de rentes, se nourrit de miel, de champignons, d'œufs brouillés et d'escargots. Ce dernier plat est un ragoût national.

La manière de cuire les escargots est cruelle; on les jette vivans dans l'eau bouillante.

Le peuple ne mange que de la soupe à l'huile, et quelle huile! et quelle soupe! Médor n'en voudroit pas; Médor, c'est mon chien.

Aux champignons à l'huile, aux escargots et autres mets nationaux, les négocians aisés joignent le rôti, le bouilli, des poissons cuits ou frits, et des légumes frais ou secs. C'est pour la table du roi seulement, pour celle des grands d'Espagne et des ambassadeurs étrangers, que les différens marchés de Madrid fournissent le *vedugo* frais de la Biscaye, le thon de Cadix, les gelinottes du royaume de Murcie, les melons d'eau des environs de Séville, les canards et les faisans de l'Aragon.

Accoutumés à se lever dès-la pointe du jour, habitués à dormir après dîner; midi, c'est l'heure à laquelle le plus grand nombre des habitans de Madrid se mettent à table.

Toutes les fois que j'entends midi sonner, soit en Espagne, soit ailleurs, et que je pense qu'un million de malheureux, épars sur le globe, renverront, faute de pain, le moment de leur dîner au soir ou au lendemain, cela me fait mal, et le lendemain, quand midi sonne, mon mal-aise recommence.

CHEVAUX.

Quoique les haras soient négligés depuis quelque temps, les chevaux conservent des qualités qui les distinguent et qui les placent encore sur la ligne des chevaux recherchés, à cause de leur souplesse, de leur courage et de leur fierté.

Les chevaux espagnols sont assez communément noirs ou bais-marrons; ils ont les oreilles bien placées, une longue crinière, et l'œil ardent.

Les andalous passent pour les plus beaux.

Le roi entretient un haras à Cordoue, un autre à Grenade. La race barde est particulière à ces deux provinces, fameuses dans l'histoire par

par le règne d'Abderame, par le séjour des Maures, et citée par les voyageurs, les géographes, à cause de la fertilité du sol, et la température délicieuse du climat, celui surtout du royaume de Grenade.

Plusieurs fois, differentes personnes m'ont demandé, soit à Paris, ou ailleurs, quel seroit le pays que je préférerois d'habiter. Avant de connoître l'Espagne, cette question m'embarrassoit, j'hésitois pour répondre, souvent je ne répondois pas; maintenant, je ne balance plus, et je nomme sur-le-champ: LE ROYAUME DE GRENADE.

Dans l'année 1787, jour des rois (6 janvier), j'étois à Grenade. J'en partis à deux heures pour aller voir *Ceneraffe et l'Alhambra.* J'étois à cheval, je portois un habit de nankin, j'avois à ma boutonnière une rose superbe, et l'on m'avoit servi à mon dîner des fraises et des petits pois. *Nankin, petits pois, fraises, roses,* et.... JANVIER!

CARROSSES.

Les selliers carrossiers anglais et français établis à Madrid, commencent à faire fortune : rivaux de luxe, des ministres et ambassadeurs étrangers, les grands d'Espagne et les particuliers riches, achètent, depuis quelque temps, des voitures élégantes. Les équipages sont tirés par des mules. Les grands seigneurs et les titrés de Castille ont seuls le droit d'en faire atteler quatre. Des traits longs, *tiros largos*, distinguent aussi les rangs : ces traits sont tissus avec une espèce de chanvre particulier du royaume de Valence. Suivant la vanité des maîtres, ces traits sont plus ou moins longs. Quelques extravagans en ont d'une longueur excessive; alors les rues sont encombrées, vingt charrettes à la file sont arrêtées; les charretiers crient, les gens sensés haussent les épaules.

Le cocher, monté sur une mule, conduit toujours en postillon. Chaque carrosse a pourtant son siége, mais ce siége reste vide. Les Espagnols redoutent peut-être l'oreille fine et l'indiscrétion de leurs cochers, qui de leur siége pourroient facilement écouter ce qu'on dit, et révéler ce qu'ils entendent.

Cette supposition est gratuite, l'on peut se tromper ; mais il est de fait que sous les règnes précédens, les cochers étoient assis, et que l'usage contraire fut établi par le ministre d'Olivarez, dont le cocher fut indiscret.

ERMITAGES.

PRÈS de Murcie, ville capitale du royaume du même nom. Il y a un ermitage qui, par sa construction et sa situation, mérite d'être vu. L'église, la sacristie, le cellier, une espèce de laboratoire, deux chambres assez grandes, deux plus petites, un cabinet, sont percés dans le roc, Les croisées sont grandes et belles, les jours bien ménagés, les portes bien coupées, un seul homme a fait tout cela. Quand il est mort, à peine avoit-il cinquante ans.

L'ermite actuel ne mange que de l'herbe qu'il va paître dans le champ voisin, et les jours de jeûne, il paît moins qu'à l'ordinaire.

A deux lieues de cet ermitage, on en trouve un autre, très-fameux par la réputation de sainteté, et par les miracles de l'ermite. Cet ermitage est situé sur le penchant d'une colline; plusieurs chemins y conduisent; il faut descendre,

il faut monter. Ces chemins sont aisés, difficiles, pénibles, agréables, bigarrés comme notre vie. L'ermite ne sort jamais; il couche dans un cercueil, il ne parle jamais : je l'ai vu, il est pâle, défait. Sans le mouvement de ses lèvres, et quelques soupirs qu'il exhale vers le ciel, en le voyant, on croiroit voir un mort.

CATHÉDRALE DE MADRID.

Ce temple n'a rien de remarquable, si ce n'est son maître-autel, éclatant d'or et de pierreries.

Dans une chapelle latérale, dite *chapelle Sainte-Catherine*, on voit deux tableaux frappans, l'un de Salvator Rosa, l'autre de Paul Véronèse, dit-on; c'est en effet leur coloris, leur manière. Le premier tableau, qui représente une ame, offre une femme couronnée de roses, de violettes et d'acacia. Cette tête est si parfaitement belle, qu'on la prendroit pour la déesse des fleurs. Le second tableau offre une figure effroyable, qui tire la langue, qui grince des dents : c'est un damné; en le regardant, un enfant en auroit peur, et fuiroit, en pleurant, dans les bras de sa bonne.

Dans la même chapelle, Jésus-Christ est

peint, répandant sur le monde les lumières de la foi, par le ministère des apôtres. Beau sujet, mais composition grotesque, exécution bizarre. On voit sur un nuage, Dieu, une jambe par-ici, une jambe par-là, et toutes deux en raccourci, ne laissent voir que la plante des pieds : et puis les apôtres qui s'envolent, et saint Jean sur un aigle, saint Pierre avec ses clefs, qui tombe la tête la première. Le sujet de ce tableau paroît avoir été pris dans quelques romans de chevalerie qui auroient pour héros des hypogriffes, ou des hommes volans.

LANGUE.

UNE langue dans laquelle ont écrit Cervantes et Calderon, n'est point sans mérite, sans doute; mais l'espagnol, néanmoins, perd chaque jour une partie de sa gloire. La majesté de la prononciation invite, en effet, à l'enflure, défaut qu'on lui reproche avec raison. La simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots, et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol, la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de

la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte.

Charles-Quint lui-même, qui parloit l'italien, le français, l'allemand, réservoit l'espagnol pour les jours solemnels et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et quelques sermons y jouissent d'une réputation qui n'est point usurpée. Le jésuite don Osorio a traduit en Espagnol les pseaumes de David : cette traduction est un chef-d'œuvre. Il semble que le commerce de l'homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu'en tout autre idiome.

Le castillan l'emporte sur tous les autres dialectes ; il pourroit même être justement regardé comme un idiome qui, tenant à la fois du toscan, du français, de l'espagnol, pourroit prétendre à la gloire d'être une langue à part.

Les tropes de toute espèce, les images, les exclamations, les sermens, animent, échauffent sans cesse la conversation d'une Castillane. Ce dialecte est, pour ainsi dire, la langue des boudoirs. Rien n'égale, dit-on, l'italien dans la bouche d'une Toscane, d'une Bolonaise. Il faut entendre parler une Castillane. Pour peu qu'on l'aime, qu'on en soit aimé, et qu'elle soit jolie, tous les mots

qu'elle prononce se gravent dans la mémoire, et laissent dans l'oreille un son si doux, si harmonieux, qu'on croit l'entendre quand elle ne parle plus.

TÊTE PARLANTE.

Lorsque j'habitois Madrid, un mécanicien anglais montroit en public une tête parlante qui articuloit parfaitement. On ne perdoit pas une seule syllabe; nul tintement, nul son prolongé qui empêchât de distinguer les sons. Cette tête avoit été construite d'après le procédé mécanique de l'abbé Mical. C'est à cet artiste que la France a dû la solution d'un grand problême. Il s'agissoit de savoir si la parole pouvoit quitter le siége vivant que lui assigne la nature, pour venir s'attacher à la nature morte. M. Vaucanson s'étoit arrêté aux animaux. Son rossignol, son canard, les sons mélodieux de l'un, la digestion de l'autre, parurent longtemps la perfection de l'art.

L'abbé Mical s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans l'homme, l'organe le plus difficile à dompter, et dont le mécanisme étoit le plus difficile à connoître, *la voix humaine.*

Ce chef-d'œuvre de mécanisme, qui mérite

la première place parmi les chefs-d'œuvres offerts de nos jours à l'admiration publique, a été dédaigné. Le gouvernement français refusa à M. Mical d'acheter ses têtes parlantes, il les brisa de désespoir. Cet artiste est dans la misère : selon les apparences, des chagrins domestiques, et le souvenir seulement de ses têtes brisées, abrégeront ses jours.

MARIAGES.

Tous les ans, au mois de mai, les femmes fouettoient les Lacédémoniens qui n'étoient pas mariés. Si cette loi de Lycurgue s'introduisoit en Espagne, Madrid pourroit à peine fournir assez de bras, assez de verges, pour fustiger tous les célibataires.

L'Espagne est sans doute le pays de l'Europe où l'on se marie le moins. Par les registres des paroisses, on peut voir que le nombre des mariages diminue chaque année. Si cette épidémie continue, bientôt personne ne se mariera plus. Les Espagnols prendront successivement une, deux, trois maîtresses, ils les garderont aussi long-temps qu'elles seront jeunes, jolies, qu'elles sauront plaire; on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms de père,

d'époux, d'enfans légitimes, seront rayés de la langue espagnole; des villes toutes entières seront peuplées d'enfans naturels, et le gouvernement sera le père commun.

La Vieille-Castille est, à proportion du nombre de ses habitans, la province où l'on se marie le moins, et encore les maris et leurs femmes prennent tant de précautions pour ne point faire d'enfans, qu'assez communément ils n'en font point.

Ce goût pour le célibat a différentes causes. La jalousie des maris, les prétentions des femmes qui veulent dominer, leur goût pour le plaisir, et, par-dessus tout, l'usage des *cortejos* (amis de la maison). Aussi les mauvais mariages sont communs, et la juridiction de l'alcade, et les tribunaux civils et criminels retentissent à l'envi, de scènes scandaleuses, et souvent mêmes d'attentats. La ville de Madrid vient d'en offrir un exemple.

Dona Antonia, jeune femme charmante, avoit épousé un négociant très-doux, mais capricieux, d'une santé délicate et d'une complexion foible. Antonia avoit toujours vécu dans la retraite. Broder, chanter, pincer de la guitare, avoient fait le charme de sa vie jusqu'à l'arrivée d'un jeune homme de Valence, que

ses parens envoyoient à Madrid, et qu'ils avoient recommandé au mari d'Antonia, ce qui lui procura accès dans la maison.

Bientôt ce jeune homme plaît, bientôt il est aimé, et bientôt ...... le mari s'aperçoit de leur liaison, et, par un moyen honnête, il engage son jeune ami à quitter Madrid.

Cependant les lettres d'Antonia, suivent son amant par-tout. L'amour, la vengeance, les rendent si éloquentes, que, subjugué par elles, ce jeune homme, après quelques mois d'absence, revient secrétement à Madrid. Il reçoit son amante dans une maison particulière : sa passion augmente chaque jour; le moment arrive enfin où Antonia lui propose d'assassiner son mari, et lui offre, à cette condition, sa main et toute sa fortune. Juan frémit d'horreur, il conjure sa maîtresse de renoncer au projet d'un pareil attentat, auquel il se refuse absolument. Antonia lui témoigne d'abord le plus froid mépris, puis elle pleure, puis elle menace, puis elle s'abandonne au désespoir. Don Juan cède. La mort du mari est résolue et remise au mois suivant; mais une circonstance vient en hâter l'exécution.

Antonia avoit fait présent à don Juan d'une de ses montres. Son mari s'aperçoit qu'elle

manque. Pour lui donner le change, Antonia accuse sa femme de chambre de l'avoir volée, et la renvoie sous ce prétexte. Cette fille, pour se justifier, va trouver le mari d'Antonia, et lui révèle tout. Furieux, il appelle sa femme, se répand en reproches. La colère, la jalousie lui donnent la fièvre, il se met au lit.

Don Juan et Antonia se concertent, la mort de ce malheureux est fixée pour le lendemain. L'ouverture de la porte du balcon sert de signal. Un poignard à la main, don Juan pénètre dans l'appartement, se jette sur le malade, lui porte plusieurs coups dans la poitrine, et s'échappe.

Deux jours s'écoulent, le bruit de cet assassinat se répand : le superintendant de la police, don Canterro, en est instruit, les soupçons tombent sur don Juan, sur Antonia. Une lettre interceptée confirme ces soupçons, et, dans le jour même, tous deux sont arrêtés. Au premier interrogatoire don Juan confesse son crime, Antonia le nie, se répand en imprécations contre son mari, contre son amant.

Le procès dure quatre mois, et tous les deux sont condamnés au dernier supplice. Instances, offres de sommes considérables, tout fut mis en usage pour obtenir, sinon leur grace, au moins un adoucissement. Le roi demeura inflexible,

et la sentence eut son exécution. Toute la ville de Madrid accourut sur la place Major, pour les voir mourir, tout le monde les plaignit. Les hommes s'apitoyoient sur don Juan, les femmes sur Antonia : tous deux moururent avec fermeté, ils se sourioient et s'embrassoient en marchant à l'échafau.

HUILE.

Dans un pays planté d'oliviers, il est naturel de s'attendre à trouver de bonne huile; c'est le contraire : l'huile est très-mauvaise; et l'on accommode tout à l'huile, rôti, ragoût, soupe, poisson, tout est à l'huile.

Pour obtenir du lait, ou du beurre, ou de la *manteca* (graisse), il faut crier pendant un quart-d'heure, et, tour-à-tour, prier, menacer, et offrir beaucoup d'argent. Le plus souvent cela ne sert à rien.

Le jour que j'arrivai à Tolède, je descendis à la meilleure auberge : je mourois de faim, j'achetai un lièvre, j'ordonnnai de le faire cuire; *point d'huile, point d'huile*, répéta vingt fois mon laquais, je le répétai vingt autres fois, précaution inutile; quand je descendis pour voir si mon lièvre étoit prêt, l'hôtesse venoit, mal-

gré mes ordres, de verser sa lampe dans le plat.

MAISON DES ORPHELINS.

Cette maison, établie par Philippe iv, et successivement agrandie par Ferdinand vi et par Philippe v, n'est point encore assez vaste pour contenir tous les orphelins pauvres et tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfans qui demandent.

Celui de tous les spectacles qui accuse le plus, et le cœur de l'homme, et le vice d'un gouvernement, c'est un enfant nu, qui vous dit : *j'ai faim.*

Plus juste qu'on ne pense, la nature n'a déshérité personne, n'a condamné personne à vivre d'aumônes. Vivre, et n'avoir pas de quoi vivre, implique contradiction. Tout enfant qui naît devient, du moment qu'il respire, propriétaire né de tout ce dont il a besoin. Son estomac, ses dents, sa nudité, voilà son contrat ; il le tient de la nature, il est signé Providence, la plus ancienne, la plus respectable de toutes les chancelleries ; ses diplomes, ses rescrits, sont connus par-tout.

On pend les mères infanticides ; on fouette-

et l'on enferme les femmes ou les filles qui se font avorter, et tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les réduits de l'indigence, des enfans qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre, qui doit-on fouetter ?

Sages de la terre, philosophes de toutes les contrées, académiciens de toutes les nations, ne faites plus retentir vos salles de mémoires sur les atomes, sur les mondes, sur la marche du soleil, sur la figure de la terre. Eh! que nous importe, à moi, à cette mère, à son enfant, et l'harmonie de l'univers, et les combinaisons de la nature, et la révolution des corps célestes ? Faites résonner les murs qui vous environnent, des cris d'un enfant qui a besoin de boire, et qui va mourir faute d'avoir bu ; faites retentir vos salles, des gémissemens d'une femme plus malheureuse qu'une lionne, qui, dans l'instant qu'elle devient mère, a de quoi nourrir ses jeunes lionceaux.

PÉLERINAGES.

Presque tous les habitans de Madrid se rendent tous les ans à Saint-Jacques de Compostelle, à Notre-Dame du Mont-Serrat, souvent aussi à Notre-Dame des Neiges. Ces différens pélerinages remplissent les grandes routes de la Galice et de la Catalogne, de vagabonds, de fainéans, qui demandent l'aumône, s'ils sont seuls, qui volent s'ils sont un certain nombre.

Ganganelli, qui sourioit et haussoit les épaules chaque fois que, prosternés devant lui, les voyageurs faisoient cercle autour de lui pour baiser sa pantoufle, vouloit abolir tous les pélerinages. Ce pontife philosophe savoit que Dieu et la Vierge méprisent les fainéans, ont les vagabonds en horreur; il savoit qu'il n'y eut jamais ni pardons, ni indulgences attachés à ces promenades sur les grands chemins. Des fenêtres du château Saint-Ange, ce pape avoit vu les pélerins, les pélerines, sauter les haies, dérober les volailles, des fruits, s'enfoncer, se cacher dans les bois, et oublier que la Vierge, du haut des cieux, les épie, les suit de l'œil, et voit tout à travers les branches.

TERTULLIAS.

C'est le nom qu'on donne, dans plusieurs provinces d'Espagne, à ces assemblées qui se tiennent successivement chez différens particuliers riches, où ils reçoivent leurs parens, leurs amis, et les étrangers qui leur sont recommandés. Ces *Tertullias* sont assez gaies. On cause, on joue, on danse, et le bal fini, on sert des pâtisseries, des sucreries, des bonbons, des volailles froides.

Les hommes, en général, dansent pesamment, tristement, tombent comme une pierre; les femmes, au contraire, tournent rapidement, précipitent leurs pas, sont vives, légères, toujours en l'air : on diroit que la terre leur brûle les pieds. C'est dommage qu'elles dansent constamment les yeux baissés, toujours sans sourire, toujours sans regarder leurs danseurs.

Les maîtres de danse devroient prescrire à leurs écolières le sourire à chaque pas. Point de contraste plus frappant que le son du hautbois, du violon, les mouvemens rapides d'une allemande, les pas précipités d'une valse, et le regard boudeur, l'air sérieux.

L'IN-PACE.

L'*IN-PACE*.

Ce n'est point une fable; ce supplice existe dans les cloîtres espagnols; je tiens les détails atroces de ce supplice, d'un cordelier de Burgos, qui m'a tout révélé.

L'*in-pace* est un cachot, ou plutôt un trou creusé environ à quarante pieds de profondeur, et qui peut avoir deux toises de large; aucune clarté quelconque, obscurité totale. Avant d'y jeter le coupable, on le conduit en plein chapitre, on le fait asseoir sur une espèce de sellette, on lui lit sa sentence; après qu'il l'a entendue, on le mène processionnellement avec la croix, des cierges, on chante le *libera*, on bénit le patient, et on le descend dans l'*in-pace*, où, tous les deux jours, on lui porte de l'eau et du pain.

Il y a quarante ans que ce supplice étoit en usage en France. Sur les instances de la reine, cette princesse tant calomniée et si peu connue, Louis XVI ordonna, sous les peines les plus rigoureuses, que l'*in-pace* seroit aboli dans tous les cloîtres soumis à la domination française.

Quand je voyageois en Prusse, je rencontrai à Berlin un vieillard respectable qui avoit été

récollet, et qui étoit resté trente ans dans un couvent de Toulouse, d'où il s'étoit évadé, et qui avoit choisi pour asile les états du roi de Prusse. Lui-même m'a raconté son aventure, elle est touchante; mais je l'ai oubliée en partie, sans cela je la raconterois.

L'*in-pace* est un supplice fort ancien; il étoit en usage parmi les Perses; les Grecs aussi, connurent l'*in-pace*: Platon en parle. Parmi les Romains, c'étoit la peine qu'on infligeoit aux traîtres. Tite-Live, dans sa *première Décade*, et Plutarque, dans la *Vie de Numa*, nous ont conservé une description très-détaillée de cet odieux supplice.

ACADÉMIES.

MADRID a quatre académies. C'est Philippe IV qui fonda la première au commencement de son règne. Cette date, très-rapprochée de nos jours, confirme ce qu'on a dit cent fois, que les hommes célèbres de tous les pays, de tous les siècles, pouvoient avoir du génie sans être membres de ces agrégations, connues sous le nom d'*Académies*, d'*Instituts*, de *Sociétés littéraires*, etc. Cervantes, Lopez, Calderon,

Quevedo, Murillo, Velasquez, etc. chacun, dans leur genre, en offrent là preuve.

Cette académie royale fut fondée pour épurer la langue, et pour lui donner des règles fixes. Son emblême, très-ingénieux, est un creuset et des charbons ardens; elle a pour devise: *Limpia, fixa, y da esplandor* (elle épure, elle fixe, elle embellit): vingt-quatre membres seulement la composent.

Ferdinand VI est le fondateur de l'académie des beaux arts, et de la société de médecine. L'académie de l'histoire, dont l'établissement remonte au règne de Philippe III, se rend tous les jours plus célèbre par ses recherches curieuses, et par les mémoires qu'elle publie tous les mois.

Il y a quelques années qu'il s'établit à Madrid une société sous le titre *de los amigos del pays*. L'objet de cette société protégée par le roi, est d'encourager les arts utiles, soit par des conseils, soit par des secours pécuniaires, soit par des essais ou des observations dont les divers membres se chargent de démontrer l'utilité aux habitans des campagnes.

Cet établissement embrasse l'agriculture et ses différentes branches, comme la multiplication des bestiaux, la filature des laines, et les

outils propres aux différentes espèces de culture dont la terre est susceptible.

Tous les ans, à la Saint-Charles, la société des amis du pays distribue des prix. Ces prix sont distribués avec une grande solemnité: la salle des séances est ornée: les amis, les parens des membres, s'y rendent *in fiocchi*. Pendant mon séjour à Madrid, cette distribution eut lieu: ce fut don Joseph Cecilio Coclo qui remporta le prix, pour avoir fort bien raisonné d'agriculture dans un mémoire qu'il avoit lu à l'assemblée.

Pour le filage, ce fut dona Mariana Tenorio qui fut couronnée. Quelque respectable que puisse être l'objet de ces fondations, est-il bien démontré que la politique qui les multiplie ait raison?

Si l'Espagne se flatte de repeupler ses campagnes par les phrases dissertes qu'aura consignées sur le papier un agriculteur théoriste, elle s'abuse; si elle s'imagine que ses manufactures vont renaître, parce qu'une fille aura filé dans une année, deux ou trois livres de lin plus que sa voisine, elle s'abuse encore.

On l'a dit depuis long-temps; ces sortes d'institutions sont des hochets, bons pour amuser les grands enfans, qui, malgré leur âge, s'amusent

encore à jouer à la chapelle. Ces établissemens ne réparent rien, n'obvient à rien. Il ne faut pas croire que l'espoir très-incertain d'un prix de sept à huit louis, soit un appât assez puissant pour engager un ouvrier paresseux à vaincre l'inertie à laquelle l'entraîne son tempérament.

D'ailleurs, en Espagne comme par-tout, ces prix sont accordés par des mains amies ou ennemies, par des mains prévenues pour ou contre: de-là, des cabales avant la distribution, de-là, des haines, des ressentimens après.

Ces institutions ne sont pas plus utiles en littérature qu'en politique. Qu'on cite un écrivain d'un vrai talent qui ait été couronné par les académies! Ces palmes s'accordent à l'intrigue, à la souplesse, à une foule d'infiniment petits moyens que l'homme de génie trouve indignes de lui.

Il faut trois choses pour faire la guerre, a dit je ne sais plus quel prince ou général: *de l'argent, de l'argent, de l'argent:* pour obtenir des couronnes académiques, il faut aussi trois choses, d'abord *de l'intrigue*, ensuite *de l'intrigue*, et puis..... *de l'intrigue.*

On l'a vu dans cette institution si touchante de la Rosière; c'étoit toujours *la nièce*,

ou *la cousine* du curé, et souvent même la maîtresse du seigneur, qui obtenoit le prix de *la virginité*.

PAIN.

Ici la farine, quoiqu'admirable et étonnante par sa blancheur, fait en général du pain cassant, mal lié, qui sèche vîte, et qui ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine d'Andalousie et du royaume de Valence, passe pour être plus pesante et plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. A Murcie, à Séville, à Cadix, à Saint-Lucas de Barcamada, les boulangers font du pain délicieux, qui, tout sec qu'il puisse être, quelque dur qu'il devienne, est excellent au goût, et très-sain.

Le calife Aaron Racild, si généralement connu par son amour pour les beaux chevaux et pour le bon pain, faisoit acheter pour sa table, de la farine de Séville.

C'est à Horiguela, petite ville d'Espagne, située dans le royaume de Valence, que j'ai mangé le meilleur pain. Il est parfaitement blanc; on jureroit qu'on y a mêlé de la crême, des

œufs et de la fleur d'orange; ce n'est pas du pain, c'est du gâteau.

On vante beaucoup la farine de Hongrie; l'archiduc Joseph, qui la préféroit à toute autre, ne connoissoit pas sans doute le pain de Horiguela.

Lord Cheterfield, qui, parmi le très-grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, a publié un mémoire sur les farines, a oublié celles de Valence.

Il est étonnant que les membres de la société de *los amigos del pays*, qui s'occupent sans cesse de recherches, de découvertes et autres choses utiles, n'aient point encore songé à proposer un prix qui indiqueroit, 1°. quelle est la meilleure farine pour la fourniture des armées; 2°. quelle farine il faut choisir pour envoyer dans les colonies; 3°. de quel bois doivent être les futailles dans lesquelles on la met.

Les Français ont trouvé, par expérience, que la farine de Normandie et de la Guienne soutient mieux le transport sur mer; ils en tirent un avantage considérable pour le transport dans les colonies.

ANTIQUITÉS.

J'AI vu à Tarragone ce cirque si fameux, qui contenoit trente mille ames, et où tous les spectateurs étoient assis. Il y a apparence que nos neveux ne le verront pas; chaque jour une pierre tombe, chaque jour les allans, les venans, les habitans des villages circonvoisins aident à sa chute totale, en le dégradant, en ôtant aujourd'hui une pierre, demain une autre.

C'est dans le royaume de Murcie, qu'il reste le plus de traces du long séjour que les Romains ont fait en Espagne. De quatre lieues en quatre lieues, on voit des débris, sur le bord des grandes routes on trouve des colonnes, des chapiteaux, dans le milieu des champs on rencontre des frises, des mosaïques, et autres fragmens du passé. Les Espagnols, en général, méprisent les ruines; ils passent et repassent devant elles sans les regarder.

Que m'importe, à moi, me disoit un jour en dînant chez lui, don Pepe L....., et les ruines de Palmire, et les marbres d'Arundel, et les restes mutilés du temple d'Apollon, pourvu que mon confesseur dîne et soupe bien !

Au confesseur près, don Pepe pouvoit avoir

raison. Aussi peu que lui, je suis l'admirateur des ruines; je pourrois parcourir la Grèce, sans songer à ses colonnes, à ses temples, à tous les débris qu'elle étale encore, et que les amateurs contemplent avec respect. Je pourrois habiter Rome, sans aller voir ses bains, son Colisée, son Capitole. Les souterrains, les cavernes, les volcans, les glaciers, les rochers, sur-tout, ce sont-là mes antiques;

J'aime les rochers.

Jamais atteints de la faulx destructive du temps, toujours entiers, toujours debout, matériaux des grandes pensées, les rochers m'arrêtent, me forcent à les regarder. Devant eux les idées naissent en foule, à celles-là en succèdent d'autres, et puis d'autres; et quand on pense que ces rochers partagent l'éternité du monde, que lors du déluge ils trempoient dans l'eau, que dans mille ans tels rochers seront encore tout neufs, on est prêt à se découvrir et à saluer un rocher en passant devant lui.

COUVENT DES DOMINICAINS.

C'est dans ce couvent que se tient le tribunal du Saint-Office. La salle des séances a cent pieds de long sur quarante de large. Tous les ans, à la Toussaint, l'évêque de Madrid officie pontificalement dans cette salle, et, après l'office, le prieur des domicains y prononce le panégyrique de Torquemada.

Le panégyrique de Torquemada ! L'Inquisition doit son établissement à ce moine confesseur de la reine Isabelle. Ce monstre avoit fait promettre à cette princesse, que si le ciel la plaçoit sur le trône, elle emploieroit toute sa puissance pour exterminer tous les hérétiques. Les guerres fréquentes que les Espagnols eurent à soutenir contre les Maures, suspendirent, pendant quelque temps, l'exécution du projet impie de Torquemada.

Mais Grenade venoit d'être conquise, mais la puissance des Maures venoit d'être abattue, et ce moine, en rappelant à Elisabeth la promesse qu'il avoit reçue d'elle, lui proposa l'établissement de l'Inquisition, comme un moyen unique d'anéantir, en Espagne, différentes sectes hérétiques qui menaçoient encore la foi. Les

raisons de Torquemada persuadèrent une reine superstitieuse que les combats avoient endurcie ; elle fit approuver ce plan à Ferdinand, à ce roi imbécille, qui déshonora pendant vingt ans le trône d'Espagne. En 1479, l'Inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon, de Valence, et dans la Catalogne: bientôt après, elle fut reçue dans tout le reste de l'Espagne. Sixte IV, qui occupoit à cette époque le siége pontifical, récompensa le zèle de Torquemada, en lui envoyant la barette, en le nommant à l'évêché de Foligno, et en lui donnant le chapeau de cardinal. Ferdinand et Isabelle le nommèrent grand-inquisiteur, emploi dont il s'acquitta si bien, que, dans l'espèce de moins de quatorze ans, il fit juger cent mille personnes, et que, dans ce nombre, douze mille furent condamnés au feu.

LE PALAIS NEUF.

Ce palais, construit à l'extrémité méridionale de Madrid, vient d'être achevé. Situé à pic sur une montagne très-escarpée, il ressemble plutôt à une chartreuse qu'au palais d'un souverain. L'intérieur est triste, parce que le bâtiment est trop massif, trop resserré, les fenêtres

mal disposées, les cours trop multipliées, et pas assez vastes. Les jardins sont construits en amphithéâtre, et riches en fruits, riches en fleurs de toute espèce; ils ont pour cadre, d'un côté, le Manzaranès, et de l'autre, des monts pelés qui s'élèvent par mamelons sur la terre blanche et un peu pierreuse des habitans de Madrid.

LA PRINCESSE DES ASTURIES.

Elle est jeune, jolie, grande musicienne; son mari l'adore, elle fait le bonheur de tous ceux qui l'entourent.

Pendant que j'étois à Madrid, la princesse des Asturies accoucha. On tira le canon, on chanta le *Te Deum*, le peuple dansa, s'enivra, l'alégresse publique fit mille folies.

Le peuple danse et se réjouit; il est donc heureux? Quelle erreur! et quelle différence entre l'alégresse douce, tranquille de l'ame, et cette joie bruyante, emportée, spasmodique, qui tâche de se distraire de la misère, de ses peines, et qui rit souvent pour s'empêcher de pleurer! Allez dans les prisons, vous verrez de ces joies-là.

MULES.

Les mules andalouses sont fort estimées ; outre qu'elles sont plus vigoureuses que celles de Rouergue, du Poitou, et autres provinces de France, d'où les Espagnols tirent une grande partie de leurs mulets ; elles sont plus sobres, plus agiles, ont le pied plus sûr, et marchent toujours avec la timidité de la prudence.

Dans les chemins les plus escarpés et les plus raboteux, on peut hardiment voyager sur des mules d'Andalousie. Le jour et la nuit, rien ne les effraye. Elles franchissent une marre, un fossé ; elles ont de l'eau ou du sable à mi-jambe, rien ne les arrête. Quand je partis de Bagnères, et que, rendu aux frontières d'Espagne, je descendis de voiture, je montai sur une mule. En traversant les Pyrénées, je croyais, à chaque instant, que j'allais tomber. *Ne craignez rien*, me disoit mon guide, *vous ne tomberez pas.* En effet, j'ai fait vingt lieues dans des chemins fort difficiles, et ma mule n'a pas bronché.

C'est la monture ordinaire des Espagnols, qui s'embarassent fort peu, si cet animal a la tête grosse, mal faite, presque difforme, des oreilles d'âne, et le poil sale. Les mules ont

le pas sûr ; elles souffrent le chaud, la faim, la fatigue ; ces qualités suffisent à leurs maîtres qui, souvent, n'échangeroient pas une mule contre un cheval.

Malgré ces avantages, une des premières reformes à laquelle le gouvernement devroit songer pour le bien de l'agriculture, seroit de prohiber l'usage trop général des mulets. Le cheval, à ne considérer que sa stature et sa beauté, mérite la préférence sans doute ; mais, en accordant aux mulets une supériorité de force et de sobriété, le seul défaut de ne pouvoir se reproduire devroit le faire exclure. Si dans quelques provinces d'Espagne, le cheval n'est pas jugé assez fort pour résister à la chaleur, à la vivacité de l'air, à la fatigue et à l'inconvénient plus ordinaire encore, de manquer souvent de nourriture, qu'on se serve de mulets dans ces provinces, mais dans ces provinces, seulement.

IMPRIMEURS.

Depuis un siècle, l'imprimerie a fait des progrès étonnans. Tout le monde connaît, et tout le monde admire la belle édition de Salluste, publiée en Espagnol par l'infant don Gabriel,

et imprimée par Ibarra. Jamais rien de plus beau n'est sorti des presses de Bodoni, et même de celles des Elzevirs. Les éditions d'Ibarra ont un avantage sur celles des fameux imprimeurs hollandais; elles sont plus agréables, et bien moins fatigantes à la vue. C'est la netteté des caractères, la beauté du papier, la juste proportion des intervalles, qui font le mérite de l'impression, et non pas cette extrême finesse de caractères, qui fait honneur à l'artiste, aux dépens des yeux du lecteur.

Poinçons, matrices, fusion de caractères, papiers, tout se fabrique en Espagne.

Non-seulement à Madrid, mais encore dans plusieurs grandes villes, telles que Cadix, Valence, Cordoue, des presses espagnoles sortent chaque jour des éditions aussi belles que celles de Salluste.

Il faut aller chez Antonio Sancha, libraire à Valence; il faut y voir les œuvres de Vivès, et les ouvrages de don Thomas Iriarte, imprimés à Cordoue; ce sont des chefs-d'œuvres.

LE VOLERO.

Cette danse, très-lascive, faisoit autrefois partie du spectacle; elle le terminoit assez communément, ou, plus souvent encore, elle remplissait l'intervalle entre la comédie qu'on venait de jouer et les Saignettes. A l'avénement de Charles III au trône, les prêtres, les dévots, crièrent au scandale, et depuis vingt ans, le volero ne se danse plus, excepté à Cadix, où le gouvernement l'a toléré, par égard pour les étrangers.

Les amateurs trouveront la description du volero dans le *Tableau de l'Espagne moderne*, par Bourgoing. Cette description est si ressemblante, que je me dispense de la faire, désespérant de la faire aussi bien. (*Voy. les notes.*)

CHANOINES. — ANGELUS.

Si la fortune et l'oisiveté sont les élémens qui composent le bonheur de la vie, aucun être sur la terre n'est plus heureux qu'un chanoine de la cathédrale de Madrid. Il doit, il est vrai, se rendre au chœur à quatre heures du matin; mais tous les jours on retarde l'horloge, et

quand

quand quatre heures sonnent pour eux, partout, et pour tous les habitans de Madrid, il en est sept.

Jamais, ni la race de Moyse, ni les descendans d'Abraham ne marquèrent leur sabat par une immobilité aussi complète que celle qui glace les Espagnols, aussitôt que l'Angelus sonne. Alors, tout mouvement cesse dans les rues, aux promenades; on s'arrête, on se découvre, et l'on prie. Aux spectacles, c'est de même : à six heures précises, l'Angelus sonne, Scaramouche ou Arlequin aussitôt interrompt ses pasquinades, ses gambades, pour réciter la salutation angélique, et faire le signe de la croix.

TABAC.

En Espagne, on raffole du tabac de France; pour s'en procurer, on s'expose à trente ans de galères, et à la mort en cas de récidive. En France, on veut, à tout prix, du tabac d'Espagne. Tel est l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain, et ce que les chimistes ont parfaitement démontré, c'est qu'à tous égards, le tabac de France vaut mieux, quelque mauvais qu'il soit. Aucune manipulation, aucun mé-

lange ; il est pur, et le tabac d'Espagne ne doit sa ténuité, sa couleur, qu'au *rubrica* ; mine de fer, ocre ferrugineux qui renferme un principe magnétique, dont l'analogie avec le cerveau n'est pas démontrée.

L'examen des commis de la douane est très-rigoureux : leur manière de visiter les paniers des marchands, ou autres voyageurs, est assez singulière ; ils ont de longues barres de fer, cannelées et frottées de suif ; ils les passent en tout sens dans les paniers ; s'il y a du tabac, il s'attache au suif, et c'est ainsi que se découvre la contrebande.

OILE. — LE PEUPLE. — HIDALGOS.

J'ai oublié le nom espagnol. L'*oile* est un mets national, dans lequel il entre toute espèce de viandes de boucherie, de légumes, de volaille, et même de gibier. C'est le plat favori des Espagnols, sinon fort riches, de ceux qui jouissent au moins d'une grande aisance. Une bonne oile coûte quelquefois trente piastres.

Le peuple de Madrid est celui de tous les peuples de l'Europe qui a le moins de nerf, le moins de caractère. Le gouvernement peut, à son gré, doubler, tripler les impôts, il ne dit

rien. Trois ou quatre fois par an on tire la *quintas* (la milice) : il laisse faire. Les ministres, les capitaines généraux (gouverneurs), les corrégidors, chacun dans leurs attributions respectives, ordonnent, défendent, multiplient les taxes; le peuple paye, obéit sans se plaindre. Quand on lui parle du roi, de la cour, &c. il se recueille, et, pour ainsi dire, se met à genoux pour écouter.

Tous les habitans de la Nouvelle-Castille se donnent la qualité d'*Hidalgos*, c'est-à-dire, gentilhomme. Ce n'est que dans la Nouvelle-Castille, disent-ils, que l'ancienne noblesse espagnole s'est conservée sans mélange de sang maure et étranger. Malheureusement pour ces gentilshommes, presque tous sont pauvres, sont obligés, pour vivre, de servir, de travailler, ou de demander l'aumône.

COLLÉGES.

La manie des langues mortes, et la folie des colléges sont des aberrations communes à tous les peuples de l'Europe.

Le gouvernement espagnol soudoie une milice entière de rhéteurs, de professeurs qui, à l'instar des nôtres, entassant dans la mémoire

de leurs élèves, des mots latins, des racines grecques, des vers arabes, ressemblent à ces fous qui remplissent tellement leurs chambres de meubles superflus, qu'ils n'ont plus de place, pour les meubles d'utilité et d'agrément.

Vous tous, qui avez des enfans, ne les envoyez point au collége. Plus de grec, plus de latin, tous ces noms en *os*, en *as*, fendent la tête, et le génie s'en va par-là.

La Grèce et Rome ne connurent jamais ni pensions, ni colléges. Démosthènes, qui naquit d'un forgeron, Virgile d'un potier, Gassendi d'un manœuvre, n'avoient ni professeurs, ni maîtres. La méditation, le génie, leur servit d'instituteurs; la terre, le ciel, les astres, les divers accidens de la nature les inspiroient; ils ne lisoient point, ou lisoient peu, ils observoient et ils écrivoient.

GRAND HOSPICE DES FOUS.

L'Espagne offre un exemple qu'on ne sauroit trop faire connoître, et que toutes les nations devroient s'empresser d'imiter. A Madrid, la maison des aliénés est ouverte aux fous de tous les pays, de tous les gouverne-

mens, de tous les cultes. On lit sur la porte principale, cette inscription sublime et simple : *Urbis* et *Orbis*. Un travail mécanique n'a point été seul, l'objet de la sollicitude des fondateurs de cet établissement; ils ont voulu retrouver une sorte de contre-poids à l'égarement de l'esprit, par le charme et l'attrait qu'inspirent la culture des champs et les travaux de la campagne. A l'exception des furieux, qui sont en très-petit nombre, et des malades : dès le matin on voit tous les fous qui sont dans cet hospice, les uns balayer, laver, faire les lits, remplir les offices serviles de la maison; certains se rendre dans leurs ateliers respectifs : le plus grand nombre se séparer en diverses bandes sous la conduite de quelques surveillans éclairés, se répandre, avec empressement et gaîté, dans un enclos attenant à l'hospice, se partager avec une sorte d'émulation, les travaux relatifs aux saisons; cultiver le froment, les légumes, les plantes potagères; s'occuper, tour-à-tour, de la moisson, du treillage, des vendanges, de la cueillette des olives, et retrouver le soir, dans leur lit, le sommeil et le calme. Des cures nombreuses résultent de ce régime. L'expérience la plus constante prouve que sur cent aliénés qui entrent dans cet hos-

pice, quatre-vingts radicalement guéris, sont rendus à leur famille, dont ils font souvent le bonheur et la consolation.

RÉVOLTE.

On a remarqué jusqu'à quel excès le peuple portoit la pusillanimité, la patience. Dans l'espace d'un siècle, la chronique de Madrid ne compte qu'une seule révolte : elle eut lieu il y a quarante ans. On accusoit le roi d'aimer la marquise de Squilace. On craignit l'influence d'une Napolitaine, on redoutoit les déprédations d'une maîtresse. Le peuple en vouloit aussi à quelques grands d'Espagne, à quelques hidalgos riches. Le roi sacrifia son goût, sa passion, éloigna la marquise, envoya son mari en Sicile : les grands d'Espagne, les hidalgos se dispersent à Naples, à Rome, en Sardaigne, et ces hommes si fiers de leur fortune, si vains de leurs titres, abandonnent le roi, quittent Madrid, et prouvent leur courage par la fuite.

LETTRES DE CACHET.

On connoît ce que nous appelons en France, *donjons, châteaux, forteresses, etc.*; en Espagne, c'est comme chez nous : il y a des prisonniers d'état, des porte-clefs, des commandans de citadelle, des tours, des créneaux, des fossés; enfin, des châteaux forts en règle. Il y a aussi des lettres de cachet, signées *jo et rey* (moi, le roi) et plus bas *Mufquitz*.

En comparaison des nôtres, et sur-tout de Pierre-en-Cise, de la Bastille, de Vincennes, ces châteaux sont des lieux de plaisance; bon vin, bonne chère, logement commode, une liberté presque entière, nul souci, vie de chanoine.

L'air renfermé donne quelquefois de l'humeur; mais si Linguet et Mirabeau ont dit vrai, si l'un eut à se plaindre des vexations de M. Delaunai; l'autre, de la tyrannie, de l'avarice de M. de Rougemont, dans mon exil j'ai été plus fortuné qu'eux. Je passai, il y a quelque tems, un semestre à Lourde; graces à M. de Maignol, commandant du château, graces à sa famille, à la société qui se rassembloit chez lui, six mois ont à peine duré deux mois. Le châ-

teau de Pampelune est particulièrement destiné aux prisonniers d'état; ils sont trente en ce moment-ci. On y voit des ministres, des généraux, et autres hommes d'importance. Ils ont tous la ville pour prison; ils vont, ils viennent, ils pêchent, ils chassent, ils font à-peu-près tout ce qu'ils veulent. A Lourde, j'en faisois autant. J'espère qu'un jour je passerai par Lourde, que j'y retrouverai M. de Maignel; cette idée me fait grand plaisir, et si elle y est encore, ce ne sera pas sans émotion que j'embrasserai Marie Madeleine, la petite-fille de Cantinier.

ESSENCES.

Les femmes espagnoles sont passionnées pour les odeurs. Les dames de la cour, les bourgeoises, les marchandes, se parfument la tête, le sein, tout. Leurs poches sont pleines de flacons, de sachets; elles poussent le goût des parfums jusqu'à l'excès.

Le premier, le dernier voeu, l'éternelle pensée des femmes, c'est de plaire, c'est de subjuguer tour-à-tour, l'œil, l'ouie, tous les sens. Oserions-nous faire observer aux dames de

Madrid, que plus d'un poëte a chanté la douceur de l'haleine de sa maîtresse, et que nous n'en connoissons aucun qui ait chanté le musc et l'ambre dont elle étoit parfumée.

ÉGLISES. — COUVENS.

Excepté le couvent noble de l'Escalessas, Notre-Dame d'Atocha, et le monastère de Saint-Isidore qui est, à la fois, hospice et couvent, les temples n'offrent rien de remarquable.

Les églises, en général, sont trop vastes. Quoique la chaire soit exactement placée au centre, les prédicateurs crient, s'épuisent en vain pour se faire entendre; impossible qu'il soient entendus, malgré le silence profond qui règne, malgré l'attention extrême de tout l'auditoire.

Nul peuple n'assiste au service divin avec autant de piété. Les Espagnols sont un modèle en ce genre. Ils implorent Dieu avec passion; des soupirs, quelquefois même des sanglots se mêlent à leurs prières; pendant la messe, durant le chant des hymnes et des pseaumes, toujours les yeux baissés, leur recueillement est extrême. Vous entrez, vous sortez,

vous les heurtez même, ils continuent à prier ils ne vous regardent pas.

BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES.

Il y a deux ans qu'on imprima à Berlin un ouvrage allemand du célèbre Haller, de Berne, poëte, philosophe et médecin. Ce livre qui traite de la bibliographie, contient un extrait raisonné de tous les livres modernes qui ont été écrits dans toutes les langues, et offre aux amateurs de livres, ses conseils précieux pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais bien choisie. Toutes les personnes qui achètent des livres, devroient consulter cet intéressant ouvrage.

J'ai parcouru des yeux la bibliothèque de quelques Espagnols érudits et riches. Beaucoup d'ouvrages ascétiques, de piété, de droit et d'histoire, un très-grand nombre d'ouvrages classiques, soit en grec ou en latin, des écrits sur la médecine; très-peu de livres sur la littérature, encore moins d'ouvrages français. Chez don Henriquez M....., seulement, j'ai trouvé plusieurs ouvrages assez bien choisis, et dont les auteurs jouissent en France d'une assez grande considération: Lamettrie, Montesquieu,

Corneille, la Bruyère, Cartaud, Voltaire, Marmontel, Rousseau, Sévigné.

Ce n'est pas qu'on se déclare ici le champion de Mallebranche, ni celui de Montesquieu, Lamettrie, etc.

Montesquieu, riche, président à mortier, a cédé à des considérations particulières. Il n'a pas osé dire tout ce qu'il savoit; Montesquieu est un écrivain pusillanime, un enfant qui sait sa leçon, mais qui la bégaye, la récite mal, en oublie la moitié, parce que son instituteur ou son régent lui en impose.

Lamettrie étoit un fou, abhorrant Dieu; sa passion tenoit du délire, il éprouvoit souvent des accès de frénésie, et choisissoit, pour écrire, ces momens d'accès.

La seule chose parfaitement juste et parfaitement sentie qui soit sortie de la tête assez mal organisée de cet auteur, c'est que le souvenir d'une femme qu'on a aimée passionnément, qu'on idolâtre encore, et qui ne nous aime plus, tournoit le sang, suffoquoit, et faisoit mal par-tout.

Jamais Voltaire n'écrivit d'ame, tous ses livres sortent de sa tête. Sa sensibilité n'est qu'apparente, n'est qu'un mélange de mémoire, d'esprit, d'orgueil; mettez-la dans le creuset,

touchez-la, si je puis le dire ; ce n'est qu'une composition.

La postérité ne lira que *la Pucelle*, *Mahomet*, *Zaïre*, *Alzire*, *Candide*, et ses poésies fugitives.

Une chose étonnante, c'est que Voltaire croyoit tout ce qu'il nioit, adoroit Dieu, craignoit Dieu, prioit, se prosternoit en cachette ; il faisoit semblant d'être athée. La peur du Diable lui donnoit souvent des accès de fièvre : l'impiété a aussi ses poltrons.

On regrette que Corneille ait écrit en vers. Quelque beaux que soient des vers, la poésie n'est jamais qu'une traduction, qu'une copie. La prose est le premier jet. Le génie conçoit, jette en prose ; il est épuisé, il est éteint quand il traduit en vers.

La Bruyère est le premier écrivain de son siècle, mais il est trop méthodique, trop froid. Dans toutes ses œuvres, il n'y a pas un sentiment, et, si j'ose le dire, pas *une larme*. On parieroit que la Bruyère n'aima jamais ni les femmes, ni les enfans, ni à respirer dans les champs le parfum délicieux du foin coupé, ni à entendre, pendant la nuit, le son de l'orgue ou de la vielle.

Marmontel a mis des pathos et de l'esprit

jusque dans *Annette et Lubin*. L'époque où parut *Bélisaire* fit son seul mérite. Ce roman n'est qu'une capucinade, prêchée par un athée devant l'académie française. Les *Incas* est une autre capucinade, qui n'eut pas, comme *Bélisaire*, la bonne fortune de la persécution.

Boulanger est fort au-dessous de sa réputation; ce fut lui qui osa le premier ouvrir, disséquer la terre, fouiller dans ses entrailles, et arracher à la nature une foule de secrets qu'elle avoit juré, pour ainsi dire, de ne révéler à personne. Nous devons à Boulanger des observations neuves, des idées neuves, qui sont à lui; personne, avant lui, n'avoit osé porter le scalpel sur les membres du GRAND ANIMAL. C'est l'expression de Jamblique, qui regarde la terre comme un être immense, dont l'inertie n'est qu'apparente, et qui partage avec les êtres animés, le sentiment, l'instinct, et jusqu'à la pensée.

Les *Lettres de madame de Sévigné*. Jamais, dans aucune langue, on n'a écrit un ouvrage aussi extraordinaire.

Pour rendre à madame de Sévigné un hommage digne d'elle, pour ajouter un nouveau charme à son livre, qui n'a de commun avec les autres que les caractères ordinaires de l'im-

primerie, il est inoui qu'aucun souverain n'ait eu dans la pensée de faire fondre des caractères exprès, modelés sur l'écriture de cette femme célèbre.

Mallebranche a prouvé une chose étonnante, qui tient du prodige, et qui est peut-être unique, c'est que le même écrivain peut à la fois publier des ouvrages de la plus haute philosophie, et n'avoir pas dans la tête une seule idée juste.

Après Job, Virgile, Klopstock et Richardson : Cartaud, que personne ne cite, et oublié même dans les compilations de nos bibliographes, est un des plus grands écrivains qui ait existé.

Il y a soixante ans environ que Cartaud écrivoit ses *Réflexions sur le goût;* alors, déja Cartaud avoit deviné les grandes masses du style; déja Cartaud, en écrivant, peignoit, faisoit de la musique, traçoit ses mots avec du feu. C'est comme Cartaud qu'il faut écrire.

Rousseau, qui mourut pauvre, qui avança la fin de ses jours, qui préféra une mort violente à la lente et douloureuse agonie d'une fluxion de poitrine ou d'une fièvre maligne, a vécu dans un siècle indigne de lui.

Hobbes qui s'est occupé, avec tant de succès,

à perfectionner l'entendement humain; Hobbes qui a plus contribué aux progrès de la raison, qu'aucun de ceux qui l'ont précédé ou suivi, sans excepter Locke lui-même; Hobbes n'avoit point de bibliothèque. Il avoit très-peu lu dans son enfance, il n'écrivoit jamais, il dictoit toujours, il ne travailloit jamais que debout et dans les bois, dans les champs. Il disoit souvent à ses amis : *Depuis l'âge de seize ans, je n'ai pas ouvert un livre.*

Don Pedro L..... avoit hérité de ses pères une bibliothèque choisie et très-considérable, qu'il ouvroit, avec plaisir, à tous les amateurs, et à tous les curieux. Cette bibliothèque a été vendue il y a six mois. Don Pedro ne veut plus lire, dit-il; il fera bien; la lecture est un poison lent qui tue le génie, qui monte à la tête, et laisse dans le cerveau une espèce de sédiment qui, rendant son action, et plus lente, et plus froide, empêche de sentir et de penser.

HÔTELS GARNIS. — RESTAURATEURS.

La Fontana de Oro, la Croix-de-Malthe, l'hôtel de l'Ange, la Maison-Blanche, sont les hôtels désignés, le plus particulièrement, aux étrangers riches qui ont de l'argent à dépen-

ser. On y trouve propreté, commodité, attentions.

Je plains les gens trop difficiles. Les restaurateurs sont en petit nombre, et quels restaurateurs ! excepté quatre ou cinq qu'on cite, et dont les salles sont toujours pleines. J'ai oublié le nom; j'ai retenu la demeure.

N...., près la porte d'Atocha, a été cuisinier de la Sémiramis du Nord, de Catherine II. On fait chez lui très-bonne chère; c'est le rendez-vous des gourmets de Madrid. Les ambassadeurs y dînent souvent. C'est dommage que sa maison touche, à droite et à gauche, à des étals de bouchers. Quand on entre, ce voisinage, ce spectacle, ôtent l'appétit. En voyant un bœuf, un veau sanglant, on croit entendre encore

D'affreux cris de douleur, de sourds gémissemens.

Chez N...., vis-à-vis le Retiro, chère exquise, mais tous les plats sont d'un prix exorbitant, et souvent encore, pendant le dîner, on change les prix marqués sur la carte. Si vous en faites l'observation, N..., sa femme et leurs garçons vous rient au nez; criez, menacez, ils rient plus fort, votre humeur les amuse, il faut finir par payer.

Voulez-

Voulez-vous faire un excellent dîner, et boire d'excellent vin, allez chez Marono, à cinquante pas de la porte de Ségovie. Voulez-vous être servi par des garçons attentifs, prévenans, allez chez Marono; voulez-vous voir une femme charmante, allez encore chez Marono; êtes-vous amateur de dents superbes, allez payer au comptoir, dites à madame Marono quelque chose d'agréable, elle sourira : regardez ses dents.

Tout bien, au reste, que je me sois trouvé à la Croix de-Malte, quelqu'attention qu'on ait eue pour moi, je penserai souvent à l'hôtel de la Reine, à Lyon; je n'oublierai jamais le coup-d'œil charmant que j'eus de ma chambre : le Rhône qui couloit sous mes fenêtres, les vignes, les terres éboulées, les rochers, la petite ville de Montluel, la Bresse, les Brotteaux qui bordoient mon horizon. Jamais, sur-tout, je n'oublierai mes hôtesses (mesdemoiselles Forez). J'ai été très-malade; jour et nuit, elles étoient auprès de moi; c'est à leurs attentions, à leurs soins empressés que je dois la vie.

LE COMTE D'ARANDA. — MINISTRES GÉNÉRAUX.

Le comte d'Aranda est le seul homme, peut-être, dont la monarchie espagnole puisse s'enorgueillir à présent. C'est le seul Espagnol de nos jours, que la postérité puisse écrire sur ses tablettes. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples, et réunir dans le même écusson, les noms de Luther, de Calvin, de Mahomet, de Guillaume Penn, et de Jesus-Christ; c'est lui qui vouloit faire publier, depuis les frontières de la Navarre, jusqu'aux extrémités du détroit de Cadix, que les noms *Torquemada*, *Ferdinand*, *Isabelle*, seroient comptés à l'avenir au rang des blasphèmes: c'est lui qui vouloit faire vendre la garde-robe des saints, les mobiliers des vierges, et convertir les croix, les chandeliers, les patènes, &c. &c., en ponts, en auberges et en grands chemins.

Don Antonio de Ulloa est un homme à voir, à rechercher, excellent à connoître, et de qui je parle ici, par justice et par reconnoissance.

M. le comte D.... a le défaut de ne faire at-

tention qu'aux personnes qui lui plaisent, et de compter les autres pour rien.

Je ne connois pas de ministre plus populaire que le comte de F.... ; le dernier manant peut lui parler, peut l'approcher, et lui dire à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui dire tout haut.

J'aime, par-dessus tout, le général G.... ; c'est un des meilleurs hommes qui aient existé ; je l'ai vu dans la rue, rencontrer un pauvre vieillard, le prendre par la main, et l'aider à marcher.

Le marquis de C....., sordidement avare, a bientôt soixante ans, et depuis qu'il est au monde, n'a encore rien donné.

Le marquis de la Mina vient de mourir ; tout le monde le regrette. L'histoire le placera au nombre des grands généraux. C'est le marquis de la Mina, qui commandoit, en Italie, l'armée espagnole combinée avec l'armée française, sous les ordres du prince de Conti. Ce fut lui qui, à la bataille del Omo, fit cette harangue sublime : *Mes amis, vous êtes Espagnols, les Français vous regardent !*

Le marquis de la Mina a laissé d'excellens mémoires sur la guerre de Sicile en 1719, et sur celle d'Italie en 1734.

Don G..... est puissamment riche ; ses em-

plois, ses pensions triplent son revenu : il n'a ni enfans, ni héritiers, il amasse, il amasse. On pourroit dire de lui ce que Cailli, poëte assez agréable du dix-septième siècle, disoit plaisamment des avares : *qu'ils vouloient avoir de quoi vivre après leur mort.*

Abreuvé de mépris et d'humiliations de toute espèce, chassé de son gouvernement de Cadix, le comte O..... vient d'être relégué dans le fond de la Galice. Enfin justice a été faite, il étoit temps. Les mânes des Français assassinés à la Nouvelle-Orléans, crioient vengeance depuis trente ans. Les partisans du général O.... vantent la police qu'il a établie à Cadix, la salle de spectacles qu'il a fait construire, la porte de Mer qu'il a fait planter d'un double rang d'arbres, et dont il a fait une promenade charmante : mais quand on leur parle de sa femme, du fleuve Mississipi, et du siége d'Alger, ils se taisent.

Le marquis de..... est malhonnête, brusque ; il a le ton, le maintien, toutes les habitudes sociales d'un postillon mal élevé.

Le comte de la N...... occupe un poste de la plus haute importance ; il ne se mêle de rien ; c'est son premier secrétaire qui fait tout. Pour peindre quelques grands seigneurs de sa

connoissance, le chevalier de Boufflers a dit :

Ils digèrent, ils fument, et ne pensent à rien.

C'est le comte de la N....., trait pour trait; la ressemblance est frappante.

Retiré dans ses terres, en Aragon, le comte D.....n'est plus rien, mais il fut, pendant douze ans, ministre des finances, et jamais, dit-on, il ne sut bien lire, ni bien écrire, ni compter jusqu'à cent.

UNIVERSITÉS.

On compte plus de vingt universités en Espagne. L'université de Salamanque est la plus célèbre; sa fondation remonte au treizième siècle; elle a plus de cent professeurs; elle jouit de deux cent mille écus de rentes. Ses professeurs élisent tous les ans un recteur. Le choix tombe toujours sur un grand seigneur. Le *maître des écoles*, qui est immédiatement après le recteur, doit être chanoine de la cathédrale: ses appointemens sont de trente mille francs. Chaque professeur a mille écus. Les leçons se donnent dans un vaste bâtiment. On compte dans cette université quatre à cinq mille écoliers; ils portent tous un habit noir, un

grand chapeau rabattu sur les yeux ; un long manteau les enveloppe.

L'université d'Alcala, fondée vers la fin du quinzième siècle, par le cardinal Ximenès, est aussi très-riche : on évalue ses revenus à quatre cent mille francs. Le nombre de ses professeurs est de cinquante, celui de ses écoliers de trois mille. Ils sont vêtus comme ceux de Salamanque.

Les autres universités les plus connues, sont de Tolède, de Cordoue, de Grenade, de Valence. On y apprend le grec, le latin, la théologie, le droit, la médecine. La physique, les mathématiques, les langues orientales et les belles lettres ne sont comptées pour rien.

AVOCATS. — MUSIQUE. — ARCHITECTURE.

L'ÉLOQUENCE du barreau est nulle, absolument nulle. N'ayant jamais lu que le *digeste*, un avocat entre à l'audience, il tire de sa poche un cahier qui contient de quoi lire environ une demi-heure. Il lit lentement, sans geste et sans action ; il ne songe ni à toucher, ni à persuader les juges, ni à gagner la cause qu'il plaide. Il est exclusivement occupé des vingt ou trente

piastres qui l'attendent en sortant de l'audience.

Les Espagnols, en général, ne sont pas processifs; ils ont raison. La cause la moins importante leur coûte cher, étant obligés de recourir à quatre avocats. L'un se charge de composer le plaidoyer; un autre, de le lire; un autre, de le faire copier; un quatrième, d'aller solliciter les juges.

Les Espagnols n'ont pas de musique. Leurs compositeurs arrangent la musique italienne à leur accent et à leur goût, et en font une sorte de musique qui, n'étant ni espagnole, ni italienne, ni allemande, peut être regardée dans l'art musical comme une espèce de dialecte ou patois.

L'architecture fait depuis quelques années de très-grands progrès. En 1740 tous les architectes de Madrid étoient Italiens ou Français, aujourd'hui ils sont Espagnols.

Le cours d'architecture élémentaire que donne M. Henriquez Selma tous les jeudis et samedis de chaque semaine, dans une des salles du jardin botanique, est très-fréquenté. Un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels on remarque beaucoup d'étrangers, assistent régulièrement à ses leçons.

DES RUES. — LANTERNES.

Presque toutes les rues de Madrid sont longues, larges, bien percées, ornées de fontaines et d'un trottoir pavé de grandes pierres. Ces trottoirs sont interdits aux voitures et aux chevaux.

Le luxe des carrosses, la manie d'avoir équipage est aussi commune à Madrid qu'à Paris; mais jamais d'accident, jamais personne n'est écrasé, graces au trotoir, graces à la prudence, à l'attention des cochers, qui n'ont pas en Espagne la scandaleuse habitude de courir la poste dans les rues.

Madrid est éclairée, mais fort mal. Dans telle rue il y a six lanternes, où, vu sa longueur, il en faudroit trente : dans telle autre il n'y en a point. L'entrepreneur vole, on le laisse faire, et pendant la nuit le peuple marche à tâtons.

FRAISES.

On s'est beaucoup moqué, on se moquera encore de l'usage des fraises ou *godilles*, qui font partie essentielle du vêtement espagnol. On ne sait pas que les Espagnols imaginèrent ses go-

dilles, et feignirent de les regarder comme une parure, afin de cacher les goîtres auxquels ils sont fort sujets, principalement dans la Galice et dans le royaume de Murcie.

Hoffman, qui a traité du crétinisme, et qui prétend que le goître est une maladie très-moderne, se trompe. Outre que Strabon, Thalie et Tacite nous apprennent que de leur temps il y avoit parmi le peuple de l'Allemagne et des Gaules, une quantité infinie de cretins. On lit dans Procope que l'empereur Claude, qui avoit un goître énorme, avoit fait faire, pour le cacher, un espèce de hausse-col qui lui couvroit les oreilles, le cou et le bas du menton.

Le prince évêque de Sion, devroit bien engager les habitans du Valais à imiter la mode des Espagnols, et à porter, comme eux, des fraises ou godilles; alors on ne verroit plus à Pfin, à Leuck, à Saint-Maurice, et généralement dans tout le Valais, ces goîtres affreux qui font peine à voir, qui attristent les voyageurs, et qui gâtent ces jolis paysages, ces sites, ces points de vue charmans que le Valais met incessamment sous les yeux.

CHOCOLAT.

Puisque ce sont les îles espagnoles qui produisent le meilleur cacao, on s'attend naturellement à trouver à Madrid de bon chocolat ; et chez les marchands et dans les meilleures maisons, chez les ministres même, le chocolat ne vaut rien, il a un goût fade de sirop, une couleur de poix noire, une odeur de brûlé, et quand on le boit, on sent sur la langue un grain farineux, une humidité glutineuse et un sédiment mélangé.

CLERGÉ.

Le clergé a beaucoup moins d'empire depuis quelques années, chaque jour il perd de son influence. Tel Espagnol qui n'aguères n'eût pas rencontré un moine sans lui baiser ou la main, ou le bas de sa robe, maintenant passe à côté de lui sans y faire attention et sans le saluer.

Le nombre des couvens diminue. Il est défendu depuis quatre ans de recevoir aucun novice sans la permission du conseil de Castille, et cette permission encore, qui doit passer sous les yeux du roi, n'est accordée qu'après

un grand nombre de formalités et d'enquêtes. A l'avénement de Charles III au trône, on comptoit en Espagne soixante mille moines. Ce nombre est réduit à-peu-près à la moitié. Le nombre des religieuses diminue aussi tous les jours; dans tel couvent où l'on en comptoit soixante, cinquante, il en reste quinze, vingt, trente, tout au plus.

REDEZILLA OU RESEAU.

Le père Lucas a dit dans son Voyage, que les Espagnols, hommes et enfans, sont toujours tête nue, chez eux, à l'église, dans la rue; il ajoute, qu'ils ont soin de se faire raser les cheveux afin de transpirer plus facilement: première erreur. Un Espagnol, riche ou pauvre, âgé ou enfant, ne sort jamais sans chapeau; ses cheveux, qu'il ne fait ni raser, ni couper, sont retenus sous un réseau de soie, de fil ou de coton, qu'on appelle *redizilla*. Le même auteur dit aussi que les femmes n'ont jamais rien sur la tête, et que leurs cheveux, nattés et relevés en chignon, leur servent de coiffure: seconde erreur. Les femmes portent un réseau, les élégantes l'ornent de rubans et de paillettes.

Il seroit difficile, au reste, de dire à quoi

ressemble le livre du père Lucas, c'est pour la forme seulement qu'on lui a donné le nom de *Voyage en Espagne*. Depuis le commencement jusqu'à la fin, erreurs sur erreurs, et quelquefois même sur le caractère des Espagnols ; ses assertions sont désobligeantes et injustes. *Tous les voyageurs sont des menteurs :* pardon au père Lucas, c'est Voltaire qui l'a dit.

Il y a un *Voyage en Espagne*, publié par M. Pouz, dont je ne conseille à personne de faire l'emplète ; outre qu'il est volumineux, et que la lecture en est très-fastidieuse, l'auteur n'est exact que dans le dénombrement des maisons, des clochers, des cheminées de Madrid et autres villes d'Espagne. Son ouvrage n'est utile qu'aux ramoneurs et aux maçons.

HOSPICE DES ENFANS TROUVÉS. — MAISON DES INFIRMES ET DES VIEILLARDS.

Cet hospice, établi depuis trois ans seulement, est une espèce de maison succursale à la maison des Orphelins. Les administrateurs de cet établissement s'occupent des moyens de lui donner plus d'étendue, et de substituer un nouveau régime à celui que la routine avoit consacré jusqu'ici. La princesse des Asturies et la

duchesse d'Albe, ont donné chacune une somme très-forte, pour seconder les vues bienfaisantes de l'administration.

La maison des Vieillards, fondée par Philippe IV, enrichie depuis, par diverses donations, à des revenus considérables. Cet asile néanmoins est trop petit d'une grande moitié. Les vieillards et les infirmes se plaignent d'être mal nourris, mal couchés, de manquer de feu en hiver, et de ne boire jamais que de l'eau. Et le vin pourtant leur seroit si nécessaire; c'est le soutien des malades, c'est lui qui les nourrit. En refusant du vin à ces malheureux, il semble qu'on veut absolument qu'ils meurent, et qu'on les tueroit si l'on osoit.

Un des plus jolis visages que j'aye vus depuis que je suis au monde, c'est celui d'une jeune sœur grise, attachée à cet hôpital. Elle est seulement un peu trop pâle; mais je fixai les yeux sur elle avec tant d'attention, qu'elle s'aperçut que je la regardois avec plaisir; alors elle rougit, sa rougeur l'embellit et la rendit charmante.

FAISANDERIE.

Souverain du Pérou et du Mexique, maître d'une partie de l'Amérique, il n'est pas étonnant que le roi d'Espagne possède la plus belle collection d'oiseaux vivans qui soit en Europe. La faisanderie est remarquable, on y voit une quantité d'oiseaux - mouche, de colibris, de cardinaux, de perroquets, de perruches, de merles blancs.

Ce dernier oiseau, que l'opinion publique regarde comme imaginaire, et que le peuple promet comme une récompense dans les défis d'une exécution difficile ou impraticable, existe réellement; il est même beaucoup moins rare qu'on ne croit. Outre qu'on en trouve beaucoup dans les îles espagnoles, il est assez commun en Afrique et dans le pays de Bambouck. On en trouve aussi en Circassie, dans la partie méridionale de la Sardaigne et dans les montagnes d'Auvergne. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage, entre le merle blanc et les autres merles. La grosseur, le cri, le bec, la manière de vivre, de construire son nid, de faire l'amour, tout est égal.

MANIÈRE DE VOYAGER.

L'Espagne ne connoît point, jusqu'à présent, les *postes ordinaires*, ou les *diligences réglées*. Le comte de Florida Bianca avoit conçu le projet des messageries, mais son plan n'a pas réussi. Un voyageur est forcé de prendre la poste, soit à cheval, soit en voiture. La poste est de trois heures. Trente sous par cheval, et douze sous au postillon, c'est moins cher qu'en France.

Dans toutes les villes considérables on trouve des voituriers qui se chargent de vous mener par-tout où vous voulez, à raison de trois piastres par jour. Ils font douze lieues. Leurs voitures sont attelées de deux, de quatre, de six mulets, à proportion du nombre des voyageurs. Si l'on est seul, on peut louer une petite chaise (*caleseros*), attelée d'un mulet : la journée est de dix lieues, on paye neuf francs.

Les voitures de retour sont assez communes, mais les mulets sont fatigués : le prix est arbitraire, et les cochers vous rançonnent.

Le droit de douane et de réparations des routes est au compte des voituriers. Assez souvent ils veulent forcer les voyageurs à payer ce

droit. Ils s'arrêtent et menacent de ne pas aller plus loin ; il faut les laisser dire, ne pas faire semblant de les entendre, bientôt ils payent et continuent leur chemin.

Il faut traiter les *caleseros* et *cacheros* autrement que nous traitons en France nos cochers et postillons; point de menaces, point de dureté ; mais aussi point d'égards, point de déférence, de la fermeté et un sang-froid imperturbable, telle est la manière d'obtenir de ces gens-là tout ce qu'on veut.

Si l'on ne veut prendre ni la poste, ni une voiture de louage, pour une piastre par jour, on loue un mulet avec son conducteur, et l'on fait huit lieues.

On a aussi la ressource des voiturins, petit cabriolet à une place; mais cette façon de voyager est fatigante, ennuyeuse; on n'avance pas.

La manière de voyager à pied, si commune depuis quelque temps en Angleterre, en France, et sur-tout en Suisse, est impraticable en Espagne, vu la distance d'un lieu à un autre. Un voyageur seul, en outre, seroit exposé sur la route, et puis, arrivé dans une ville, aucune auberge ne lui seroit ouverte, on le prendroit pour un manant hors d'état de payer son gîte, on lui fermeroit la porte au nez.

Dans

Dans les posada ou venta : le prix du gîte et des denrées est arbitraire. Si votre équipage et le nombre de vos gens et de vos mules annoncent l'opulence, on vous rançonne, sinon, on vous demande un prix modéré.

CHATEAUX. — MAISONS de CAMPAGNE.

QUELQUE opulent que soit un Espagnol, quelque vastes que soient ses possessions, il ignore les douceurs de la vie champêtre. Tour-à-tour rampant et orgueilleux, homme et ver tout ensemble, il préfère de rester à Madrid, de suivre le roi, faire sa cour, à la gloire d'être souverain chez lui, d'habiter au milieu de ses vassaux, qu'il regarde comme des bêtes de somme, et dont il parle toujours avec dédain.

Aux environs de Cordoue et de Saragosse, on voit de superbes châteaux; mais le propriétaire n'y vient pas, mais ces châteaux tombent. Quelques riches négocians de Cadix ont des maisons charmantes à Saint-Lucar, à Sainte-Marie, à Ciclana : ils y vont passer la belle saison. Ces maisons-là sont habitées; on y trouve le luxe, les fantaisies, les caprices de nos grands seigneurs, de nos fermiers généraux : on y trouve des statues, des rivières, des lacs, des ponts, des

ruines, et, comme chez nous, des ruines toutes neuves, qui font semblant de tomber, et sur lesquelles on voit l'empreinte du ciseau, du marteau de l'homme qui, dans son orgueil, dans son délire, ose disputer au temps, aux siècles, le talent du fini et le génie des ruines.

URNES ET TOMBEAUX.

PENDANT mon séjour à Cadix, en creusant la terre sur la grande route qui conduit à San-Lucar de Baraameda, on trouva des tombeaux qui renfermoient des squelettes, des urnes, des médailles et des lacrymatoires; ces derniers objets étoient parfaitement conservés. Au moment même de l'ouverture des urnes; les squelettes tombèrent par morceaux. Il y en avoit cependant dont les dents étoient parfaitement conservées, et n'avoient rien perdu de leur émail et de leur blancheur. Par les inscriptions latines qu'on a trouvées sur les urnes, ainsi que sur les médailles, on juge que cet emplacement étoit destiné à la sépulture des Romains qui habitoient cette partie de l'Espagne. Les amateurs d'urnes, de lacrymatoires, etc. peuvent voir ces objets dans le cabinet des antiques à Madrid, cabinet qui fait partie du Musée de l'histoire naturelle.

DIARO ESTRANGERO. (*Journal étranger.*)

Parmi les ouvrages périodiques qui s'impriment en Espagne, il en est un, qui, par la chaleur, la force, et sur-tout le courage avec lequel il est écrit, mérite l'attention des étrangers. Il est vrai que la plupart des morceaux qu'il contient sont traduits du français, de l'allemand et de l'anglais; mais à ces morceaux sont jointes des réflexions d'autant plus piquantes, qu'elles peignent parfaitement l'état actuel de la littérature en Espagne. Tout se meut autour de nous, dit le journaliste; nous seuls nous ne rougissons pas de demeurer dans l'inaction; pendant que toute l'Europe s'occupe de sciences, de belles-lettres, de beaux-arts, que faisons-nous? Nous composons de vieilles annales, nous traduisons des écrits voués à l'oubli, nous publions des livres de *neuvaines* et des *vies* de pieux fanatiques tellement stupides, qu'on est indécis s'il faut les placer sur le premier échelon de l'espèce animale, ou sur le dernier de l'espèce humaine. L'auteur ajoute: si nous ne sommes pas assez forts pour lutter avec nos voisins, invoquons leurs lumières, méditons leurs ouvrages, et sortons du sommeil

dans lequel nous sommes plongés. L'auteur termine chaque feuille par une analyse bien faite et très-détaillée des différentes pièces qu'on joue sur le théâtre de Madrid, et c'est toujours pour en faire sentir le mauvais goût et le danger.

On n'est pas loin de la vérité, lorsqu'on permet à ses concitoyens de l'annoncer avec tant de franchise et tant de vigueur.

TROUPEAUX.

L'Espagne est fort riche en moutons, et la beauté de leur laine forme pour elle une branche importante de commerce.

Autrefois les rois étoient propriétaires de la plus grande partie de ces troupeaux; de-là, ce grand nombre d'ordonnances, de lois pénales, de priviléges et d'immunités établies sous différens règnes pour la conservation des troupeaux; de-là, ce tribunal formé au commencement de la monarchie espagnole, sous le titre pompeux et presque ridicule de: *conseil du grand troupeau royal*, tribunal qui subsiste encore, quoique le roi n'ait pas un seul mouton. Ce grand troupeau royal a été aliéné successivement pour divers besoins de l'état.

Philippe 1er fut obligé, pour subvenir aux frais de la guerre, de vendre au marquis d'Itarbetia, quarante mille moutons, les derniers qui restassent à la couronne.

Les troupeaux font toujours cependant l'objet d'une attention particulière. Ils rapportent annuellement au trésor plus de six millions : aussi, dans leurs ordonnances, les rois d'Espagne les appellent-ils *le premier joyau de leur couronne.*

Il y a deux espèces de moutons, fort différens par la laine, quoiqu'ils paroissent de la même race.

Les moutons à laine grossière sont traités sans façon, on les garde sans précaution, on les laisse errer à l'aventure pendant le jour, et le soir on les enferme. Les moutons à laine fine sont en plein air, du matin au soir, ils dorment à la belle étoile. A peine l'herbe la plus fraîche, et le gramen le plus fin sont-ils assez bons pour eux. Ces moutons voyagent deux fois l'année. Pendant l'été, ils errent sur les montagnes de Léon, de la Vieille-Castille, de Cuenza et d'Aragon. Ils passent l'hiver dans les plaines tempérées de la Manche, d'Estramadure et d'Andalousie. D'après des calculs très-exacts, que Bourgoing, que Twiss et Ponz n'ont pas

pris la peine de vérifier, on compte en Espagne plus de huit millions de ces moutons voyageurs et à laine fine.

Le berger en chef est un personnage d'importance; il préside aux voyages, à la tonte, aux maladies, à l'amputation de la queue de quinze mille moutons; il a sous ses ordres trois cents chiens; il commande en despote à quatre-vingts bergers subalternes, qu'il regarde et qu'il traite comme ses sujets.

C'est une erreur de croire que les moutons ont un goût décidé pour les plantes aromatiques; au lieu de les choisir ils les broutent, au contraire, avec une sorte de répugnance. Les bergers apportent la plus grande attention à ne les laisser paître qu'après que le soleil a séché la rosée, et à les éloigner de l'eau quand il a tombé de la grêle. Si ces moutons mangent de l'herbe mouillée de rosée et boivent de l'eau de grêle, ils deviennent soucieux, mélancoliques, dégoûtés, ils languissent et meurent.

FABULISTES.

Plusieurs Espagnols se sont distingués dans l'apologue.

Au moment même où j'écris, j'ai sous les

yeux deux volumes de fables, par don Felix San Maniego. Plusieurs de ces fables sont traduites ou imitées d'Esope, de Phèdre, de La Fontaine, de Gai, de Pilpay ; plusieurs autres sont originales et appartiennent absolument à l'auteur. Quelques-unes feroient honneur à nos meilleurs fabulistes. Une entr'autres, c'est la vingt-huitième du quatrième livre du second tome; elle est intitulée : *El j'oven filosofo y sus companeros : Le jeune philosophe et ses compagnons.* Les fables de Thomas Iriarte, presque toutes originales, sont pleines d'idées neuves, ingénieuses, philosophiques, et présentées avec beaucoup de clarté, quoiqu'avec une mauvaise précision. Les dissertations dont elles sont accompagnées renferment des choses très-fines, très-heureusement aperçues ; mais les observatious d'Iriarte sont quelquefois plus ingénieuses que vraies. Nous ne croyons pas que cette briéveté qu'il vante, qu'il affecte et qu'il paroît confondre avec la simplicité, soit essentielle à la fable. La concision, poussée à l'excès, nuit aux développemens, et l'apologue a besoin de développemens. En accordant à l'auteur beaucoup d'esprit et même du génie, nous avons cru remarquer en lisant ses fables, que l'acrimonie y domine un peu trop. Les

Anglais, les Allemands, les Français, sont tour à tour, l'objet de ses sarcasmes; il n'aime que les Espagnols, il ne loue que les Espagnols. *Un écrivain, et sur-tout un écrivain moraliste, ne doit point avoir de patrie*, dit Machiavel.

PROMENADES.

Le Prado, le Paseo de las Delicias, le Retiro, et les environs de la porte de Ségovie, servent de promenade publique.

Le Prado a environ une lieue de longueur, il est planté d'arbres superbes; il est orné de fontaines de marbre, et présente un coup-d'œil ravissant, sur-tout quand on y entre par la rue d'Alcala. C'est la promenade la plus généralement fréquentée. Equipages, beaux chevaux, parure, beauté des femmes, en font le charme.

Le Paseo de las Delicias, ressemble à notre pré Saint-Gervais à Paris.

Le Retiro est la promenade du grand monde, c'est une maison royale. On se découvre en y entrant, et pendant quelques secondes on reste découvert. Tout bizarre que paroît cet usage, il faut s'y conformer; si on l'oublie, une sen-

tinelle vous crie : *sombreros, sombreros;* votre chapeau, votre chapeau.

Les environs de la porte de Ségovie sont remplis de cabarets, de guinguettes, où se rendent, tous les dimanches, les grisettes et les soldats.

En général, les grisettes sont très-jolies à Madrid, elles viennent presque toutes du royaume de Valence, si renommé par la beauté des femmes; réputation qu'elles méritent, sur-tout les femmes de la première classe, qu'on dit être fort galantes. Je ne sais pas si l'on dit vrai, mais je crois qu'à Valence, comme par-tout, plaire et se faire aimer d'une femme, est un art, un talent, comme de monter à cheval, ou de jouer de la flûte.

LES CAMALDULES.

Cet ordre fondé par Léon x, est particulier à l'Espagne. Il eut autrefois quelques couvents en Italie, qui furent sécularisés par Clément XIII. Après les moines de la Trappe, c'est l'ordre le plus austère. Les Camaldules ne sortent jamais. Des jardins, des étangs vastes, un enclos immense, fournissent à-peu-près à tout ce dont ils ont besoin. Des frères lais vont chercher les choses qui leur manquent. Ils dor-

ment sur la paille, ils ne boivent jamais de vin, ils font toujours maigre, et quel maigre! Ni huile, ni beurre, de l'eau et du sel. Ces Camaldules, vraiment à plaindre, forment bien, après les Trappistes, l'ordre qui mérite le plus un mieux futur, une indemnité dans l'avenir, et ce bonheur ineffable, sans fin, sans mélange, que nous promet la résurrection.

Résurrection, résurrection! ce mot rafraîchit le sang; et....

Angoisse et malheur à qui ne croit pas à la résurrection! Quoi! les sphères rouleroient dans le vide. Quoi! là-haut, au-dessus des étoiles, tout seroit inhabité et solitaire! Loin de nous, à jamais loin de nous cette désolante pensée. Oui, oui, l'immortalité nous est due, une fois créés, le néant a perdu son empire et n'a plus de droit sur nous.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Elle contient, dit-on, deux cent mille volumes. Vu l'emplacement, la longueur et la largeur du salon, ce nombre me paroît fort exagéré. Il est vrai de dire qu'on ne montre pas tout, et que les livres défendus sont renfermés dans différentes salles où personne n'entre.

Cette bibliothèque est ouverte tous les jours, depuis huit heures jusqu'à deux. Les personnes qui veulent travailler et faire des recherches, trouvent des tables garnies de plumes, de papier, etc. L'entrée est interdite aux gens en papillottes et en veste. Elle est sous la surveillance immédiate de quatre conservateurs. J'ignore à quel point ils sont instruits; j'ignore s'ils peuvent rivaliser à cet égard avec MM. Caperonnier et Vanpreet, tous deux conservateurs en chef de la Bibliothèque nationale à Paris, avec M. Coquille, conservateur de la Bibliothèque Mazarine. J'ignore aussi s'ils poussent aussi loin qu'eux, les attentions, l'obligeance, pour les gens de lettres et autres personnes qui les consultent; cela peut être, mais la chose est difficile.

AQUAS DI MADRIDAS.

Ce sont des eaux thermales, situées à quatre lieues de Madrid. On assure qu'elles guérissent radicalement les fièvres invétérées et les obstructions. On s'y rend en foule. Dans une petite rivière qui coule à quinze cents pas d'Aquas di Madridas, on pêche une sorte de petit poissons qui ressemble au *siplones* ou *sepias*. Le

goût en est parfait, mais ce poisson il est plein d'arêtes ; n'en donnez pas à vos enfans.

L'hôtellerie est excellente, le maître est Français, les garçons sont Français ; on croit être en France. Bal, concert tous les jours ; bonne compagnie ; jolies femmes ; on joue, on s'amuse, on danse, et l'on se guérit en dansant.

Pendant mon séjour à Lausanne, que j'aimois à voir Tissot, que j'aimois à l'entendre se moquer des juleps, des sirops, des médecines, et dire aux personnes qui le consultoient : *Amusez-vous, allez au bal.*

MARCHÉS. — HABITS. — LOYERS.

Les places de marchés sont très-multipliées. Socrate avoit un ami qui se plaignoit qu'à Athènes les vivres coûtoient fort cher. Le vin de Chio, dix écus ; une mesure de miel, quatre ; un beau poisson, trente deniers ; la canelle, les gâteaux, d'un prix fou. Socrate conduisit son ami sur le marché où se vendoient le cumin, les oignons, les panais, l'hydromel ; ces comestibles ne coûtoient presque rien : c'est de même en Espagne, les denrées de nécessité sont à vil prix, les fantaisies seules coûtent cher.

On peut avoir à Madrid un très-joli appartement garni, pour un louis par mois.

On peut se loger décemment pour cent écus par an.

Un bon habit de drap coûte soixante francs. S'il est très-fin, il en coûte cent. La façon de l'habit complet, une piastre.

HARAS.

Les haras de Cardonne et ceux de la Manche, les molinas et le genêt d'Aragon, ne sont pas d'une qualité inférieure aux chevaux andalous, qui ont le défaut, dans un combat, de mordre et de se jeter, d'ardeur et de rage, les uns sur les autres; défaut le plus dangereux que puisse avoir un cheval de guerre.

En Espagne, comme dans presque tout l'Orient, on n'est pas dans l'usage de hongrer les chevaux.

Les Espagnols pensent, avec raison, que cette opération ôte aux chevaux la moitié de leur courage une grande partie de leur force, et presque toute leur fierté.

CROIX. — ÉCOLES.

Quand il se commet un assassinat, on pose une croix de pierre à l'endroit où le cadavre a été trouvé. On voit un très-petit nombre de croix neuves : presque toutes couvertes de mousse, annoncent une sorte de vétusté. Il est facile d'en conclure que les crimes deviennent plus rares.

Autrefois, ni écoles publiques, ni écoles gratuites, seulement quelques écoles particulières. La classe du peuple aussi pousse l'ignorance à l'excès. Sur cent artisans, ou hommes de peine, si quatre savent lire, c'est tout au plus. Maintenant qu'il y a des sœurs grises et des frères ignorantins, les pères et mères, honteux de leur ignorance, vont à l'école avec leurs enfans.

MENDIANS. — INDIGENS. — PAUVRES HONTEUX.

Comme l'air, la mendicité est par-tout ; on rencontre des mendians par-tout. J'en ai vu un assez grand nombre dans la Biscaye, un peu moins dans l'intérieur de l'Espagne, une quantité effrayante dans le royaume d'Aragon, dans

le royaume d'Estramadure ; dans les villes, dans les bourgs et sur les grandes routes on ne rencontre que des mendians.

Les mendians d'Estramadure surpassent tous les autres en effronterie et en ruses. Vagabonds consommés, la tactique assez profonde de la mendicité n'a point de secret pour eux.

Là, tel mendiant, assis à la porte d'une église, un violon à la main, feint d'en savoir jouer ; on diroit qu'à chaque instant il va commencer, et depuis le matin jusqu'au soir, ses doigts restent immobiles, et son archet reste suspendu. Tel autre fait semblant d'être aveugle, il a sur ses genoux une serinette, et va toujours tâtonnant avec ses doigts, pour chercher sur sa boîte quelques pièces de monnoie. Ce tâtonnement, qui annonce une cécité complète, a quelque chose de touchant qui fixe l'attention, on s'arrête et l'on donne. Un troisième tient quelque chose dans ses bras, il le soulève avec précaution, le baise, le caresse ; on jureroit que c'est un enfant, ce n'est pas un enfant, c'est un paquet. Et tous ces mendians sont loin d'être pauvres. Allez chez eux, bons lits, meubles, commodes, ustensiles de ménage, du linge, deux ou trois jambons suspendus au plancher ; rien ne leur manque. Dans ce

coin, voyez cette cassette, elle est pleine d'argent; dans leur paillasse il y a de l'argent. Plusieurs ont des revenus en contrats, en fonds de terre, et tous, bon an, mal an, se font, en demandant l'aumone, douze à quinze cents liv. de rentes.

En Espagne, comme par-tout, il y a de véritables pauvres; ils sont aisés à reconnoître, ceux-là. Donnez, donnez, si vous n'avez pas d'argent, donnez votre mouchoir.

On rencontre aussi dans les rues un assez grand nombre de pauvres honteux, qui vous regardent, voudroient et n'osent pas demander. Les mots, *ayez pitié de moi*, expirent sur leurs lèvres: respectez ces malheureux, ne leur donnez point, passez auprès d'eux, ayez de l'argent à la main et laissez-le tomber.

FIN.

NOTES.

NOTES.

Ce Philippe II *est admirable.* Page 19.

Philippe II, dit Robertson, avoit le teint basané, le regard farouche, les traits durs, la poitrine large, la taille petite, la tête grosse, peu de barbe. Au teint basané près, c'est le signalement de Tibère. Les tyrans se ressemblent.

Le couvent est habité par deux cents Hyéronimites. Page 30.

Cet ordre, inconnu en France, se fit chasser d'Italie pour avoir attenté aux jours du cardinal Borromée.

Ressuscitera quand il voudra. Page 31.

Cette idée a été saisie et rendue par Raphaël qui, dans ses tableaux du Christ, le représente toujours maîtrisant la douleur, ne souffrant qu'autant qu'il veut, parce qu'il le veut, et qui, sous le déguisement d'un homme, reste Dieu.

Philippe IV, *surnommé le Dévot.* Page 32.

Philippe IV, en mourant, ordonna qu'on dît cent mille messes pour le repos de son ame; voulant, s'il cessoit d'en avoir besoin, qu'elles fussent pour son père, pour sa mère, et qu'on les appliquât, s'ils étoient dans le ciel, à tous ceux qui n'y étoient pas.

V

On massole quelquefois. Page 52.

Ce n'est point en Espagne, c'est à Avignon que j'ai vu massoler, et le malheureux qu'on massola fut conduit à l'échafaud, fut assommé les yeux bandés. Imitons cet acte d'humanité, et faisons mieux ; aussitôt qu'un criminel est condamné à mort, donnons-lui quelque potion, endormons-le, et tuons-le pendant qu'il dort.

La mort sans la douleur punit assez. Page 54.

« Tout ce qui est au-delà de la mort simple, me semble vain et cruel. Notre justice ne peut pas espérer que celui que la crainte de la mort et d'être décapité ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empêché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue, et ne sais cependant si nous les jetons au désespoir. Car en quel état peut être l'ame d'un homme attendant vingt-quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou à l'ancienne façon, cloué sur une croix ? (MONTAIGNE.) »

Il casse un œuf. Page 55.

Aristote distingue deux espèces d'*avortement*, celui qui détruit le fœtus qui n'a point encore reçu la vie ; voilà l'avortement qui n'est point un crime.

Pour ne pas mourir de faim. Page 60.

Parmi la multitude de pamflets que l'intarissable fécondité de Voltaire a produits, on en trouve un en forme de lettre, sous la date de 1775.

Dans ce petit écrit, ce philosophe adulateur du pou-

voir et de l'opulence, soutient que personne n'est jamais mort de faim, pas même pendant les déplorables famines de 1709 et de 1740. Pour prouver ce consolant mensonge, il dit que dans les années de disette, le petit peuple se nourrit de châtaignes, de légumes, de fruits, de riz, etc. Vraiment oui, ceux qui en ont, mais ceux qui n'en ont pas, que mangent-ils?

Excepté quelques pièces de Calderon, Lopès. Page 61.

On vante beaucoup les drames de Solis. Je ne les connois point; à en juger par le nom des personnages, qui sont : le Baptême, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction, l'Athéïsme, le Judaïsme et la Loi naturelle, ces drames doivent être pitoyables.

Quelques tragédies de Racine traduites en espagnol. Page 62.

L'Espagne doit ces traductions au marquis de Grimaldi, ancien directeur des théâtres de la cour, qui a traduit le *Glorieux* et le *Légataire universel.*

Aucun costume quelconque. Page 63.

La troupe des comédiens espagnols a ses directeurs; il vaudroit mieux qu'elle se dirigeât elle-même. Ces directeurs, par une économie mal entendue, ne songent point à se procurer de nouveaux sujets; jamais aucune débutante, jamais de nouveaux acteurs. C'est pourtant le moyen unique de piquer la curiosité du public, et d'établir solidement un spectacle.

Rien ne flétrit les comédiens quand ils sont morts. Page 55.

Mademoiselle Ladvenant, la meilleure comédienne qu'ait eue l'Espagne, est enterrée à une lieue de Valence, dans une petite ville dont j'ai oublié le nom. Son tombeau mérite d'être vu, et son épitaphe, remarquable par sa simplicité, est un modèle de style lapidaire.

A qui jace
FRANCISCA
LADVENANT,
De edad de veinte y dos annos,
Y ocho dias immortal
Por su agudissimo talento.
Murio en onze de abril 1772;
Ruegen a Dios por ella.

Ci gît Françoise Ladvenant, âgée de vingt-deux ans huit jours; immortelle par son talent. Elle mourut le 11 avril 1772. Que l'on prie Dieu pour elle.

Lope de Rueda, auteur et comédien, qui mourut au commencement de ce siècle, fut enterré comme un homme célèbre, dans le chœur de la cathédrale de Cordoue sa patrie.

L'influence de la musique sur le sort des armes. Page 71.

Pour tenir tête à la France, au roi de Sardaigne, à la république de Berne, peut-être n'a-t-il manqué à Genève que des musiciens d'accord; peut-être Genève....

Mais ce fut une tempête dans un verre d'eau; c'est maintenant une cuvette cassée ; n'en parlons plus.

A la bataille de Lyssa, l'armée prussienne se débandoit, le prince Henri, qui commandoit l'aile gauche, crie, *sonnez trompettes :* les trompettes sonnent et les Autrichiens sont battus.

A ses généraux. Page 74.

Et sur-tout à son frère Henri, le plus grand général qu'ait eu la Prusse, sans excepter Schwerin, le duc de Brunswick, Moelendorff et Taunzien.

Pour le réveiller. Page 76.

Un trait semblable a souillé la vie de Thémistocle, qui trouvant un jour une sentinelle endormie, la tua à son poste. Il aggrava même son crime par une mauvaise pointe : *Je ne l'ai point tué*, dit-il, *il étoit mort, car il dormoit.*

On trouvera peut-être à redire au mot *sentinelle* dont je me sers. Je sais que les Romains nommoient *station*, et les Grecs *biglas* ou *shoulkas*, ce que nous appelons *sentinelle*. Mais comme j'écris en français, j'ai dû me servir du mot français.

Combats de taureaux. Page 78.

Quelques médecins espagnols assurent que le sang d'un taureau agité, furieux et lassé par le combat, est un bon spécifique dans plusieurs maladies, et sur-tout pour les obstructions. De sorte qu'au moment où le taureau expire et qu'il est emporté hors de l'arène, il s'y trouve presque toujours quelqu'un avec un verre

pour boire son sang. Les anciens, au contraire, prétendoient que le sang de taureau étoit un poison; il devroit l'être bien davantage lorsque le taureau meurt pour ainsi dire enragé.

Il a fallu mettre à mort soixante taureaux. Page 79.

La passion des Espagnols pour ces fêtes, est poussée à un point qui paroît incroyable; les gens du peuple engagent leurs bijoux, leurs meubles et leurs habits pour pouvoir y assister. On a vu la nation partagée entre les deux plus fameux *taureadores* qui existent, Romero et Castillares. Les noms de *Romeristes* et de *Castillaristes* que se donnoient les deux partis, prouvent l'acharnement avec lequel ils défendoient chacun leur opinion. J'ai vu Pepillo, autre *taureador* fameux, être applaudi à la comédie où il venoit encore convalescent de quelques blessures qu'un taureau lui avoit faites.

Ces combats, que la puissance civile a défendus tant de fois, que l'église condamne si hautement, et qui ont résisté jusqu'ici au pouvoir réuni de la religion et des lois, céderont enfin, il faut le croire, aux progrès de la philosophie, ou plutôt encore à la volonté fortement prononcée d'un monarque qui saura dire avec l'accent de la puissance : *Je veux.*

L'Espagne n'est pas peuplée. Idem.

Ustaritz, qui a écrit au commencement de ce siècle, et qui est cité pour l'exactitude de ses calculs, donne à l'Espagne dix millions d'habitans.

Il y a beaucoup d'hommes de trop. Pag. 80.

Je m'explique. Une population trop nombreuse est un grand mal, aussi long-temps que nos mœurs ne changeront point, et que nos besoins iront toujours en multipliant, comme c'est la marche naturelle de la nature. Mais dans l'hypothèse contraire, je voterois pour la population.

L'académie de l'histoire. Idem.

Les coryphées de cette académie sont don Antonio Mugnos, et Male de Luque. Un mémoire très-bien fait sur l'économie politique, établit la réputation du premier; et le second est connu par son *Histoire politique des établissemens des Européens dans les Indes.* C'est une traduction de l'ouvrage de l'abbé Raynal, purgée de ses déclamations, de ses impiétés et de ses erreurs.

Que la honte ait un effet rétroactif. Idem.

A la Chine on punit les pères pour les fautes de leurs enfans; et Garcilasso, dans son *Histoire des guerres civiles des Espagnols*, nous apprend que c'étoit aussi l'usage du Pérou.

Tracent depuis deux siècles. Page 81.

Depuis plusieurs siècles, l'Espagne a eu des ministres nuls, absolument nuls; le comte de Fuentes, le duc de Lerme, entr'autres; mais par-dessus tous le duc Duceda, homme de rien, homme borné, un imbécille, un mannequin bien fait, qui, pendant trente ans qu'il est resté dans le ministère, n'a jamais pu concevoir, n'a

jamais pu deviner par quel hasard, par quel chemin et pourquoi faire il étoit venu là.

Il faut excepter cependant La Ensenada, né dans l'obscurité, et qui passa du comptoir d'un banquier, à la place de ministre. Ensenada, qui s'appeloit Rio de Sylva, ayant reçu du roi le titre de marquis, prit le nom *Ensenada* (*en soi rien*), ce qui prouve sa modestie. A l'exemple des Romains, les Espagnols prennent assez communément des surnoms; c'est ainsi que le biscayen Orendayn prit le nom de *la Pas*, à cause d'un traité de paix qu'il signa. Après le combat de Toulon, en 1744, on a vu Navarro prendre le surnom glorieux de *Victoria*, quoiqu'il fût resté à fond de cale pendant tout le combat.

Trois grands mois. Page 82.

Les Français employèrent beaucoup moins de temps, beaucoup moins d'hommes, pour prendre Tabago, Essequibo, Saint-Vincent, la Grenade et Demerari.

La Maubile, le Bâton-Rouge. Page 100.

La garnison de Bâton-Rouge étoit composée de trois cents hommes presque nus et mourant de faim. La garnison de Pensacola n'étoit pas mieux pourvue de vivres et d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon, auroient dû suffire pour prendre la Maubile, défendue seulement par une garde bourgeoise.

Dans la baie de Gibraltar. Page 102.

Lors des grands préparatifs pour le siége de Gibraltar, M. d'Arçon mandoit: *Faute d'hommes, les tra-*

vaux vont lentement. Il y avoit assurément des hommes de reste, mais c'étoit des hommes sans courage, des hommes sans bras, des hommes qui, au lieu de travailler, dormoient ou prioient.

L'éternel siége de Gibraltar me rappelle une petite pièce de vers adressée aux Espagnols par un officier français. Ceux qui ne la connoissent pas, seront bien-aises de la trouver ici; et ceux qui l'ont lue, ne seront peut-être pas fâchés de la relire.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie.
En avez-vous là pour la vie?
Ou quelque jour finirez-vous?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger.
Mais vous mettez à bout la nôtre;
Soyez donc battans ou battus,
Messieurs du camp ou du blocus,
Terminez de façon ou d'autre;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades:
Mais, hélas! qu'ont-elles produit?
Le tranquille Anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades;
Ou, s'il répond de temps en temps
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie:
Et vous dire: *je vous entends.*
Quatre ans ont dû vous rendre sages.
Laissez donc là vos vieux retranchemens:

Retirez-vous, vieux assiégeans;
Un jour ce mémorable siége
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protége.
Mes amis, vous le voyez bien;
Vos bombes ne bombardent rien,
Vos pétarades, vos corvettes,
Et vos travaux, et vos mineurs,
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point;
Et, grace à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse,
Ne périront que d'embonpoint.

Il falloit voir bénir les bombes et les boulets. Page. 110.

Dans la guerre que l'Espagne eut contre les Anglais en 1740, on comptoit sur la flotte espagnole plus de six cents prêtres ou moines, occupés tour-à-tour à confesser et à communier les officiers et les matelots.

Plagiaire, relateur infidèle, etc. Idem.

Plagiaire. L'abbé Raynal a copié mot pour mot, et a pris dans Spinosa la demande scandaleuse, l'interrogatoire pour ainsi dire, qu'il met dans la bouche du roi des Celèbes.

Relateur infidèle. En parlant des nombreuses et fréquentes émigrations des Siamois, cet auteur assure que depuis le port de Mergui, jusqu'à Juthia, on voyage huit jours de suite, sans trouver un seul habitant, et c'est cette partie du royaume de Siam qui est le canton le plus peuplé. Il n'y a point d'année qu'il n'arrive à Mergui quatre mille joncos ou vaisseaux, sans y com-

prendre les autres petits bâtimens dont les rivières et tous les ports sont toujours pleins.

Partial. A mille lieues de moi, l'intention de flétrir la mémoire d'un citoyen qui fut utile à sa patrie : oui, sans les sommes immenses que Jacques-Cœur prêta à Charles VII, la Seine, la Tamise et la Loire eussent peut-être coulé sous la domination du même maître. Mais malgré ses trésors, malgré l'apologie qu'en fait l'abbé Raynal, Jacques-Cœur fut un traître, ses intrigues secrètes avec le soudan furent découvertes; ses complots avec les Sarrazins furent prouvés, il méritoit la mort, et son exil en Chypre fut une grace.

Injuste. Lors du siége de Malaca, en 1641, l'abbé Raynal accuse le gouverneur de s'être laissé corrompre par les Hollandais, d'avoir introduit l'ennemi dans la place, et néanmoins les relations, les archives qu'on conserve à Lisbonne, le procès-verbal qui fut dressé sur les lieux, attestent que le gouverneur Portugais, et la garnison ne se rendirent qu'après la résistance la plus opiniâtre et le combat le plus sanglant.

Mal instruit. L'historien exagère les dépenses des Hollandais sur la côte de Coromandel; il assure que les frais excèdent le bénéfice. Outre que les Hollandais sont trop bons spéculateurs pour continuer un commerce désavantageux, il est prouvé que le gain qu'ils font, chaque année, sur la vente du fer, du plomb, du poivre et autres épiceries, monte chaque année à plus de trois cent mille florins.

A l'époque où le voyage en Espagne parut pour la première fois. Page 112.

Ce n'est pas le tout d'être journaliste, il faut être honnête ; il faut aussi observer les bienséances, et M. l'abbé Cavanilles a manqué d'égards en disant des injures à l'auteur, en rendant compte de cet ouvrage.

Une bienveillance universelle. Page 117.

Il ne faut pas confondre cette bienveillance universelle dont je parle, avec cette sensibilité banale, ces rapports généraux, cet égoïsme philosophique qui, pour se dispenser d'aimer son père, sa mère, ses enfans, de plaindre les malheureux, de soulager ceux qui souffrent, aiment en gros, plaignent en gros tout l'univers.

Qui ne met un plaisir ravissant de donner d'autres bornes que l'impuissance. Page 118.

On n'a pas assez cité le mot sublime d'Antoine après sa défaite. *Je n'ai plus rien dans le monde que ce que j'ai donné.*

N'a pas quand il joue de quoi payer les cartes. Page 119.

Un auteur qui a constamment suivi ses spéculations de commerce, assure que les seules mines de la Nouvelle Espagne, rapportent tous les ans, au roi, quarante-cinq millions de livres tournois.

Pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde. Page 120.

On peut comparer l'or du Nouveau-Monde qui arrive en Espagne, à celui que les particuliers gagnent au jeu; cet or ne profite pas, on le dépense en folies et l'on finit par se ruiner.

La complaisance orgueilleuse avec laquelle il parle de lui. Page 121.

En parlant de Necker et de Calonne, le célèbre Burcke disoit : le Genevois est un imprudent, un charlatan; l'autre est un étourdi plein d'esprit. Burcke ajoutoit : Necker fera beaucoup de mal, et Calonne beaucoup de folies.

Tous les yeux sont fixés sur M. Cabarus. Idem.

M. Cabarus est l'auteur de mémoires justement estimés. On cite entr'autres son ouvrage intitulé : *Memoria sobre los Pesos*, et un autre qu'il vient de publier tout récemment, et qui a pour titre: *Mémoria sobre la union de la América con al del Asia.*

Et l'on venoit de jeter trois cadavres par la fenêtre. Page 124.

Ce spectacle se renouvelle tous les jours. On peut appliquer aux malades de cet hôpital ce vers d'Œdipe.

. . . La mort dévorante habite parmi eux.

Il nous manque un livre sur l'origine des Gaytanos, *ou Bohémiens.* Page 130.

Quelques gens instruits, le baron de Borch entr'autres, prétendent que les Bohémiens sont originaires des Grandes-Indes, et qu'ils sont de la caste des Luddeos : ils attribuent leur émigration à la guerre que Timur-Bec porta dans les Indes au commencement du quinzième siècle. La religion en fut le prétexte et la rendit très-sanglante. Timur-Bec, non-content de faire massacrer ceux qui lui avoient résisté, fit tuer de sang-froid plus de mille prisonniers. Une aussi horrible boucherie dut naturellement jeter la terreur dans tout le continent, et engager un grand nombre de ses habitans à chercher leur salut dans la fuite.

Auberges. Idem.

Les venta diffèrent des posada, en ce que, dans celles-ci, un voyageur qui n'est pas très-difficile, trouve à-peu-près tout ce qu'il veut ; et que dans les premières, on ne fournit que *la cama*, et il *fuego*, c'est-à-dire, le bois de lit et place au feu.

L'ordre du Flambeau. Page 134.

Cet ordre fut institué en 1149, par Raymond Bérenger. Il n'existe plus ; mais les femmes de Tortonne conservent encore plusieurs privilèges qui leur furent accordés à la même époque.

Auguste complétement ivre. Page 144.

Après Claude et Vitellius qui moururent tous les deux

de réplétion, aucun empereur ne mangea plus qu'Auguste; à dîner il avoit toujours cent plats; il mangeoit de tout : prodigalité d'autant plus révoltante, que pendant la moitié de son règne la famine désola Rome. Aussi le peuple, mutiné, disoit tout haut, dans les rues, dans les bains publics de Rome : « Hier au soir, « Auguste avoit à souper des paons, des rossignols, des « grives, des grues de Malte, des huîtres du lac « Lucrin, des sangliers à la troyenne, et nous, nous « n'avons pas de pain ». Auguste n'ignoroit pas tous ces bruits, toutes ces clameurs, et il en rioit.

Si l'on en croit les différentes camées d'Epitincanus l'athénien, d'Apollonius, d'Arthemon de Rhodes; Auguste devoit être également ivre de vin et d'amour, puisqu'il dînoit toujours avec des filles charmantes, que sa mère, que Virgile, qu'Horace, que le sage Mécène lui-même rassembloient de tous côtés.

Infâme! un bourreau doit-il l'être! P. 172.

Puffendorf, en son *Traité du droit de la nature et des gens*, place le bourreau au nombre des hommes que les lois de tous les pays doivent exclure de la société des honnêtes gens.

C'est TORQUEMADA. Page 180.

Ce Torquemada se vantoit d'avoir fait brûler plus de quatre-vingt mille hérétiques dans l'espace de trente ans. Quand Chaulieu a dit :

> Ce doux inquisiteur, le crucifix en main,
> Au feu, par charité, fait jeter son prochain.

Chaulieu peignoit Torquemada.

C'est aussi Torquemada qui inspiroit à l'auteur de la *Henriade*, ces vers que tout le monde sait par cœur.

> . . . . . . Ce sanglant tribunal
> Ce monument affreux du pouvoir monacal,
> Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
> Qui venge les autels et qui les déshonore;
> Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
> Égorge les mortels avec un fer sacré.

Triptolême nouveau. Page 182.

Un roi d'Espagne labourer! pourquoi non?

J'ai mesuré et semé tout seul, disoit Cyrus, le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone. Quand je me porte bien, et que les affaires de mon empire m'en laissent le temps, je ne dîne jamais sans avoir travaillé une couple d'heures avec mes jardiniers.

Charles III imitera Cyrus.

On a appelé Alphonse III ou IV, j'ai oublié lequel des deux, *l'astronome* et *l'alchimiste*. On appellera Charles III. On a gravé sur le mausolée d'Alphonse, des lunettes et des fioles; on gravera sur le tombeau de Charles, des panais et des oignons. Il vaut mieux nourrir son peuple, que de souffler des charbons, calculer des éclipses et se vautrer dans les cendres.

En Espagne, pour peu qu'un ouvrage soit gai, on le brûle. Page 191.

Le gouvernement s'est montré impitoyable, sous le dernier règne sur-tout. Le ministre S. . . . . faisoit, non-seulement brûler le livre, mais il demandoit la tête de l'auteur.

Les

Les Espagnols sont des modèles d'amour paternel. Page 192.

Ce n'est pas sur leurs enfans seulement que s'étend cet attrait, c'est sur l'enfance en général; c'est bien aussi la passion la plus naturelle. Qui pourroit se défendre d'aimer les enfans? tout en eux est en harmonie; gestes, sourire, son de voix, larmes, cris, bruit qu'ils font, soit en dansant, en marchant, tout est proportionné à la petitesse de leur taille. J'ai toujours singulièrement aimé ce passage de Pope, en parlant des enfans, et pour peindre leur innocence, il dit: *Les enfans composent le tiers du ciel.*

Pour éviter l'eau des gouttières. Page 198.

Les annales espagnoles offrent mille traits d'insouciance et d'apathie. Dans une place que le général Schomberg venoit de prendre d'assaut, un officier castillan se promenoit tranquillement dans les rues pendant le sac et le pillage. Il entend une vedette qui joue de la guitare: choqué du faux ton qu'elle donne, il la lui demande pour la mettre d'accord, et la lui rend en lui disant: *Jouez maintenant, elle est accordée.*

Un mot nouveau. Page 204.

L'à-propos est favorable pour faire justice de notre misérable langue. Ici, là, par-tout, dans tous les livres, on ne cesse de vanter, d'élever aux nues les beautés, l'opulence de la langue française. Effacez *opulence*, écrivez *misère*. Si quelques écrivains, quelques orateurs ont fait des tours de force, soit en l'écrivant, soit en la parlant,

toujours est-il qu'elle est remplie d'équivoques, de mots insignifians, de lacunes sur-tout; toujours est-il que, sous peine de ne pouvoir pas achever une phrase, souvent faute d'un mot, on la voit réduite à l'humiliante alternative des réticences, des ellipses, des points; toujours est-il que son brillant, son clinquant suffit à peine pour déguiser, pour cacher son indigence. C'est une fille parée de pompons, parée de fleurs. De l'or, des perles brillent à ses doigts, à son cou, à ses oreilles, et cette malheureuse, étincelante de bijoux, n'a pas de jupons et manque de chemises.

Excepté le jour de Pâques et le Vendredi-Saint, le roi chasse tous les jours. Page 206.

Pierre le Grand, tout despote qu'il fut, avoit sur la chasse des idées très-philosophiques; il disoit qu'il y avoit de la cruauté dans cet exercice, et qu'il ne concevoit pas qu'on pût trouver du plaisir à tuer qui fuit, et à blesser qui ne fait pas de mal : il ajoutoit, qu'il ne consentiroit jamais à se mettre en embuscade au coin d'un bois pour attendre un lièvre, comme un voleur faisoit d'un passant pour l'assassiner.

Les Espagnols adressent rarement la parole. Page 211.

Ce n'est pas par défaut d'esprit. Le cardinal de Richelieu, qui connoissoit les hommes, et qui communément ne prodiguoit pas les éloges, vantoit dans une foule d'occasions la pénétration et l'esprit des Espagnols.

Et lui n'a pas besoin de la mienne. P. 213.

M. l'abbé Cavanillas nous excusera si nous le traitons

ici avec une sorte d'irrévérence ; dans les analyses qu'il publie, il parle des auteurs bien plus durement encore, sur-tout en fait d'orthodoxie. Ses jugemens sont un modèle d'ignorance, de fanatisme et de mauvaise foi.

A l'exception des écrivains que j'ai nommés. Page 214.

Je n'ai pas cité Hervas y Panduro, quoiqu'il soit né en Espagne, parce qu'il habite Rome depuis son enfance, et qu'il écrit en italien. Son *Aperçu général sur toutes les langues connues*, a été traduit en allemand et en anglais.

Par la même raison, je n'ai point parlé de don Juan Heydeck, très-savant dans la science des langues orientales.

L'Espagne est le pays de l'Europe où l'on se marie le moins. Page 232.

Cet éloignement pour le mariage remonte au moins à trois siècles. En 1623, l'Espagne dépeuplée, fit publier cette ordonnance : Que ceux qui se marieroient à l'âge de dix-huit ans, seroient, pendant quatre ans, exempts de tout impôt ; que ceux qui se marieroient avant cet âge-là, pourroient, sans permission juridique, malgré leur minorité, gérer leurs biens et ceux de leurs femmes ; que tous ceux qui auroient six enfans mâles seroient exempts, à perpétuité, de toutes espèces de charges, et que les biens confisqués serviroient à doter de pauvres filles. Le but sage du gouvernement ne fut pas rempli. Les mariages continuèrent à être très-rares.

Lui-même m'a raconté son aventure. P. 241.

Ses parens l'engagèrent à se faire capucin à quinze ans et demi; il aimoit éperdument une fille à-peu-près de cet âge. Dès que ce malheureux eut fait ses vœux, il se souvint de ceux qu'il avoit faits à sa maîtresse, à qui il avoit signé une promesse de mariage. Ce jeune capucin sort de son cloître, et court à la maison de sa maîtresse, on lui dit qu'elle s'est jetée dans un couvent et qu'elle a fait profession.

Il vole au couvent, il demande à la voir, il apprend qu'elle est morte de désespoir. Cette nouvelle lui ôte l'usage de ses sens, il tombe presque sans vie. On le transporte dans un couvent d'hommes voisin, non pour lui donner les secours nécessaires qui peuvent tout au plus lui sauver la vie, mais pour lui procurer le bonheur ineffable de recevoir l'extrême-onction qui sauve infailliblement l'ame. Cette maison, où l'on porta ce malheureux, étoit un couvent de capucins. Ils le laissèrent charitablement à leur porte pendant plus de trois heures; mais enfin il fut heureusement reconnu par un des révérends pères qui l'avoit vu dans la maison dont il étoit sorti. Il fut porté dans une cellule, et l'on y eut quelque soin de sa vie, dans le dessein de la sanctifier par une salutaire et fraternelle pénitence.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il fut conduit bien garrotté à son couvent; et voici très-exactement comme il y fut traité. D'abord, on le descendit dans une fosse profonde, en bas de laquelle est une pierre très-grosse, à laquelle une chaîne de fer est scellée. Il fut attaché à cette chaîne par un pied; on mit auprès

de lui un pain d'orge et une cruche d'eau, après quoi on referma la fosse qui se bouche avec un large plateau de grès, et qui ferme l'ouverture par laquelle on l'avoit descendu.

Au bout de trois jours, on le tira de la fosse pour le faire comparoître devant la tournelle des capucins. Il falloit savoir s'il avoit des complices de son évasion, et pour l'engager à les révéler, on l'appliqua à la question usitée dans le couvent. Cette question préparatoire est infligée avec des cordes qui serrent les membres du patient, et qui lui font souffrir une espèce d'estrapade.

Quand il eut subi ces tourmens, il fut condamné à être enfermé pendant deux ans dans son cachot, et à en sortir trois fois par semaine, pour recevoir, sur son corps entièrement nu, la discipline avec des chaînes de fer.

Son tempérament résista seize mois entiers à ce supplice. Il fut assez heureux pour se sauver à la faveur d'une querelle arrivée entre les capucins. Ils se battirent les uns contre les autres, et le prisonnier échappa pendant la mêlée.

Un rocher m'arrête. Page 249.

L'orgueil de ces rochers, leur immense contour,
Cent siècles qu'ils ont vu se passer comme un jour,
De l'homme humilié terrassent la puissance;
C'est là qu'il rêve, adore et frémit en silence.

Le superintendant don Cartero. Page 253.

Cartero vient d'être exilé : Madrid est dans la joie : pour se faire abhorrer de tout le monde, c'étoit un homme admirable.

Voleros. Page 256.

Ce qui fait le plus grand charme du théâtre de Cadix, et ce qui y attire la foule, ce sont ces danses lascives, connues dans le pays sous le nom de *Voleros*.

Le spectacle fini, la scène se change en un appartement vaste et magnifique. L'orchestre recommence à jouer, les cymbales, les castagnettes se font entendre. Des deux extrémités de la salle s'élancent un danseur et une danseuse, ils se sourient, se regardent, et s'avancent l'un vers l'autre. Déja l'amant veut dérober un baiser à sa maîtresse, il semble qu'elle y consent, on diroit qu'elle va se précipiter dans ses bras; mais tout-à-coup elle s'arrête, se retourne, et fuit à l'autre extrémité du théâtre. Aussitôt l'orchestre cesse de jouer, tous les deux paroissent indécis; mais bientôt la musique qui recommence, presse, ranime leurs mouvemens, ils se rapprochent de nouveau.

Alors, plus empressé, plus ardent, l'amant, par ses regards, par ses gestes, cherche à exprimer ses desirs, ses bras s'étendent vers elle, il croit.... Vaine espérance! Timide, elle lui échappe encore.

Alors, la musique devient plus vive, ils s'élancent l'un vers l'autre, leurs bras s'entrelacent; un instant ils restent immobiles, bientôt ils paroissent chanceler, et la toile tombe.

Les ministres font ce qu'ils veulent. P. 259.

Lors de la disgrace du marquis de Pombal, au moment où ce ministre, pour échapper à la fureur du peuple de Lisbonne, avoit pris l'habit de livrée d'un de ses

laquais, on auroit pu lui demander s'il pensoit alors que les ministres peuvent inpunément faire tout ce qu'ils veulent.

Il se met à genoux pour écouter. Page 259.

Montaigne a dit, dans ses *Essais*, que les Espagnols étoient très-fiers, et qu'ils ne rampoient jamais. De deux choses l'une, ou Montaigne s'est trompé, ou le peuple est bien changé.

L'Espagne offre un exemple qu'on ne sauroit trop publier. Page 260.

Un hospice pareil vient d'être établi à Burgos. Les aliénés propres au travail, sont divisés dès l'aurore en diverses bandes séparées; un guide est à la tête de chacune pour leur départir l'objet du travail, les diriger et les surveiller. La journée se passe dans une activité continuelle, ou seulement interrompue par des intervalles de récréations.

Et le génie s'en va par-là. Idem.

« Lisez Cicéron, disoit Sénèque à Lucilius, vous « trouverez dans ses œuvres de l'unité, du nombre, « de l'élégance, une sorte de chaleur; mais point de « génie. Pour avoir du génie, ajoutoit Sénèque, Cicéron « est trop instruit. »

Pétrone, qui pensoit comme Sénèque, ne designoit jamais Cicéron que par l'épithète vitupérative et désobligeante de *rhéteur*.

Une milice entière de professeurs, d'instituteurs. Page 260.

Le plus grand malheur qui menace un jeune homme, dit Lamotte le Vayer, est de fréquenter les colléges.

Des cures nombreuses résultant de ce régime. Page 261.

L'entrée de cet hospice est rigoureusement défendue; pour voir les aliénés, il faut une permission expresse qui s'accorde difficilement. Pourquoi cette mesure de prudence est-elle négligée en France? quand sentira-t-on la nécessité d'interdire, ou au moins de limiter l'entrée dans les différentes maisons des fous, à des étrangers, à des curieux qui souvent se font un plaisir barbare de les aigrir et de les harceler?

Et plus bas, Squilace. Page 262.

Ce ministre a fait bien du mal à l'Espagne. Ses partisans croient l'absoudre en disant qu'il étoit bête; et le tigre aussi est une bête, et quand il nous déchire nous le sentons.

On regrette que Corneille ait écrit en vers. Page 268.

La réputation éclatante dont jouit Corneille, fut toujours, pour beaucoup de monde, un sujet d'étonnement. Ses tragédies, ses comédies, fourmillent d'incorrections et de fautes graves contre le goût. Dans ses

pièoes les plus vantées, on trouve des expressions triviales ou impropres.

> Jusqu'au *devant des murs* j'irai le recevoir.
>
> POLYEUCTE, Acte I.

On va au-devant de quelqu'un, mais on va le recevoir hors des murs, au-delà des murs.

> Mon affaire est *d'accord*, et la chose en est faite.
>
> MENTEUR, Acte III.

Les hommes sont *d'accord*. Les affaires sont terminées, accomodées, finies.

> Et les glaives qu'il tint *pendus*
> Sur les plus fortunés coupables.

Suspendu eût été le mot. L'expression de *pendu* montre la corde.

Et à entendre pendant la nuit le son de l'orgue ou de la vielle. Page 268.

On a remarqué généralement que toutes les personnes qui aimoient la musique, étoient sensibles. Ily a des exceptions sans doute. On peut citer Néron, par exemple, qui, tour-à-tour, massacroit, tuoit, signoit une sentence de mort, jouait de la flûte et pinçoit de la harpe.

Quelque beaux que soient des vers, la poésie n'est qu'une traduction. Idem.

C'est un beau talent que de bien écrire en vers, c'en est un plus beau encore que de bien écrire en prose, disoit mylord Chesterfield. En effet, nulle similitude à établir entre une page de Fénélon et une strophe de

Rousseau. Aussi, quand j'entends dire le *grand Rousseau*, je pense, ou qu'on le mistifie, ou qu'on veut me mistifier. Malherbe, qui étoit du métier, et dont l'opinion, à cet égard, peut servir d'autorité, disoit souvent qu'un bon poëte n'étoit pas plus utile dans un état qu'un habile joueur de quilles.

Candide et la Pucelle. Page 268.

En parlant de ces deux ouvrages, qui chacun dans son genre est un chef-d'œuvre, en n'entend parler que du mérite littéraire. Sous le rapport des mœurs et de la religion, *la Pucelle*, sur-tout, qui est un ouvrage impie, un ouvrage obscène, est jugée depuis long-temps, et nous pensons, comme tout le monde, que la gloire et la honte pèsent à la fois sur la tombe de celui qui l'a fait.

L'impiété a aussi ses poltrons. Idem.

Malgré la promesse solemnelle qu'il avoit faite à d'Alembert, à Condorcet et à sa nièce, malgré les plaisanteries qu'il fit la veille de sa mort, et les bruits que le marquis de Vilette se plut à répandre, les allées et les venues du curé de Saint-Sulpice ne furent pas infructueuses. Voltaire se confessa, communia, reçut l'extrême onction, et mourut les lèvres collées sur un crucifix. Ce mélange de jactance, d'impiété et de lâcheté, fit beaucoup rire; en Prusse, sur-tout, le roi, le prince Henri, toute la cour s'en amusèrent. Trois ans après j'allai à Berlin, on en parloit, on en rioit encore.

Athée dès le berceau, impie de race, le marquis d'Ar-

gens donna, quelques années auparavant, pareille comédie. Les plaisans le persiflèrent, sa tombe fut couverte de quolibets, de bons mots. L'impiété, on le répète, a aussi ses faux braves; si on s'égaye à leurs dépens, c'est leur faute, ils le méritent, on fait bien. Quand on se donne les airs d'être athée, il faut savoir pourquoi.

Boulanger est fort au-dessus de sa réputation. Page 269.

Boulanger fit ses humanités à Paris; il montra si peu d'aptitude pour les lettres, que son professeur de rhétorique avoit peine à croire que cet homme, qui se distinguoit par sa pénétration et ses connoissances, fût le même que celui qu'il avoit eu pour disciple. Ces exemples d'enfans rendus ineptes entre les mains des pédans qui les abrutissent, sont fort communs.

J.-J. Rousseau vécut pauvre. Idem.

J.-J. Rousseau étoit imposé pour sa capitation, à 3 liv. 12 sous, taxe ordinaire des manœuvres et des servantes; et l'auteur d'*Emile* ne pouvait pas acquitter cette légère somme. L'huissier le menaça de faire vendre son lit. — Vendez-le, j'irai coucher au pied d'un arbre, et là j'attendrai la mort.

Locke lui-même. Page 271.

La grande réputation dont jouit Locke, est pour beaucoup de monde un sujet d'étonnement. Locke n'a attaqué la philosophie cartésienne, que parce qu'il ne l'entendoit pas. Locke parle sans raison, sans lumières. Le caractère de sophiste, mélange méprisable d'erreur,

d'ignorance, et qui pis est, d'infidélité, n'abandonne pas Locke un seul instant.

Ce spectacle ôte l'appétit. Page 273.

Cette image vous suit dans la salle à manger, on croit voir un garçon boucher, armé d'un large couteau, et qui taille une pièce de bœuf.

Il semble qu'on veut absolument qu'ils meurent. Page 285.

Chaque vieillard, en entrant à l'hospice, est obligé d'apporter son lit, quelques meubles, douze chemises, etc. Quand il meurt, c'est pour l'hôpital.

> Devroit-on hériter de ceux qu'on assassine?
>
> CRÉBILL.

Les Espagnoles passent pour être fort galantes. Page 290.

Le caractère irascible des Espagnoles est généralement connu; douées, pour la plupart, d'une délicatesse extrême de sentiment, elles s'indignent contre le moindre signe d'oubli, de mépris ou d'indifférence, et vouent une haine implacable à l'amant qui les trahit ou qui les trompe.

Les fables d'Iriarte. Page 294.

Un grand nombre de ces fables sont pleines de naturel et de graces. Si elles étoient en français, on les croiroit de La Fontaine.

Quelques-unes feroient honneur à nos meilleurs fabulistes. Page 295.

Nous invitons les amateurs de l'apologue à se procurer le recueil de ces fables, elles sont pleines de philosophie et de naïveté. Je ne puis résister au plaisir d'en citer une, afin de justifier mon opinion.

El Jóven Filósofo, y sus companeros.

Un Jóven, educado
Con el mayor cuidado
Por un viejo Filósofo profundo,
Salió por fin à visitar el mundo.
Concurrió cierto dia.
Entre civil y alegre compania,
A una mesa abundante, y primorosa.
¡Expectáculo horrendo! ¡fiera cosa!
¡La mesa de cadaveres cubierta á la vista del hombre!
!Y éste acierta à comer los despojos de la muerte!
El Jóven declamaba de esta suerte.
Al son de filosóficas razones,
Devorando perdices, y pichones,
Le responden algunos concurrentes:
Si usted ha de vivir entre las gentes,
Deberá hacerse á todo.
Con gracioso modo,
Alabando el bocado exquisito,
Le presentan un gordo paxarito.
Quanto usted há exclamado será cierto;
Mas en fin (le decian) ya está muerto.
Pruebelo por su vida .., Considere,
Que otro le comerá, si no le quiere.

La ocasion, las palabras, el exemplo,
Y segun yo contemplo,
Yo no sé que olorcillo,
Que exhalaba el caliente paxarillo,
Al Jóven persuadiéron, de menera:
Que al fin se le comió ¡ Quién lo dixera!
¡Haber yo devorado un inocente!
Así clamaba, pero friamente.
Lo cierto es, que Ilevado de aquel cebo,
Con mas facilidad cayó de nuevo.
La ocasion se repite,
De uno en otro combite,
Y de una codorniz á una becada,
Ilegó el Jóven, al fin de la jornada,
Olvidando sus máxîmas primeras,
A ser devorador como las fieras.
De esta suerte los vicios insinuan,
Crecen, se perpetuan
Dentro del corazon de los humanos,
Hasta ser sus senores, y tiranos.
¿Pues qué remedio?... Incautos jovencitos,
Cuenta con los primeros paxaritos.

Les Anglais, les Allemands, les Français, sont, tour-à-tour, l'objet de ses sarcasmes. Page 296.

M. Iriarte auroit dû se souvenir de cette belle maxime de Tacite, applicable à tous les écrivains. Ceux qui écrivent, dit ce grand historien, doivent être sourds à l'amitié comme à la haine. *Nec amore quisquam, et sine odio dicendus est.*

Le royaume de Valence est célèbre par la beauté des femmes. Page 297.

Ce qui rend encore leur physionomie plus piquante, c'est leur charmant costume. Chapeaux de paille, tresses, petites mules, jupons courts.

M. Peyron, dans son *Ouvrage sur l'Espagne*, critique ce costume, il n'est pas de son goût ; preuve de son goût.

M. Peyron prétend aussi que toutes les femmes de Valence sont d'une très-petite taille ; il se trompe. Une femme, pour être grande, n'a pas besoin d'avoir six pieds.

Amusez-vous, allez au bal. Page 300.

La danse, chez les Grecs, faisoit partie de l'hygiène, elle étoit ordonnée par les médecins. Toute l'antiquité a célébré les heureux effets de la danse contre les maladies inflammatoires. Rusus d'Ephèse, que Gallien cite souvent avec éloge, croyoit la danse si efficace, qu'il la regardoit comme un remède presque universel. Les médecins arabes avoient la même opinion. Vanhelmont Tulpius, Mead et Van-Swieten, dans les maladies désespérées, et dans les cures difficiles, appeloient à leur aide la danse et la musique.

Haras. Page 301.

M. Pomar, gentilhomme aragonais, vient de publier

un ouvrage d'hyppiatrique, fort estimé, dans ses *Elémens de l'art vétérinaire.* (*Elementos de veterianos.*) Le docteur Dominique Malats, traite avec beaucoup de détails et de méthode des maladies des chevaux, des mulets et des ânes.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

AVIS.

Des obstacles qu'on n'a pu ni prévenir, ni vaincre, on retardé jusqu'ici l'impression du *Tableau de la Suisse.* Cet ouvrage, qui sera mis incessamment sous presse, paroîtra dans le courant de fructidor an 11. (1803.)

de Langle.

SOUSCRIPTEURS

AU TABLEAU

DE LA SUISSE.

MM.

Taleyrand-Périgord, ministre des relations extérieures.

Pétiet, conseiller d'état.

Le Couteux-Canteleux, sénateur.

François de Neufchateau, sénateur.

Truguet, conseiller d'état.

Chauveau la Garde.

Daru, tribun.

Madame Pétiet.

Alexandre, tribun.

Montaut des Isles, préfet.

Meillan.

Le général Schérer.

Laussat, tribun,

Corsanges, banquier.

Bonomet, notaire.

Ledanois, législateur.

De Laage, banquier.

Le général Hédouville.

Jeffriés, banquier.

Chassiron, tribun.

Boulennois de Blezy.

Cardon, négociant.

Millin, homme de lettres.

Michellis, de Genève.

Vacher, législateur.

Cottingen, consul des états-Unis d'Amérique.

Chateaugiron.

De Vaines, conseiller d'état.

Saignette, membre du tribunal de cassation.

La Bibliothèque de Bâle.

Kennens, médecin.

Bacher, ministre de France à Ratisbonne.

Doyen, banquier.

Biencourt, administrateur de la ferme du tabac.

La Grange, ancien lieutenant-général.

Guyeux.

Le général Du Muy.

Bonaparte, premier consul.

Rougemont, banquier.

Le général Junot.

Stapfer, ministre helvétique.

Fontanes, législateur.

Monge, sénateur.

Barbé Marbois, ministre.

Le Gonidec, tribun.

Jollivet, conseiller d'état.

Parrée, tribun.

Le Vavasseur, sénateur.

D'Avoust, sénateur.

Lacuée, conseiller d'état.

Hatry, sénateur.

Depere, sénateur.

Bezard, tribun.

H. Gantheaume, conseiller d'état.

Portalis, conseiller d'état.

Le général Gouvion Saint-Cyr.

Le général Aboville.

Clément de Ris, sénateur.

Le général Marescot.

Laborde, législateur.

Caillemer, tribun.

Viennot Vaublanc, législateur.

Le Febvre la Roche, législateur.

Vaubois, sénateur.

Quinette, préfet.

De la Ville Leroux, sénateur.

J. A. Penieres, tribun.

Albert de Luynes.

Du Tremblay, administrateur de la Loterie.

J. B. Henry, consul d'Elbing.

Thibaut, tribun.

Le général Mortier.
Journu Aubert, sénateur.
Sers, sénateur.
Montardier, législateur.
Gassendi, législateur.
Paillard, législateur.
La Potaire, législateur.
Pleville Le Pelley, sénateur.
Morard De Galles, sénateur.
Siméon, tribun.
Ludot, tribun.
Gillet, tribun.
Le général Kocziusko.
Godefroy, architecte.
De Pernon, tribun.
Sainte-Foix.
Le Mercier, banquier.
Faipoult, préfet.
Félix Desportes.
Le général Cara-Saint-Cyr.
Le contre-amiral Bruix.

Cambacérès, consul.

Descombrousse, homme de lettres.

Descoraille.

Le général Boudet.

Le général Moreau.

Carbonnet, banquier.

Le Noir la Roche, sénateur.

Livri, ancien militaire.

Le général Macdonald.

La Brouste, tribun.

Destillères.

Vandeuil.

Le général Dessolle, conseiller d'état.

F. Cerf-Beer.

Georges Dépinay.

Guillebaut, banquier.

M. Cerf-Beer.

Madame Kennens.

Bellanger.

Le général Morand.

D'Arsonval.

Maret, secrétaire d'état.

Cadet-Gassicourt, homme de lettres.

T. Cerf-Beer.

Le général Caillet.

Anfrye.

Laforest, ministre plénipotentiaire.

Auguier, administrateur des postes.

Butet, propriétaire.

C. Cerf-Beer.

Dubois-Dubai, sénateur.

Keralio.

Le contre-amiral La Touche.

Ad. Duquesnoy, maire.

Le général Sahuguet.

Le général Kellermann.

Bonnet, administrateur de l'Opéra.

Barthélemi, sénateur.

Chabot-la-Tour, tribun.

Riouffe, tribun.

Le général Casa-Bianca, sénateur.

Jaucourt, tribun.

La Romiguière, tribun.

Rousseau, sénateur.

Malherbe, tribun.

Caillard, ex-ministre en Prusse.

Manthey, chargé d'affaires de Danemarck.

Vernier, sénateur.

Villetard, sénateur.

Choiseuil-Praslin, sénateur.

Talhouet.

Chauvelin, tribun.

Garnier-Deschênes.

Nairac, législateur.

Jenner, ministre de la répub. helv.

Doulcet Pontécoulant, préfet.

Le général d'Houdetot.

Le général Barney, Anglo-Américain.

Gillet, tribun.

Montigny-Mont-Plaisir.

De la Marre, banquier.

Niou, membre du conseil des prises.

Barthélemi, banquier.

Le ministre de Danemarck.
Miot, conseiller d'état.
Haller de Berne.
Radet, homme de lettres.
Cambry, préfet.
Le duc d'Ossuna.
Lucien Bonaparte.
Le général Verdières.
Milet Mureau, préfet.
Le ministre de Virtemberg.
Le général Le Véneur.
Lang-Hupais, banquier.
Sevennes, banquier.
Le général Rosilly.
Récamier, banquier.
Felines, fils.
Verninac, ambassadeur.
Girardot, banquier.
Felines, père.
Visconti, ministre.
Justiniani, c. d. ambassadeur de Rome.

L'Ambassadeur Ottoman.

Herries-Herissé, banquier.

Ouvrard, banquier,

Le général Beurnonville.

Mathieu, tribun.

Bougainville, sénateur.

Jubé, tribun.

Guyot des Herbiers, législateur.

Boyer-Fonfrède, banquier.

Siméon, tribun.

Ludot, tribun.

Vilmanzi, inspecteur général aux revues.

Le général St.-Martin.

Zeltner, ambassadeur de la république helvétique.

Le chevalier Azzara, ambassadeur.

Perregaud, sénateur.

Crammer, banquier.

Barthélemi Cabarus, banquier.

Carnot, tribun.

J. Le Maitre, banquier.

C. H. Worms, banquier et maire.

Caccia, banquier.

Le général Brune.

S. E. M. l'ambassadeur, comte de Cobentzel.

Madame Michelot.

Le géneral Lahorie.

Beauvais, tribun.

Saget, législateur.

Le général Cafarelli.

Le général Belliard.

Mathieu Montmorenci.

Le général J. B. L. Ferrand.

Caille, jurisconsulte.

Bosc, tribun.

Loisel, chef de la correspondance du Nord près l'administration des postes.

Le général Launay.

Colbert Maulevrier.

Le général Sorbier.

Bellart, jurisconsulte.

Gillet La Jacqueminière, tribun.

De la Rue, banquier.

Le général Baraguier-d'Hilliers.

Gary, tribun.

Montessuy, régisseur général.

Henri Fontenay, législateur.

J. L. Bourcard, banquier.

Martial d'Aru, inspecteur aux revues.

Le général Richepanse.

Timoléon de Cossé.

Coquille, conservateur de la bibliothèque Mazarin.

Le général sénateur Rampon.

Devinck Thierry, législateur.

Le général Schavenbourg.

Le général Monnier.

Le général Lecourbe.

Le général Bourcier.

Portalis, fils.

Blanchard, commissaire ordonnateur.

Porcher, sénateur.

Devaux, commissaire des guerres à Maestricht.

Le général Pérignon,

Favard, tribun.

Madame Colly.

Le général Harville.

Le général La Boissière.

Thévenard.

Le général Nansouty.

Le prince de Nassau Siegen.

Lord Holland.

Le général Tilly.

Le baron de Steube.

Flory, banquier.

Le général Chateau-Neuf Randon.

Powney, g. anglais.

Le général Moncey.

Costaz, tribun.

Pelletier Chambure, administrateur des hospices.

Pictet du Léman, tribun.

Koch, tribun.

Le général Dembarrère.

Le général Eblé.

De Combs, secrétaire de la légation batave.

Audiffret.

Le général Colly.

Sahuc, tribun.

Landrieux.

Le général Duhem.

Muraire, conseiller d'état.

Joubert de la Gironde, tribun.

Sedillez, tribun.

Selys, législateur.

Dubois, conseiller d'état, préfet à Bordeaux.

Bonamy de Saint-Domingue.

Le général Frère.

Andrieux, tribun.

Hugues Cossé.

Solier, banquier.

Le général Alexandre Berthier.

Trion Montalembert.

Bochart Saron.

Louis d'Affry.

Le général Damas.

Bouteville, tribun.

D'Herbouville, préfet des Deux-Nèthes.

Ségur, conseiller d'état.

Ch. Brunet, administrateur de l'octroi.

Le général Olivier.

Le général Verrière.

Richepanse, législateur.

Le général Bellavêne.

Borie, législateur.

Bodinier, législateur.

Handry de Soucy.

Brière Mondétour, maire.

Le général Valletaux.

Joli, jurisconsulte.

Le général La Poyppe.

La Salle, administrateur des salines.

Le général Gouvion Saint-Cyr.

Le général Andreossi, ambassadeur en Angleterre.

Perreau, tribun.

L'adjudant-commandant Borrel.

La Sernarde, commissaire général de S. M. le roi d'Espagne.

Obernan, banquier.

Moreau, tribun.

Le général Davout.

Le général Thibaut.

Le général Massena.

Le général du Pont-Chaumont.

Michelot, garde-magasin à Mayence.

Michelot, directeur des comptes des S^es M^res.

Le chevalier Edelcantz, gentilhomme suédois.

Le général Clémencet.

Keergard, capitaine des gardes de S. M. le roi de Danemarck.

Le général Dupont.

Borel, garde-magasin à Venlo.

Le général Lucotte.

Le général du Lauloi.

Drugeon, notaire.

Le comte de Balbe.

Morel de Vindé, homme de lettres.

Jubié, banquier.

De Romagnat, ancien magistrat.

Carvallo, banquier.

Reinhart, ministre à Hambourg.

Lambert, ancien magistrat.

La Chabeaussière, homme de lettres.

Daunou, membre de l'Institut.

Senovert, négociant.

Leger, homme de lettres.

Verger, ancien magistrat.

Em. Brosselard, homme de lettres.

Morlet, chef de brigade.

Le général Férino.

Le général Radet.

Coiffier, banquier.

Noël, inspecteur de l'instruction publique.

D'Albon, commissaire des guerres.

Verne, homme de lettres.

Le général Paris.

Auguste Michelot.

Chouli, commissaire du gouvernement.

Hirsinger, chargé d'affaires à Francfort.

Roquesante.

Barrin de la Galissonière.

Giraud, commissaire du gouvernement près le Conseil des prises.

Jauffret, homme de lettres.

Dibarrart, commissaire à la Monnoie.

Toulgonet, législatenr.

Pouthou, rentier.

Prentzel, chambellan de l'électeur de Saxe.

Lemoine, instituteur.

L'Esperrut, législateur.

Le général Francheschi.

L'adjudant commandant Quatremère.

Le général Monard, inspecteur aux revues.

Maron, ministre du culte protestant.

Bassenge, de Liége.

Lesueur, chef à la Monnoie.

Auguste, négociant.

Corvisard, médecin.

Levrault, libraire.

Tarteyron, de Bordeaux.

Champlain, de New-London.

J. Marescalchi, ministre.

Madame de Rohan-Rochefort.

Labaume, homme de lettres.

Godard, jurisconsulte.

Chalmelet, secrétaire-général du Conseil des prises.

Saint-Aulaire, rentier.

Saint-Sernin, ancien militaire.

Vertheillac, ancien militaire.

Toustain Richebourg, homme de lettres.

Boucheseiche, chef de division à la Préfecture de police.

Shée, conseiller d'état.

R. B. Levingston, ministre des États-Unis d'Amérique.

R. Rivals, banquier.

Le Goupil Duclos, tribun.

Mollien.

Fourcroi, conseiller d'état.

De Langle, capitaine de cavalerie au service de la république batave.

Le chevalier Hervas, banquier et conseiller de S. M. le roi d'Espagne.

Le Soine, législateur.

Colignon, inspecteur aux revues.

Delfosse, administrateur général des effets de casernement.

Le général Pully.

Sennef, banquier.

Lebrun, consul.

Champagny, conseiller d'état.

Pino, directeur des comptes des vivres de l'armée du Rhin.

Fautes essentielles à corriger.

Page 12, lig. 13, recouvert; *lisez*, recouvré.

Page 18, lig. 1, un ballon; *lisez*, en ballon.

Page 33, lig. 13, un des anges, *lisez*, où les anges.

Page 232, lig. 7, seulement; *lisez*, déchirant.

Pag. 269, lig. 6; Boulanger est fort au-dessous; *lisez*, fort au-dessus.

Pag. 312, lig. 8, Charles III; *ajoutez*, laboureur.

Pag. 322, lig. 5, pointes; *lisez*, points.



